GOVERNMENT OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL ARCHÆOLOGICAL LIBRARY

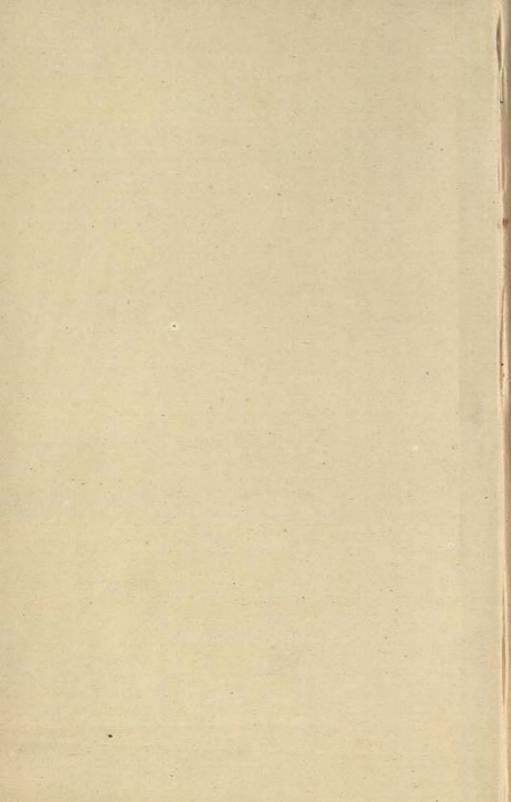
ACCESSION NO. 23/97

CALL No. 417. 21/Sen

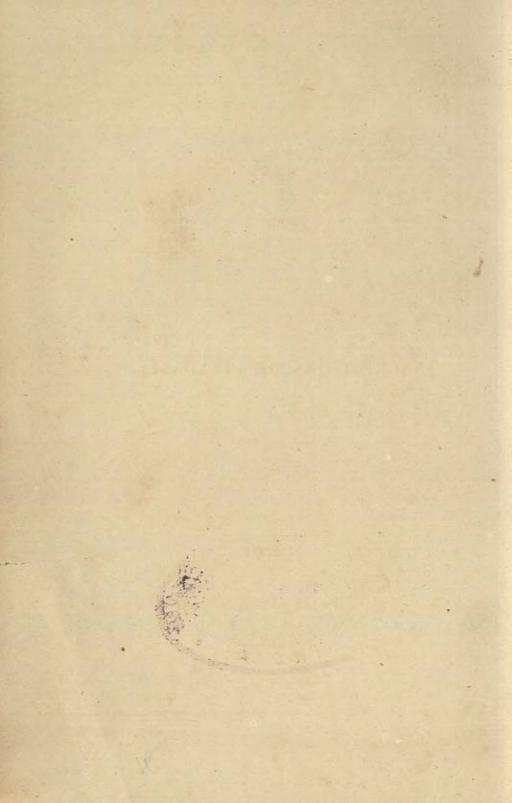
T.1

D.G.A. 79.









LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI.



EN VENTE

CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR.

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

RUE BONAPARTE, 25.

- LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI

PAR

É. SENART.

3413

TOME PREMIER
LES QUATORZE ÉDITS.



417.21 Sen 23197

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

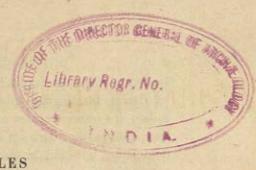
M DCCC LXXXL



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY, NEW DEL.-II. Acc. No. 23197 Date. 23 3 56

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

P. 18/CATTY. MI ZARRINA



LES

INSCRIPTIONS DE PIYADASI.

INTRODUCTION.

Le génie hindou, spéculatif et mystique, insoucieux des événements extérieurs et du temps, ne nous a conservé que bien vague et bien altéré le souvenir des vicissitudes à travers lesquelles il a accompli ses instructives évolutions. Parmi une littérature immense, la littérature historique est à peine représentée. Entre l'antiquité la plus reculée, caractérisée pour nous par les parties principales de la littérature védique, et l'âge le plus moderne, la chronique singhalaise, Mahâvamsa et Dîpavamsa, est un monument à peu près unique. C'est seulement dans ces annales monastiques de Ceylan, où le zèle religieux a consigné les traditions relatives aux origines du buddhisme jusqu'à son introduction dans l'île, que nous trouvons, pour la période qui s'étend du vi° au m° siècle avant notre ère, des éléments indépendants et un peu sérieux de reconstruction historique. C'est assez dire le prix inestimable que prennent les documents épigraphiques et numismatiques, au milieu des lacunes et des incohérences d'une tradition si décevante, dans les incertitudes d'une chronologie qui se réduit le plus souvent au classement approximatif des œuvres littéraires. Il y a, aux alentours de l'ère chrétienne, cinq ou six siècles, et des plus décisifs, de l'histoire de l'Inde, que les découvertes archéologiques, aidées de quelques fragments des historiens occidentaux, nous ont en quelque sorte révélés.

A la tête de ces précieux débris se place, par son ancienneté et son importance, une série de monuments à laquelle toutes les parties de l'Inde du nord ont successivement apporté leur tribut, qu'a enrichie depuis plus de quarante ans la curiosité laborieuse et féconde de nombreux explorateurs : les inscriptions d'Açoka-Piyadasi.

Quelques-unes d'entre elles, que porte une colonne relevée à Delhi par Firuz Shah, avaient été signalées dès la première époque des études indiennes, reproduites même en un fac-similé assez exact, que publièrent, en 1801, les Recherches asiatiques ¹. Tout en était resté mystérieux, les caractères et la langue; mais un sûr instinct en faisait pressentir l'antiquité et par conséquent l'importance; et quand, en 1838, le Journal de la Société asiatique du Bengale apprit à l'Europe savante le déchiffrement intégral de cet

¹ D'après des dessins du capitaine Hoare, Asiat, Researches, t. VII, p. 175 et suiv.

alphabet si longtemps rebelle, on n'hésita pas à saluer, dans la découverte de James Prinsep, une des gloires les plus brillantes et l'une des plus utiles conquêtes dont s'honorent les lettres orientales.

Je ne saurais, sans longueur, suivre pas à pas les péripéties de ce drame scientifique auquel l'ardeur d'enthousiasme et la flamme de génie qui éclatent dans le héros prêtent un intérêt si puissant. Nous le verrions, faiblement éclairé dans sa route par quelques déchiffrements, fort incomplets, de l'alphabet plus moderne des Guptas et des grottes de la côte occidentale, débuter par une étude attentive, statistique et classement des caractères, qui le conduit d'abord à reconnaître que la langue est bien indienne, puis à identifier exactement deux ou trois signes 1. Nous le verrions exercer sa pénétration sur des médailles portant des caractères non point identiques, mais analogues, dans des recherches qui aboutissent au déchissrement des monnaies du Surâshtra 2. Il accumulait un trésor d'observations encore confuses, de pressentiments mal définis, de conclusions à demi inconscientes, tous ces germes féconds qui, pour un temps, végètent obscurément dans l'esprit, mais qui toujours préparent et expliquent l'éclosion soudaine d'une idée ou d'une trouvaille illustre. Prinsep nous a raconté lui-même 3 que ce fut en lithographiant de

³ Journ. As. Soc. of Beng., 1837, p. 460 et suiv.



¹ Journ. As. Soc. of Beng., 1834, p. 124 et suiv., p. 483 et suiv.; 1835, p. 124 et suiv.

^{*} Ibid., 1835, p. 626 et suiv.; mai 1837.

courtes inscriptions de Sanchi, envoyées à son journal par le capitaine Smith, que se fit pour lui la lumière. Chaque ligne était gravée sur un pilier différent, chacune se terminait par deux caractères toujours les mêmes; chacune, pensa-t-il, devait signaler la générosité de quelque fidèle; dans ces deux caractères, il supposa le mot dánañ « offrande ». La conjecture était fondée; le mot magique était trouvé, qui devait dissiper les ombres amassées par les siècles. Les lettres intimes publiées par M. Cunningham 1 nous montrent son ami déchiffrant en quelques heures les légendes des médailles du Surashtra; dix jours après, il tenait la clef des inscriptions de Sanchi et, par elles, des textes gravés sur la colonne de Firuz; un mois plus tard, il publiait une transcription et une traduction intégrales des édits sur lâts (piliers), dont quatre versions, plus ou moins complètes, lui étaient dès lors accessibles.

Il ne put lui-même que peu à peu estimer à sa valeur le prix des documents que son persévérant génie venait de restituer à l'histoire. Turnour, le premier², grâce à sa connaissance de la chronique singhalaise, reconnut dans leur auteur Piyadasi, l'Açoka de la tradition méridionale. Presque au même moment, Prinsep découvrait, dans les nouveaux édits qui affluaient entre ses mains, la mention de plusieurs rois grecs, un Antiochus, un Ptolémée. Merveilleuse surprise dans ce monde hindou, si fermé

¹ Archwolog. Sure., I, p. 7 et suiv.

² Journ. As. Soc. of Beng., 1837, p. 1054 et suiv.

en apparence aux actions du dehors, si oublieux en tous cas de ses relations avec les peuples étrangers! Cet intérêt capital dont Prinsep relevait un à un les éléments, n'a fait que grandir par les découvertes qui se sont produites depuis sa fin, si malheureusement prématurée.

Tels qu'ils nous sont aujourd'hui révélés, ces mo-

numents se répartissent en trois groupes :

Le premier fut tout entier connu de Prinsep. Il se compose, pour compter avec le général Cunningham, de huit édits gravés sur des colonnes; les cinq premiers sont représentés par cinq versions différentes, plus ou moins complètes, le sixième par quatre, les deux derniers par une seule. Ce sont les lâts ou piliers de Delhi, où il s'en est retrouvé deux¹, d'Allahabad², de Mathiah ³ et de Radhiah ⁴.

Le deuxième groupe embrasse une série d'édits

Deux colonnes portant des inscriptions de Piyadasi ont été successivement découvertes à Delhi. L'une, désignée par le nom de Firuz Shah qui la restaura, a été mentionnée plus haut. La seconde fot retrouvée par le major Pew en 1837; il en communiqua un fac-similé à Prinsep (Jown. As. Soc. of Beng., p. 794 et suiv.).

Le capitaine Hoare en avait aussi préparé un dessin (Asiat. Researches, loc, cit.), La première description détaillée et la première reproduction rendue publique fut celle du capitaine Burt (Journ. As. Soc. of Beng., 1834, p. 106 et suiv.); elle fut suivie d'une revision par le capitaine Smith (ibid., 1837, p. 963 et suiv.).

^a Signalée par Hollgson dix ans plus tôt, la copie n'en fut publiée

par Prinsep qu'en 1834 (p. 481 et suiv.).

L'inscription de Radhiah, signalée dès 1784 (Prinsep, 1835, p. 125), puis par Stirling (Asiat, Researches, t. XV, p. 313) et finalement par Hodgson (1834, p. 481 et suiv.), fut publiée en 1835 (Journ. As. Soc. of Beng., p. 134 et suiv.).





gravés sur le rocher. Prinsep en connaissait deux versions1 : celle de Girnar2 dans le Gujerât, celle de Dhauli 3 dans l'Orissa. Le nombre s'en est depuis bien augmenté, Court avait, dès 1836, signalé l'existence à Kapur di Giri, non loin d'Attok, dans la vallée supérieure de l'Indus, d'une inscription en caractères inconnus 4. Quelques tentatives faites d'abord pour les copier ou en prendre des impressions ne réussirent pas; c'est à la persévérance et au zèle de Masson que l'on en dut les premiers fac-similés. Ils furent transmis à la Société asiatique de Londres. L'alphabet en était essentiellement semblable, bien que différent dans beaucoup de parties, à celui des monnaies bactriennes et indo-scythes, dont le déchiffrement presque complet réalisé par Prinsep en deux études, deux assauts, demeure un de ses titres les plus glorieux. Telle était pourtant la divergence dans de nom-

¹ Journ. As. Soc. of Beng., 1838, p. 156 et suiv., p. 219 et suiv., p. 434 et suiv.

Les premiers estampages de l'inscription de Girnar furent pris par le D' Wilson de Bombay, en 1837; Wathen en envoya une copie réduite à Prinsep (Journ. As. Soc. of Beng., 1838, p. 157). Une revision entreprise par le lieutenant Postans ne parvint à Calcutta qu'après le départ de Prinsep (ibid., 1838, p. 865 et suiv.). Elle fut utilisée par Wilson, ainsi qu'une revision nouvelle exécutée par Westergaard et le capitaine Le Grand Jacob (Journ. Bomb. Br. Roy. As. Soc., I, p. 148, II, p. 410). Le meilteur fac-similé a paru dans l'Archeol, Sure. of West. India, par Burgess, 1874-1875, pl. X et suiv.

Les édits de Dhauli furent découverts par le capitaine Kittoe en 1837 (Journ. As. Soc. of Beng., p. 1072 et suiv.; 1838, p. 434 et suiv.); il en prit un fac-similé qui est demeuré unique jusqu'à ces derniers temps.

Journ. As. Soc. of Beng., 1836, p. 482.

breux détails, qu'il ne fallut rien moins que les efforts prolongés d'une sagacité ingénieuse et pénétrante pour reconnaître dans cette inscription une autre version du monument de Girnar et de Dhauli, L'honneur en revient à MM. Norris et Dowson; c'est à l'industrie éclairée et patiente de M. Norris qu'est dû le premier fac-similé publié par la Société de Londres, et auquel se rattachent les travaux de Wilson sur nos inscriptions 1. Deux autres versions n'ont été signalées que plus récemment : l'une à Jaugada, dans l'Orissa; reconnue des 1850 par W. Elliot, les premières copies en avaient été entièrement perdues pour le public 2; l'autre à Khâlsi, près des sources de la Jumna, a été découverte en 18603. L'une et l'autre ne nous sont devenues accessibles que dans les derniers temps, par les fac-similés qu'en a donnés M. Cunningham.

En somme, de ces cinq textes, plus ou moins compromis par le temps, ceux de Girnar, de Kapur di Giri et de Khâlsi, contiennent Quatorze édits différents, dont la séparation est généralement indiquée sur le roc même; ceux de Dhauli et de Jangada n'en comprennent que treize, mais aux édits x1, x11 et x111 du premier groupe, qu'ils ne connaissent pas, ils substituent, en autre place, deux édits qu'on s'est

* Corp. Inser. Ind., L. 1, p. 18.

² Une description, avec un spécimen, en avait paru dans le premier volume (p. 244 et suiv.) de l'Archeol. Sursey du général Cunningham.





¹ Journ, of the Boy, As. Soc., t. VIII, p. 293 et suiv, 7 XII, p. 153 et suiv.

accoutumé à désigner comme les Édits détachés de Dhauli.

Le troisième groupe est demeuré complètement inconnu à Prinsep. Ge n'est qu'en 1840 que le capitaine Burt remarqua à Bhabra une inscription en caractères d'Açoka¹; une copie revisée en fut ensuite publiée par Wilson². Dans les dernières années, les recherches habiles et actives du général Cunningham et de ses agents ont amené la découverte, à Bhabra même, et dans deux autres endroits, à Sahasarâm et à Rûpnâth, d'une triple version d'un texte nouveau; il a eu la bonne fortune d'être examiné d'abord par un philologue aussi exercé que M. Bühler; l'interprétation en a été ainsi portée très loin dès le début³. Bien que Piyadasi ne s'y nomme pas, le savant commentateur lui a rapporté ces monuments, avec une vraisemblance bien voisine de la certitude.

Ces documents longs et nombreux se complètent les uns les autres. Le prix en a été de plus en plus mis en lumière par le progrès général de nos connaissances.

Leur auteur concentra dans ses mains la puissance la plus vaste, à n'en pas douter, qui ait été constituée dans l'Inde avant l'ère chrétienne. Il appartient à l'époque où les influences occidentales s'exercèrent le

2 Journ. Roy, As. Soc., t. XVI, p. 357 et suiv.

¹ Son fac-similé fut reproduit et accompagné d'une traduction fort imparfaite par Kittoe (Journ. As. Soc. of Beng., 1840, p. 616).

^a Bairat est un nom préféré par le général Cunningham et substitué par lui au nom de Bhabra. Cf. Indian Antiquary, juin 1877 et juin 1878.

plus directement sur l'Inde. Les traditions singhalaises nous l'ont signalé comme le vrai fondateur de la domination du buddhisme, comme le promoteur d'une des plus mémorables évolutions qui marquent l'histoire de l'Inde ancienne; c'est sous son règne, avec sa coopération, que se fixa, dans ses ligues principales, un des plus grands mouvements religieux que connaisse l'histoire; et, parmi ses inscriptions, il en est une qui précisément s'adresse à l'assemblée qui paraît avoir été l'agent principal de cet établissement.

On peut considérer comme le pivot de la chronologie ancienne de l'Inde l'identification du Sandrocottos des Grecs, l'adversaire heureux de Séleucus, avec le Candragupta de la tradition hindoue. Nos monuments, émanés de son second successeur, mettent hors de doute cette identification essentielle, qui avait été contestée. Par les synchronismes que les noms cités des rois grecs permettent d'établir, ils fournissent, à très peu d'années près, un point fixe, immobile, et nous sont d'une ressource inattendue pour contrôler les documents écrits de Ceylan. A l'histoire, ils donnent des indications certaines, positives, sur l'administration intérieure, et ce qui est plus inestimable encore, sur certaines relations extérieures du plus puissant empire de l'Inde au m' siècle.

Leur inspiration essentiellement religieuse, le but particulièrement religieux qu'ils se proposent, en font une pierre de touche pour la chronologie du développement religieux de l'Inde. Au milieu du conflit et des prétentions exclusives des sectes rivales, on sait combien il est malaisé de déterminer la condition exacte du buddhisme à une époque définie.

Grâce à eux, nous obtenons un point de comparaison qui doit faire loi : la manifestation authentique et directe des croyances, des sentiments et des tendances du souverain qui en assura la fortune.

Que dire de la paléographie et de la langue? Nous connaissons dans l'Inde ancienne deux alphabets rivaux, l'un, employé au nord-ouest, qui ne fit pas une longue fortune, mais qui eut certainement son temps de floraison et sa période d'influence; l'autre duquel dérivent toutes les écritures qui ont été depuis employées dans la presqu'île entière. De l'un et de l'autre, les inscriptions d'Açoka nous offrent les spécimens les plus anciens, datés avec une entière précision; c'est, avant tout, grâce à elles et par leur étude qu'il nous est permis de nous attaquer aux problèmes, si curieux pour l'histoire de la civilisation et des rapports internationaux, qui se rattachent à l'origine et à la diffusion de l'écriture dans l'Inde.

Une foule de dialectes plus ou moins artificiels ou populaires ont été, dans l'Inde, parallèlement employés et régularisés aux époques les plus diverses; leurs monuments littéraires ne nous sont accessibles qu'à travers les inexactitudes d'une tradition gâtée aussi souvent par le pédantisme que par l'ignorance. Au milieu de cette anarchie et de ces obscurités, les inscriptions d'Açoka, destinées à l'enseignement et à l'édification du peuple, nous présentent, dans des dialectes différents, suivant les régions, une image

nécessairement fidèle de l'état linguistique à une période déterminée.

Partout enfin, sur les terrains les plus divers, elles sont pour nous le point stable dans la mobilité des contradictions perpétuelles et des fuyantes traditions.

On ne s'étonnera pas de voir rattachés à leur étude plusieurs des noms qui se sont le plus illustrés dans la conquête scientifique de l'Inde.

Après les découvertes de Prinsep, complétées sur un point par MM. Norris et Dowson, l'ère du déchiffrement était close. C'était maintenant à l'interprétation détaillée et méthodique de faire son œuvre. Wilson, se fondant spécialement sur la version nouvelle de Kapur di Giri, et sur une copie de Girnar fournie par Westergaard et le capitaine Le Grand Jacob, entreprit, pour la série des Quatorze édits. de reviser les premières traductions. Malheureusement, avec les rares qualités de son brillant esprit, il n'était pas l'ouvrier de cette tâche; il n'était pas le philologue exact et scrupuleux qu'elle réclamait. Il démêla habilement quelques détails, mais il ne dégagea pas clairement les conditions de l'entreprise; il ne sut guère, par l'effort vigoureux d'une analyse pénétrante, sortir du vague des à-peu-près, ni s'élever plus haut que des conjectures assez embarrassées et trop souvent dédaigneuses des difficultés grammaticales.

Lassen, qui avait préludé, on peut le dire, à la découverte de Prinsep, en reconnaissant le premier sur une monnaie bilingue quelques lettres du nom

d'Agathocles 1, dut naturellement tenir grand compte de ces inscriptions dans le second volume de ses Antiquités indiennes. Son cadre cependant lui interdisait un examen détaillé et explicite. Il rectifia plusieurs particularités, donna des fragments de traduction 2. Mais c'est à Burnouf qu'appartient l'honneur d'avoir assigné sa méthode définitive à l'explication de ces monuments; elle occupe une large place dans les mémoires annexés à la traduction du Lotus de la bonne Loi 3. Wilson en avait contesté l'inspiration buddhique; Burnouf la mit nettement en relief, en signala les liens étroits avec la terminologie des monuments littéraires. Il en renouvela l'intelligence, non seulement par cette précision, cette rigueur qu'il porta dans son analyse et qui donne à tous ses commentaires je ne sais quoi d'achevé, mais en montrant que c'était dans la langue et la littérature du buddhisme qu'il fallait aller chercher des éclaircissements et des parallèles; toutefois, préoccupé surtout de cette démonstration capitale, et satisfait de l'avoir étendue à une partie notable des inscriptions, il ne les embrassa pas toutes dans son examen; pour les Quatorze édits, il ne s'attacha guère qu'à la seule version de Girnar. Toute sa pénétration et tout son savoir se heurtaient d'ailleurs à un obstacle redou-

Journ. As. Soc. of Beng., 1836, p. 723 et suiv. Prinsep poussait aussitôt la découverte un peu plus loin, et reconnaissait les caractères ta, la et va sur des monnaies similaires de Pantaléon.

³ Ind. Alterth., 11, 1" éd., p. 218 et suiv. pass. ¹ Lotas de la bonne Loi, p. 654 et suiv.

table : l'insuffisance des reproductions qui lui étaient accessibles.

C'est pourtant avec ces mêmes matériaux incomplets que M. Kern a essayé, depuis, de reprendre en sous-œuvre la traduction et le commentaire de la plupart des textes examinés par Burnouf¹. Sans approuver toutes ses tentatives, ni lui donner toujours raison contre ses devanciers, on ne saurait méconnaître la sagacité ingénieuse, l'abondance de ressources qu'il a déployées dans ce travail. Il n'en est que plus regrettable qu'il n'ait pu profiter encore des résultats, si féconds pour cette étude, qu'ont produits les dernières années.

La publication du premier volume du Gorpus inscriptionam indicarum par M. Gunningham a inauguré à ce point de vue une période nouvelle. Le savant général ne nous a pas seulement rendu accessibles des monuments entièrement nouveaux comme les inscriptions de Sahasarâm et de Růpnâth, ou des versions encore inédites de textes déjà connus, comme les inscriptions de Khâlsi et de Jaugada; il a soumis à une revision d'ensemble les fac-similés et les copies de ses prédécesseurs. Ce qui prête à ce contrôle une importance particulière, ce n'est pas seulement l'impossibilité, commune à presque tous les travailleurs, de soumettre les monuments à une inspection directe, c'est surtout la difficulté qu'oppose à la transcription, à la reproduction, même

Over de Jaartelling der zuidelijke Buddhisten, Amsterdam, 1873.

pour les plus attentifs et les plus soigneux, l'état de ces rochers à la surface souvent inégale et rongée par les siècles. Telle est cette difficulté que le zèle de l'illustre archéologue et les moyens nouveaux dont il disposait n'ont pu encore assurer à ses copies une valeur et une autorité définitives. La suite fournira plus d'une preuve de cette fâcheuse observation; elle se vérifie, et par les passages encore trop nombreux où le texte, tel qu'il nous est livré, résiste à l'interprétation, et par les cas où des fac-similés antérieurs gardent sur les dernières reproductions un avantage que la grammaire ou le sens mettent hors de doute. On en verra des exemples non seulement dans les variantes du fac-similé de M. Burgess pour Girnar, mais même dans la comparaison du fac-similé de Wilson pour Kapur di Giri. Aujourd'hui encore, comme le disait Burnouf, il y a près de trente ans, « personne ne peut se flatter d'arriver du premier coup à l'intelligence de ces difficiles monuments.» Il n'en reste pas moins que nos sources d'information : reproduction des textes, connaissance des langues de l'Inde, connaissance du buddhisme, ont fait assez de progrès pour autoriser des tentatives nouvelles. Plus que jamais il est permis, avec Burnouf, d'ajouter qu'ail n'est personne qui ne puisse se flatter d'aider à l'interprétation » de ces précieux témoins de l'histoire intérieure et extérieure, religieuse et linguistique de l'Inde ancienne. Quelques lacunes que doive laisser une revision consciencieuse dans notre intelligence de ces textes, le moment est venu de les

soumettre à un examen détaillé, puisque, aussi bien, nous commençous à en avoir les moyens. C'est le moins que, possédant des versions multiples des mêmes morceaux, nous tâchions de faire profiter l'interprétation de leur comparaison intégrale. Nos conjectures, nos essais, même incomplets, de traduction, peuvent aider les explorateurs futurs à mieux voir, ne fût-ce que pour nous contredire. Ils y trouveront au moins des ressources pour s'orienter plus sûrement parmi les possibilités diverses, parmi les problèmes délicats qu'offrent à l'œil incertain, soit les lignes indécises d'une pierre souvent effritée, soit les similitudes décevantes entre plusieurs signes, si communes dans un alphabet d'allure cursive comme est celui de Kapur di Giri.

Les détails qui précèdent montrent assez tout ce qu'il reste à faire, combien de difficultés à vaincre, pour compléter l'intelligence de nos monuments.

Grouper et condenser les résultats acquis jusqu'à ce jour, notamment par les commentateurs exacts et méthodiques, par Burnouf, par MM. Kern et Bühler; les rectifier dans l'occasion; tenter l'analyse des parties qu'ils n'ont pas interprétées; étendre à toutes les versions parallèles, quand il en existe plusieurs, un examen circonscrit jusqu'à présent à une ou deux d'entre elles; préparer de la sorte et présenter dans un tableau d'ensemble les conclusions que, sous le double point de vue de la grammaire et de l'histoire, promettent des documents si authentiques et leur rapprochement des monuments littérai-

res, tels sont les aspects multiples qui sollicitent une nouvelle étude.

Je me propose de passer successivement en revue les différents groupes d'inscriptions : les Quatorze édits de Girnar, Kapur di Giri, Khâlsi, Dhauli, Jaugada, dont les Édits détachés de Dhauli et de Jaugada forment l'appendice naturel; les Édits des piliers, à Delhi, Allahabad, Mathiah, et Radhiah; les Édits détachés sur roc, à Bhabra, Sahasarâm, Rûpnâth et Bairat. Le commentaire sera suivi d'une étude grammaticale et de quelques remarques historiques; un index complet des mots contenus dans les inscriptions terminera cet exposé.

Avant d'entrer dans le détail, je dois m'arrêter, dès le début, à certaines observations qui intéressent et affectent matériellement la lecture et, par conséquent, l'intelligence de toutes les inscriptions, ou au moins de divers groupes parmi elles.

Dans tous nos textes se manifeste, par des exemples trop nombreux pour être réputés erreurs matérielles, l'équivalence de la voyelle longue et de la voyelle nasalisée. Il suffira d'en citer ici quelques cas empruntés aux premiers des xiv édits :

I. Kh. l. 2: dosá pour dosam. — K. l. 1: hidamloke (à Khâlsi hidá); nam = ná pour na, comme cá pour ca; l. 3: paṇam pour paṇā = práṇāni. — Dh. l. 4: timni pour tîni = tríṇi; pamchá pour pâchâ,

forme équivalente de pacchá pour paçcât. — J. l. 4 : timni — trini.

 Dh. amni pour âni = yâni. — K. l. 3 : savatam pour savatâ = sarvatra.

III. Kh. l. 7: nikhamátu pour nikhamamtu; l. 8: cam pour câ = ca.

- IV. G. l. 1: atikâtam pour atikamtam = atikrântam; l. 6: avihîsâ pour avihimsâ. Kh. l. 9: bâbhana
 pour bambhana = brâhmana; l. 12: tiṭhâto pour tiṭhamto.
 Dh. l. 12 et 15: bâbhana pour bambhana; l. 17:
 tiṭhâtu pour tiṭhamto. K. l. 8: dharmanuçamthaya
 représentant anuçâthi pour anuçâsti; l. 9: esam pour
 esâ.
- V. G. 1. 3: atikâtam, comme ci-dessus; l. 4: dhâma pour dhamma = dharma; l. 5: âparâtâ pour âparamtâ. K. l. 13: paţividhanamye = pratividhânâya; savatam pour savatâ = sarvatra. Dh. l. 22. Kh. l. 15, et K. l. 13, nous avons bamdhanambadhasa pour bamdhanâbadhasa = bamdhana + âbaddhasya ou bamdhanâ + baddhasya avec l'allongement, si fréquent ici, de l'a final en composition.
- VI. G. 1. 1: atikâtam. Dh. 1. 31 et J. 1. 4, nous lisons amnataliyam et amnamtaliyam pour ânamtaliyam, ânamtariyam. Dh. 1. 32: amnaniyam pour ânaniyam; 1. 33: palatam pour palatâ paratra; 1. 33: palakamâtu parâkramamtu. J. 1. 5: kammatalâ correspondant à kammataram des autres versions. Kh. 1. 17: uyanâsi pour uyanamsi —

udyáne; l. 20 : amnaniyam et palatam comme à Dhauli. — K. l. 15 : savatam; l. 16 : namtaro pour l'ordinaire nátaro = naptârah.

VII. G. l. 3: nicâ pour nicam. — Dh. l. 1: sá-yamam = samyamam.

Il est inutile d'épuiser cette énumération; les exemples qui précèdent suffiront à me justifier quand on trouvera dans la suite simplement signalée, sans preuve spéciale, l'équivalence de am et de à, etc., là où l'exigent la grammaire ou le sens. Ce n'est pas le lieu d'insister sur l'intérêt grammatical du fait. Il se rapproche naturellement de certains phénomènes bien connus du prâcrit : je citerai entre autres l'instrumental en enam de la langue des Jainas : vue sous ce jour, cette forme n'est plus qu'un cas particulier d'un fait assez général dans les dialectes congénères : l'indifférence de la voyelle finale. Du même coup se trouvent expliqués les exemples d'où on avait cru pouvoir conclure que le point, signe de l'anusvåra, aurait servi également, dans l'alphabet d'Açoka, à marquer le redoublement de la consonne qui le suit; kimti ne se doit pas lire kitti mais bien kimti; seulement cette forme équivaut à kîti, qui équivaut luimême, suivant la règle constante de la phonétique prâcrite, à kitti = kîrti.

Nous avions tout à l'heure palatam pour paratra; nous trouvons aussi (K. vi, 16) la lecture parata, et nous ne sommes pas en droit d'en nier la possibilité:

dans un certain nombre de mots an ct u s'échangent et par conséquent s'équivalent. Voici les principaux

exemples :

K. 1, 1 : samsamala que je ne puis expliquer que comme = susammata. - J. IV, 16: dusayita est pour damsayitu - darçayitvá. - Kh. 1v, 10: nátisam - nátisu. - Kh. v, 14, Dh. v, 23 et J. v, 24: supadálaye = sampradarayet. - K. v. 13, je n'ose pas insister sur ayo = ayam, mais anamvetutu (anavetutu, d'après le fac-similé de W.) représente anuvartainta. - Kh. vi, 19. mutchi représente mamtraih. - K. vm. 17: nous avons nikhamisham qui ne peut qu'être = nikhamishu, comme à la l. 22 : humsam = humsu pour abhumsu; à la même l. 17, je trouve aussi : subodhi pour sambodhi. - K. tx, 9: suyama pour samyama. — K. x, x : dharmasamçusha = dharmasuçrushâ. — K. x, 22 : damkara correspondant à dukale de Khâlsi. - Kh. xt. 30 : nous lisons kam pour ku, c'est-àdire kha = khala. - G. x11, 7, porte susamserá qui est la troisième personne pluriel de l'optatif pour sususeram. - Kh. xiv, 17, a sukhitena, en correspondance avec samkhitena des autres versions, c'est-à-dire samkshiptena.

Le fait est d'importance pour l'interprétation de plusieurs détails; il demeure solidement établi, même si l'on admet qu'une partie des cas qui précèdent soient attribuables à une confusion matérielle entre am et u, assez facile dans l'alphabet du nord-ouest. Il serait encore confirmé, si la présence d'un u n'était toujours à Kapur di Giri sujette à quelque doute, par le futur kasati (K. v. 1) = kamsati pour kassati pour kar[i]shyati 1.

On sait que, à Kapur di Giri, l'á long n'est pas ordinairement écrit ni distingué de l'a bref, non plus que l'î ou l'û long des brèves correspondantes. Nous venons de voir cependant qu'il y est quelquesois indirectement indiqué par un équivalent, la nasale. Ce fait m'encourage à en reconnaître dans la même inscription une autre désignation, également accidentelle, différente de la première quoiqu'elle en soit peut-être graphiquement dérivée. Le pied de la ligne, plus ou moins exactement verticale, qui entre dans la constitution de la plupart des caractères, y porte très souvent un petit trait dirigé vers la gauche, affectant la forme de l'a, dans des cas où il ne peut être question d'admettre cette voyelle2. Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'attacher aucune signification à ce trait; on y reconnaît aisément le mouvement naturel du ciseau dans une écriture dirigée vers la gauche et d'une allure si cursive. Les exemples inverses n'en sont que plus dignes d'attention, je veux parler des cas

Sur cu ef. la note suivante.

Il est aussi différents cas où une décision positive est impossible; je songe surtout à la forme cu, équivalent de ca (probablement par l'intermédiaire de cam = ca = ca). L'incurie du lapicide à Kapur di Giri ne nous permet pas de décider si c'est ca ou ca que nous devons lire dans une foule de rencontres. Mais en tout cas, la légitimité du mot cu est garantie (contre l'opinion de M. Kern, p. 32-33) par l'usage assez fréquent qu'on en trouve dans les inscriptions en caractères indiens.

où le trait accessoire est tourné vers la droite et affecte la forme de l'r groupé, alors que la présence d'un r est tout à fait injustifiable. On va voir, par la liste qui suit, que, dans la plupart des cas, la lecture á est au contraire parfaitement naturelle. Nous obtiendrons ainsi:

Iⁿ face. L. 3: nâ (= na); l. 6: dharmanuçâthi, suçrushâ; l. 7: yutâni, câ (= ca); l. 9: nâtaro (voy. plus haut); l. 12: gamdhâranam; l. 13: danasayutâ (dânasamyaktâḥ); viyapaṭâ (vyápṛitâḥ); l. 14: râya, tâya; l. 15: samtiranâya; l. 17: jâva (= yâvat); l. 23: dharmadâna; l. 24: vatâvo pour vatavvo = vaktavya.

II face. L. 1: vijità auquel correspond vijità à Kh.; °çatà°, correspondant à °satà° de Kh.; I. 2: tâta pour tatà de Kh. 1. 4: vihitâțesha = vihitârtheshu; I. 5: samvihitânam; etâsha pour etâsam = eteshâm; sâhaya° par erreur pour sahâya°; I. 8: bhatânam, c'està-dire bhâtânâm; I. 9: turâmaye, transcription du nom de Ptolémée.

A ces exemples se rattachent immédiatement, sous le bénéfice de remarques antérieures :

- L. 1: ayá, c'est-à-dire ayam;
 1. 19: gramaṇa-bramaṇanâ, pour "nam";
 1. 20: aṇatâ = aṇam̄tam̄
 1. 21: tadatási, locatif pour tadatam̄si (= tadátve).
- II. L. 1 : kalikhá, en face de kalikham à Kh.; l. 10 : jadhá que je prends comme = [ní]rodham.

Un autre demeure douteux à cause de l'incertitude et de l'obscurité des caractères environnants et du passage tout entier : hanatâpe (?), xm, l. 7.

Je ne trouve que peu d'exemples qui puissent paraitre positivement contraires à la transcription que je propose : nacopokani, 1, l. 5, où il faut, suivant toute vraisemblance, rétablir naropakáni; báha pour bahu, 11, 1. 1, et garámatátara pour garumatataram, 1. 7. Quant à anamtariyena, 1, 1, 15, qu'il faudrait lire anamtariyana, tout le complexe ve est trop mal formé, et les deux fac-similés diffèrent trop sur son aspect, pour qu'on puisse y fonder une objection sérieuse. Par deux fois (11, 1, 5 et 6) nous rencontrons upāghato au lieu de apaghato; mais outre que nous pouvons avoir affaire à une interversion accidentelle. dans le second cas, Kh. porte justement aussi upâghâta. Il me semble, en somme, que la statistique qui précède nous autorise à considérer, jusqu'à preuve contraire, le signe en question comme une notation sporadique de l'à long1. J'ai cru néanmoins plus prudent de distinguer dans la transcription l'à qui y correspond en l'écrivant a, au lieu de a.

Il est un autre signe que l'on a, dans les légendes des monnaies, interprété comme = â. C'est, je

^{&#}x27;Sil était besoin de démontrer qu'un ou deux exemples, même certains, ne doivent pas ébranler notre conclusion. il me sufficait de citer les derniers cas que j'ai rencontrés du trait en question, dans de kalageha, probablement pour kalimgehi (xiii, 6), dans de kiti pour kimii, l. 11, et dans de rija, même ligne, où il est certainement accidentel et dépourve de toute signification propre.

pense, une erreur. Très souvent le commencement de maharajasa y est écrit Z U1, quoique, au résumé, la simple orthographe U y domine; on lit aussi 2 U2. Je retrouve U dans amtimakhasa 3 et 2 dans mahatasa 4. Le point suit quelquefois d'autres lettres comme t ou tr dans spalahorapatra (1) sa, et dans maharajabhrata 5 (2), y dans jaya (1) tasa 6, dr dans epadra (\$) sa 7. Il me semble que ces exemples, dont une bonne moitié n'admet l'à long à aucun titre, ne peuvent nous autoriser à prêter cette valeur au signe dont il s'agit. Ce point est quelquefois remplacé par un trait qui occupe la même place, dans ma(\(\subseteq \) harajasa et evukra(\(\subseteq \) tidasa, l'à long étant également inadmissible dans les deux cas. Ma conclusion est que nous ne pouvons attribuer au point en question aucune valeur phonique distincte. Dans plusieurs rencontres, sa présence peut fort bien être purement arbitraire. Rapproché des deux caractères h et m, près desquels seuls il figure assez fréquemment, je n'y puis voir qu'un appendice qui constitue avec le corps de la lettre une forme spéciale du caractère, sans lui donner une valeur nouvelle. J'en trouve la preuve dans ce qui se passe pour l'm à Ka-

Von Sallet, Nachfolger Alexanders des Grossen in Bactrien, p. 104 108, 109, 111, 113, 114, 125, etc.

² Ibid., p. 121, 153.

¹ Ibid., p. 109.

^{*} Ibid. p. 174.

Ibid., p. 154. 156.

^{*} Ibid., p. 120, 121.

² Ibid. , p. 116.

pur di Giri. Un certain nombre de mots des xm^e et xiv^e édits y présentent le signe . En voici la liste: 1.8: sayama, correspondant à sayama de Khâlsi; 1.9 et 10: dans nama après les noms propres amti-yoko, turâmaye, amtikini, maka et alikasudaro; puis dans dharma, en composition, aux lignes 10 (deux fois) 11 et 12, enfin 1.13 dans mahālake. Aucun de ces exemples ne nous donne le droit de chercher dans ce signe autre chose qu'une forme parallèle de U. Peut-être y faut-il voir la trace d'un état antérieur plus voisin de l'm 8 de l'alphabet indien; on pourrait comparer la déformation que subit cette lettre dans l'alphabet de Samudragupta à Allahabad II¹. Je n'ai fait aucune différence dans la transcription de U et de U.

Le même caractère présente encore à Kapur di Giri une autre singularité. Dans le 1^{er} édit (1.3), le mot maga est par deux fois écrit $\varphi \mathbf{v}$; on pourrait être tenté de chercher dans les deux traits latéraux une expression de la voyelle ri; mais, au vur édit, dans le mot mpigavyà la première syllabe est écrite \mathbf{v} , avec un seul trait sur la gauche; il en est de même, au xur édit (1.6), de la première syllabe de mața = mpita; comme nous retrouvons exactement le même trait (ligne 15) dans un mot qui, correctement écrit, serait mâlam, nous ne pouvons guère, en somme, dans ces additions, combinées ou isolées, voir qu'une maladresse ou un caprice

¹ Voy. la table d'alphabets, ap. Prinsep, Essays, II, p. 52.

du graveur; l'un et l'autre sont pour nous sans conséquence.

Pour en finir avec Kapur di Giri, je signalerai la lecture fautive du caractère 4 , commune à tous les interprètes. Nous n'avons aucun motif de lire sti une combinaison si simple et si évidente du caractère 🖵 et de l'i. Ni dans nirathiyam pour nirarthikam (1, 1, 18), dans athi pour arthal (1, 20), ni dans vasathi pour vasati = vasamti, la valeur sti, injustifiable du point de vue graphique, n'est étymologiquement soutenable. Au contraire, la lecture thi s'explique dans tous les cas, soit comme valeur primitive, soit comme assimilation pracrite. Mais on était d'avance disposé à reconnaître volontiers des groupes de consonnes à Kapur di Giri, où, par quelques particularités, l'orthographe paraissait se rapprocher de l'orthographe classique. En voici au moins un qu'il faut retrancher.

En revanche, j'ai eu, ailleurs, occasion de revendiquer pour Girnar l'emploi d'une série de groupes formés avec r, que le préjugé prâcritisant avait probablement seul empêché de démêler¹.

Une nouvelle et attentive revision du fac-similé de M. Burgess, notre autorité la plus digne de foi, me permet de compléter mes premières données. Un ou deux cas qui semblaient supposer une erreur maté-

¹ Notice sur le l'" volume du Corpus Inscr. Ind., p. 16 et suiv.

rielle du graveur disparaissent; plusieurs viennent s'ajouter, qui confirment ma démonstration, et même un groupe nouveau, kra, employé deux fois, dans parâkramâmi et parâkramena. Voici du reste le tableau complet de ces groupes:

```
kra, vi, 11, 14.
  tra, 11, 4, 7; v1, 4, 5; 1x, 2; x1v, 5.
  trá, 1v, 8 (3 fois); vi, 12, 13; xiii, 1.
  tre, 1x, 6, 7.
  pra, 1, 3; 1y, 2 (2 fois), 8; v1, 13; v11, 4; 1x, 2,
4; x1, 2; x11, 1, 4 (2 fois).
  prá, 1, 9, 10, 12; 11, 1; 111, 2, 5; IV, 1, 6; XIII, h.
  pri, 1, 1, 2, 5 (2 fois), 7 (2 fois), 8 (2 fois); 11,
1, 4 (2 fois); IV, 2 (2 fois), 5 (2 fois), 7, 8 (3 fois),
12 (2 fois); v, 1; viii, 2 (2 fois), 5; ix, 1 (2 fois);
x, 1, 3; x1, 1; x1v, 1 (2 fois).
  vra, 11, 1, 4, 6, 7, 8; 111, 2; v. 4; vi, 5; vii, 1;
xiv, 2 (2 fois).
   sra, IV, 2; XIII, 1.
  sra, 1, 9; VI, 6.
  sri, v. 8.
  sru, 1v, 7 (2 fois); x, 2; x11, 7 (2 fois).
```

Une autre ligature mérite à Girnar notre attention, le caractère \(\); composée des deux lettres \(\) et \(\), elle a été représentée de diverses manières. Wilson l'écrit \(ta \); Lassen \(\) admet simplement que \(tv \) devenait \(pt \) dans le dialecte de Girnar; Burnouf \(^2 \), se fondant sur

Ind. Alterth., 11 . 227 n. 4.

² Lotus, p. 660.

l'analogie d'autres groupes où la lettre qui occupe matériellement le second rang doit s'énoncer la première, considérait comme probable la lecture tpa. M. Kern i transcrit pta, déclare la prononciation incertaine, et n'y voit qu'une manière d'exprimer tta dans les cas où il représente tva du sanscrit; il compare l'écriture cipta du javanais pour le sanscrit citta.

Voici les exemples qui s'en trouvent : 1, 3 : árabhitpå; w, 4 : dasayitpa; vi, 11: hitatpåya; x, 1 : tadátpane; x, h: paricajitpa; xII, pass.: átpapásamda; xIII, 8 : catpáro; xiv, 4 : alocetpá. En somme, ce groupe figure donc dans la désinence de l'absolutif où il est = tvá, dans le nom de nombre catpáro où il a la même valeur, ainsi que dans les suffixes tva et tvana; dans átpa enfin il correspond à tm de átma. Évidemment, la ligature en question ne doit pas se lire pla, car nous la retrouverions au xive édit (l. 5) dans le mot asamápta qui au contraire est écrit asamáta. La forme pràcrite commune à laquelle elle correspond dans tous les exemples cités, la seule qui explique sa constitution graphique, est la forme ppa, comme le prouve la comparaison de appa = átma, du suffixe ppana = tvana, en cauraseni, des absolutifs en ppi, ppinna de l'apabhramça 2. Cette uniforme assimilation de tra et de tma sanscrits en ppa suppose nécessairement, comme le changement en çaurasenî 3 de rukma en ruppa, une étape intermédiaire avec durcis-

Jacotelling . p. 16 et note.

¹ Lassen , Instit. L. Prakr. , p. 468, 459.

³ Vararuci, IV, 49.

sement de la liquide ou de la nasale en muette; d'où les formes atpå, tadátpana, etc.; leur identité phonique explique comment un même caractère sert ici à les exprimer l'une et l'autre. C'est tpu qu'il nous le faut transcrire, ainsi que le voulait Burnouf. Estce à dire qu'il ait été réellement lu tpa? Je ne le puis croire. L'á long qui le précède dans les deux mots cités semble indiquer que la consonne suivante s'énonçait simple; d'où il suivrait que la prononciation véritable était ápa, tadápana, dans le dialecte que représente l'inscription de Girnar. L'orthographe tpa est dans ce cas une orthographe historique et non pas simplement représentative. Les mots mêmes qui viennent de nous occuper nous fournissent parallèlement une double application du même principe; à Girnar, nous avons tpa, prononciation intermédiaire, usitée sans doute à un moment donné; à Khâlsi, nous lisons, par exemple, tadatva, orthographe étymologique. Si, en effet, l'on compare le degré de déformation phonétique et grammaticale à Khâlsi et à Girnar, il est parfaitement invraisemblable que le dialecte de Khâlsi ait conservé dans son intégrité originelle une forme à coup sûr déjà altérée à Girnar. Il ne nous reste donc qu'à y prendre la lecture tva comme étant de nature historique.

Ce n'est pas le moment d'insister sur les innombrables inconséquences orthographiques qui ne trouvent leur explication que dans une hypothèse de ce genre. Si je l'indique ici, encore que j'y doive revenir ultérieurement avec plus de détail, c'est que je découvre à ce fait des corollaires instructifs. Dûment constaté, il est de nature à réformer les conclusions illusoires qu'on a cru pouvoir tirer, quant à leur ancienneté relative, de l'aspect orthographique des divers dialectes prâcrits.

Nous trouvons, par exemple, à Girnar une autre ligature &; les éléments s, t en sont trop évidents pour qu'on en ait pu méconnaître la vraie lecture. Cependant, certaines hésitations dans la transcription trahissent la surprise que cette association irrationnelle de l's dental avec la muette cérébrale a éveillée chez plusieurs interprêtes. Ce groupe implique une seconde invraisemblance. Nous le voyons correspondre tour à tour à sh!, shth, st (anusasti), sth (stita), et même tth (ustána) du sanscrit. Est-il probable que l'aspiration ait réellement disparu dans un si grand nombre de cas où nous voyons au contraire que le voisinage de l's l'introduit ordinairement, là même où elle n'a point une raison d'être étymologique? Or Hemacandra (IV. 299) enseigne précisément cette orthographe pour le magadhî : tta et shtha s'y doivent, suivant lui, écrire, st. Il ajoute aussitôt, cette fois en désaccord avec la pratique de Girnar, que stha et rtha s'écrivent sta. Évidemment personne ne croira à une dissimilation réelle, dans la prononciation, de patta en pasta, pas plus qu'à la transformation de artha en asta. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une orthographe arbitraire, fondée sur l'analogie, indûment étendue, des cas assez nombreux où th et th sont issus, l'un de sht, l'autre de st; et cette écriture ne représente rien d'autre, dans la prononciation effective, que tth et tth, maintenus dans l'écriture par les autres dialectes. Il n'en est pas autrement à Girnar : st y est simplement l'orthographe, trop multipliée sous l'influence d'une fausse induction, de th ou th; là est l'unité où se rencontrent, malgré la diversité des origines, tous les mots où paraît ce groupe. Quant à la présence de l's dental, elle s'explique d'elle-même par la pauvreté d'un alphabet où les trois sifflantes du sanscrit ne possédaient pas encore de signe distinct (voy. plus bas); en sorte que s représente ici, non pas spécialement la sifflante dentale, mais la sifflante, d'une façon générale; elle n'est pas déterminée faute d'un moyen matériel de le faire. Quant à la prononciation réelle du groupe, elle était indubitablement la même que dans le dialecte des inscriptions qui écrivent simplement th ou tth. Le fait que nous ne constatons que dans le Gujerât, Hemacandra l'attribue exclusivement au màgadhi, c'est-à-dire à une autre extrémité de l'Inde, alors que ceux de nos documents qui, par certains traits, semblent se rapprocher de ce dialecte, n'en conservent aucune trace. Quelle conclusion tirer de là, sinon que l'attribution au mâgadhî en est arbitraire, ou, si l'on yeut, que la conservation de cette orthographe, d'un caractère très archaïque, dans les habitudes de ce dialecte, a été tout accidentelle, qu'elle a été amenée en tous cas par des circonstances qui n'ont rien à voir avec la nature même de la langue,

et qu'il n'y a à coup sûr aucun indice à en tirer relativement à l'état réel de l'idiome vivant et parlé?

Nous constations tout à l'heure à Kapur di Giri l'emploi parallèle pour un même caractère de formes légèrement différentes. Ce précédent nous prépare à reconnaître le même fait à Khâlsi, encore que dans des conditions nouvelles.

Il s'agit d'abord d'un signe £, qui figure dans les mots suivants : "nâtikyânam, m, l. 8; panâtikya, w, l. 11; nâtikye, v, l. 16; cilathitikyâ, v, l. 17, et vi, l. 20; akâlikyo, 1x, l. 26; pâlitikyâye, x, l. 28; [nâ]tikyânam, xi, l. 29; sa[sa]vamikyena, xi, l. 30; hidalokikye, xi, l. 30; vacabhâmikyâ, xii, 34; nâtikya, xiii, l. 37; alikyasadale, xiii, l. 6; palalokikya, xiii. l. 6; pâlatikyam, xiii, l. 12; hidalokikya, xiii, l. 15. J'ajoute que le même caractère £ se retrouve, d'une façon sporadique, sur le pilier de Delhi où, dans l'édit circulaire, à la ligne 2, je lis : ambâvadikyâ et aḍhakosikyâni.

Personne, je pense, ne sera tenté de croire qu'il le faille réellement prononcer kya, bien que cette transcription, adoptée par le général Cunningham, puisse paraître d'abord matériellement fidèle. Presque tous les exemples se rapportent au suffixe ka, ika, où l'insertion d'un y serait sans explication et sans analogie; nous trouvons du reste parallèlement les lectures nâtike, xIII, 37; suvâmikena, IX, 25; hidalokika, XIII, 16; il est vrai que je relève aussi palalokiye, XIII, 15; cette forme nous rappelle un fait dont j'ai

réuni plusieurs exemples dans mon commentaire du Mahavastu (t. I), je veux dire la juxtaposition fréquente, et dans le pâli et dans le sanscrit buddhique, des dérivations en iya et des dérivations en ika, soit qu'elles aient cours parallèlement, soit qu'elles se correspondent d'un dialecte à l'autre. Il ne nous importe pas de décider ici quelle en est au fond l'explication, et si la désinence iya est un véritable suffixe, ou représente un affaiblissement mécanique de la consonne, remplacée par y pour empêcher l'hiatus, l'y du mâgadhi jaina. Il nous suffit quant à présent de constater le fait. Rapproché de l'orthographe paralokiye, on pourrait être amené à imaginer que le signe & est, en quelque sorte, une lettre douteuse et à deux faces, qu'il exprime une double possibilité, et que résolu en toutes lettres il signifie : ka ou ya. Mais, sans parler de ce que ce procédé aurait d'insolite, sans insister sur l'objection que fourniraient certains exemples comme nikya, malheureusement un peu incertains, j'y trouve un obstacle insurmontable dans la transcription alikyasadale du nom d'Alexandre; elle ne peut se lire ni aliyasadale ni alikyasadale, mais uniquement, comme le constate alikasadaro de Kapur di Giri, alikasadale. t n'est donc rien qu'une autre forme pour +; c'est ce que démontrent son emploi absolument accidentel dans les exemples cités de Delhi et la correspondance invariable d'un simple + dans toutes les versions parallèles. Le double crochet à la partie inférieure de la tige n'est pas la réduction du L. mais un enjolivement, une complication de la

forme primitive de la lettre, comme il s'en est produit tant d'autres dans le développement historique de l'alphabet indien. Je comparerai les formes J et # du k, dans l'alphabet des grottes de la côte occidentale et de l'inscription de Rudradàman à Girnar 1. L'écriture de Khâlsi est, parmi celles des inscriptions d'Acoka, la plus avancée dans ces modifications du type commun; on y trouve la forme 3. pour], que personne ne prétend lire khv. Nous ne lirons pas davantage kya le signe t; évidemment il pourrait à l'occasion prendre cette valeur, mais il peut aussi avoir la valeur pure et simple de +; c'est celle qu'il a en effet dans tous ou presque tous les cas relevés sur notre inscription. Les doublets graphiques n'effrayent point cet alphabet (cf. L = tp et pů). Par une prudence peut-être excessive, j'ai, pour éviter l'apparence même de l'arbitraire, transcrit k ce caractère dans les cas où, à mon avis, il a certainement la valeur k. C'est aussi à Khâlsi que se manifeste particulièrement un mouvement sensible dans la forme de l's qui passe de d à & ; il s'y produit même pour cette lettre un signe nouveau sur lequel il me reste à m'expliquer.

Le général Cunningham² regarde l' de Khâlsi comme «l's palatal». On va juger de la légitimité de cette appréciation par la statistique des mots où le

¹ Cf. la planche ap. Prinsep, Essays, 11, p. 52.

Orpus, I. p. 13. De même M. Bühler, cf. Ind. Antiq. v1, 159, s. v. svanige.

caractère figure. Rare dans les premiers édits (durádasavaşâbhisitena, ıv, 5; piyadaşine, ibid.), il devient fréquent à la dernière figne du xie (mitasamthata, so, pașavati) et dans le xir édit où il balance le signe le plus habituel de la sifflante (22 fois s, contre 25 fois s); nous ne le retrouvons plus que deux fois sur l'autre face du rocher, dans vismavasi, xiii, 7, et lekhápesámi, xiv, 19. En résumé, le signe en question, si l'on prend pour point de comparaison l'étymologie ou l'orthographe classique, représente : 1 fois la sifflante palatale, 11 fois la sifflante cérébrale, et 15 fois la sifllante dentale, indépendamment de deux cas incertains; dans le xnº édit, où les signes det A sont plus spécialement en présence, le premier représente : 14 fois l's dental, 3 fois l'e palatal et 6 fois le sh cérébral; le second, en faisant abstraction d'un cas douteux, représente : l's dental 12 fois, et le sh cérébral o fois. On voit qu'il ne saurait être question de faire du A de Khâlsi une sifflante palatale; au moins serait-il plus naturel, en raison même de sa forme comparée au n' de Kapur di Giri, d'y chercher la sifflante cérébrale; mais la statistique qui précède, jointe à la frappante inégalité de sa répartition dans des textes qui nécessairement relèvent d'un dialecte unique, démontre bien plutôt qu'il n'est rien de plus qu'un autre signe, équivalant purement et simplement à d. et qu'il exprime, à titre égal, la sifflante unique du prâcrit. Le seul cas où je le retrouve, en dehors de Khâlsi, à Bairat (l. 6), dans svamqi = svaqi pour svaqqi, svaqqe, scr. svarqah, ne

peut que confirmer ces conclusions. Si j'attribue à ce signe une transcription particulière (s), c'est uniquement afin que mes copies reflètent autant que possible toutes les nuances des originaux qu'elles représentent; il ne me semble pas qu'il puisse demeurer aucune incertitude sur sa véritable valeur. On remarquera que l'emploi fréquent ne s'en produit qu'au moment où, sur la première face du rocher de Khâlsi, se manifestent d'autres changements, non seulement dans la dimension, mais même dans la forme des caractères; les mots cessent d'être séparés, l's affecte de plus en plus la forme &, une ligne verticale sert à marquer qu'une lacune apparente n'est due qu'à l'état de la pierre, qu'il ne manque en réalité rien au texte. Suivant toute vraisemblance, il y a eu là un changement de main, et le nouveau graveur a montré pour le caractère A une prédilection qui prouve simplement que, dans la région où il travaillait, deux signes étaient également connus et usités pour le son s.

Le point est d'importance pour l'histoire paléogra-

phique de l'Inde du nord.

Trois faits se groupent ici : 1° l'incontestable parenté du signe \(\hat{\Lambda}\) avec le signe \(\frac{\Lambda}{\Lambda}\), la sifflante cérébrale du nord-ouest; 2° l'emploi de ce caractère à Khâlsi et à Bairat pour marquer la sifflante unique et indéterminée du pràcrit; 3° l'affectation de ce signe, dans les alphabets postérieurs, à la sifflante palatale.

Une affinité spéciale entre la version de Kapur di Giri et celle de Khâlsi se révèle dans plusieurs traits que rendra sensibles la suite de cette étude; et l'on pent, d'une façon générale, saisir à Khâlsi, par exemple dans l'insuffisance de la notation vocalique, les traces d'une influence de l'écriture du nord-ouest; la situation géographique suffirait à nous la faire attendre; elle l'explique à coup sûr le plus naturellement du monde. La présence du A m'en paraît être une autre expression, et je la considère comme le résultat de l'emprunt encore local et circonscrit dans l'ouest, d'une des trois sifflantes dont l'alphabet bactrien était muni dès cette époque. Je dis un emprunt local, et ce n'est pas seulement parce que le texte de Khālsi, dans ses irrégularités, ses inconséquences et ses incorrections, se montre plus indépendant que les autres versions de même écriture, du niveau et de la régularisation officiels. Si les trois sifflantes avaient dès lors été connues et usitées dans le type normal de l'alphabet indien, on ne s'expliquerait guère la complète absence de la paiatale et de la cérébrale dans toutes les inscriptions; on comprendrait mal surtout le rôle que joue l'd dans le groupe d de Girnar dont nous nous sommes occupés tout à l'heure. Une autre considération n'a qu'une valeur conjecturale comme le fondement sur lequel elle repose : le sh cérébral (35) tel qu'il apparaît dans les alphabets ultérieurs, à Girnar, par exemple, dans les inscriptions des rois Sâh, me semble se dériver assez bien de la forme de l's particulière à Khâlsi, 🗜 ; si cette hypothèse se vérifie, elle supposerait nécessairement que la spécialisation des sifflantes de l'alphabet classique est postérieure au moment où fut gravé le texte de Khâlsi. Le \(\hat\) serait devenu le signe de la sifflante palatale exactement de la même façon, ayant dû, avant cette affectation spéciale, traverser une période d'indétermination, qui est pour nous représentée à Khâlsi, et, dans un cas, à Bairat.

Le passage de l'alphabet du nord-ouest à l'alphabet indien de Khâlsi, c'est-à-dire du rôle de sifflante cérébrale à cette expression de la sifflante unique du pràcrit, ne peut faire de difficulté. Les confusions fréquentes qui se manifestent, à Kapur di Giri, dans l'emploi des trois sifflantes, doivent nous convaincre qu'elles ne sont au nord-ouest, dans leur application au pracrit, que le résultat du système d'orthographe historique, et ne correspondent plus à des différences actuelles de prononciation; il est tout naturel, dès lors, que les trois signes aient pu être considérés comme de simples doublets, et que l'un quelconque d'entre eux ait pu passer dans l'écriture d'une région voisine, non pas avec sa valeur théorique, mais avec sa valeur pratiquement acquise, au même titre qu'aurait pu faire l'un quelconque des deux autres. En admettant même que, à Kapur di Giri, le dialecte local ait réellement distingué entre les trois sifflantes, il serait encore fort explicable que cette différence eût été négligée à Khâlsi; très certainement la prononciation n'y reconnaissait qu'une sifflante unique; en présence d'un texte pràcrit écrit en caractères du nord-ouest, un lecteur de Khâlsi ne pouvait que lire uniformément s les trois signes >, \$\Pi\$ et \$\Tau\$.

Le phénomène particulier mène vite ici à des conclusions générales. Je passe sur les présomptions qu'il fournit en faveur de ma thèse sur le caractère en partie historique de l'orthographe dans nos inscriptions. Il paraît surtout confirmer, par la constatation d'un nouvel emprunt, cette influence de l'alphabet du nord-ouest sur l'alphabet indien d'Açoka, que j'ai cherché ailleurs à rendre vraisemblable l; il démontre que le second alphabet a dû être d'abord employé pour écrire les dialectes populaires, qu'il n'a dû être complété, pour les besoins du sanscrit et de l'orthographe classique, que postérieurement à la date de nos inscriptions, encore que peu de temps après.

Je résume les résultats positifs auxquels nous sommes successivement parvenus.

Les uns s'appliquent à tous nos textes en général, ce sont : 1° l'équivalence entre la longue et la voyelle nasalisée; 2° l'équivalence, moins commune, entre am et u.

Les autres concernent des groupes particuliers :

A Kapur di Giri, nous avons reconnu la notation accidentelle de l'á long dans le signe $\lfloor (\bar{a})$; nous avons reconnu dans le caractère \checkmark une autre forme de l' \checkmark ordinaire (m), et le son thi dans un caractère + qu'on a lu sti jusqu'à présent;

A Girnar, nous avons signalé la valeur véritable

Notice sur le le volume du Corpus Inser, Ind., p. 11 et suiv.

d'une série de ligatures, vr, tr, sr, kr, pr, où l'r entre comme partie constituante, et des groupes & et &;

A Khâlsi, nous avons conclu que le signe £ (k) devait, là où l'étymologie l'exige, n'être considéré que comme une autre forme de +, et que le caractère n'était, de son côté, autre chose qu'une forme parallèle et simplement équivalente de l'd.

Je ne terminerai pas ces observations sans toucher un dernier détail, de moindre importance. A Dhauli et a Jaugada, quelquefois à Khâlsi, l'indélini kimci (kimcit) est écrit kichi (J. 1, 1; Dh. a une lacune; Dh. v1. 32; J. v1, 5; Dh. éd. dét. 1, 2; 11, 1; J. éd. dét. 1, 1; 11, 1) et une fois (Dh. v1, 30; J. v1, 3) kimchi. Cette aspiration insolite que rien dans la constitution du mot ni dans les habitudes dialectales de ces versions ne semble appeler, avait surpris Burnouf; il jugeait « possible, que le cha ait été employé par le copiste pour représenter deux ca opposés l'un à l'autre (b = d + b), » Ce qui reviendrait, je pense, à établir cette série d'équations kicci = kici = kimci. L'expédient serait peut-être subtil; il me paraît surtout condamné par un exemple de Khâlsi (xu. 32), où nous lisons kecha pour kechi - koci - kaccit. Comme cette version porte plus ordinairement au neutre la forme régufière kiñei, le ch ici n'est pas suspect, et en tous cas il n'admet pas l'interprétation de Burnouf. L'aspiration semble plutôt y être le résultat d'une transcription directe en prâcrit du sanscrit kaçcit, le groupe

¹ Lotus, p. 673.

cc produisant en effet le cha aspiré. On peut admettre que, sous cette influence indûment étendue, le c a pu, dans certaines prononciations locales, s'aspirer uniformément dans toute la déclinaison de ce pronom. En tous cas, nous n'avons pas le droit de nier la possibilité, la réalité de cette orthographe, et j'ai simplement transcrit kichi et kimehi; car c'est bien, je crois, ce que l'écriture des inscriptions entend représenter.

¹ Ces pages étaient déjà imprimées quand M. Burgess a en la bonté de me signaler un fac-similé photographique du texte de Jaugada dans la collection d'inscriptions annexée par ses soins et ceux de M. Fleet (1878) à l'Archaelogical Survey of Western India (pl. 248-250). La fâcheuse rareté (neuf exemplaires) de cet important recueil me l'avait readu inaccessible. MM. Burgess et Rost m'ont, avec leur habituelle obligeance, mis à même de puiser enfin pour mon travail à cette source d'information préciense. Je dois aussi à une amicale libéralité une photographie nouvelle de Khâlsi, malbeureusement assez imparfaite, mais très instructive néanmoins, on le verra en plusieurs passages. Je suis heureux de pouvoir reconnaître ici ces utiles communications par un témoignage public de ma gratitude.

CHAPITRE PREMIER.

LES QUATORZE ÉDITS.

On a vu que cette dénomination, les Quatorze édits, n'est pas entièrement exacte; elle se justifie par le besoin d'une désignation abrégée. Des cinq versions dont nous avons à nous occuper dans ce chapitre, trois seulement en renferment la série complète; Dhauli et Jaugada ne comprennent que les dix premiers et le quatorzième; en revanche ces textes ont en commun deux édits, les Édits détachés de Dhauli, qui ne se retrouvent point ailleurs. Cette différence répartit d'abord nos textes en deux groupes; mais dans le premier, la version de Kapur di Giri, la seule qui soit gravée dans l'alphabet dit arianique, et la version de Khâlsi, décèlent, on l'avu, une affinité particulière; elle se manifeste, outre beaucoup d'autres détails moins décisifs, dans un fragment du ix édit où elles concordent, tout en s'écartant de la teneur commune aux autres versions. Le texte de Girnar est de beaucoup le plus correct; il est en somme le mieux conservé, à part une lacune dans le ve édit, à part surtout les très importantes et très regrettables détériorations du xin édit; c'est aussi celui dont nous possédons les revisions les plus nombreuses, les plus sures, le seul, à vrai dire, dont notre connaissance puisse maintenant passer pour définitive. De tous, il a été jusqu'ici le plus étudié; c'est encore lui qui doit servir de base à l'interprétation.

Telles sont les conditions qui m'ont déterminé à présenter nos monuments comme je l'ai fait, reproduisant isolément le texte de Girnar, et le faisant suivre des textes, juxtaposés deux par deux, des autres versions spécialement apparentées entre elles, d'abord Dhauli et Jaugada, puis Khâlsi et Kapur di Giri 1. Je reprends ensuite chaque texte isolément, et d'abord celui de Girnar autour duquel je groupe les observations qui intéressent l'intelligence des parties communes à Joutes les répétitions; je réserve au commentaire des autres versions l'examen des détails par où elles diffèrent, des difficultés d'interprétation ou de lecture propres à chacune d'elles. Suit mon essai de traduction: il est fondé sur le texte donné le premier; j'y intercale, phrase par phrase, la traduction proposée pour les autres, quand ils s'en écartent. Je n'ai rien à ajouter relativement à la disposition matérielle, sinon que les chiffres des lignes, enfermés entre parenthèses, se rapportent aux fac-similés et au numérotage du Corpus. En fait de ponetuation, j'ai simplement, pour la commodité des références, ajouté la division par phrases; je l'ai indiquée par des points entre crochets. Les traits marquent des lacunes; quand l'étendue m'a paru s'en pouvoir évaluer en lettres avec une exactitude

L'insuffisance et l'inexactitude des transcriptions aunexées au Corpus ne laissaient, malheureusement, aucune hesitation sur la nécessité absolue de les reconstituer et de les reproduire întégralement.

suffisante, j'ai substitué au trait un ou plusieurs points, chaeun représentant la place d'un caractère. On verra, par plus d'un exemple, que plusieurs lacunes apparentes n'ont rien de réel; ce ne pouvait être une raison pour moi de n'en pas marquer la possibilité par les signes convenus et, autant que possible, proportionnels, que je viens de décrire. En revanche, j'ai supprimé toute notation, à Khâlsi, de la ligne perpendiculaire dont M. Cunningham a fort bien démêlé la signification, et qui garantit simplement l'intégrité du texte 1. On m'approuvera, je l'espère, d'avoir, pour chaque édit, imprimé d'abord le texte dans l'alphabet original2; j'ai, dans chaque cas particulier, choisi la version la plus correcte ou la plus complète. Quant à Kapur di Giri, avec son écriture irrégulière et capricieuse, avec les imperfections évidentes de nos copies, rien ne pent suppléer à l'inspection directe des fac-similés, tels qu'ils sont. On trouvera jointes à la présente étude deux planches qui reproduisent celui du Corpus, réduit d'un cinquième. Le procédé de photogravure, par lequel elles ont été obtenues, fournit une garantie absolue de leur exactitude. La responsabilité en remonte. avec tout l'honneur, au général Cunningham.

An point de vue critique, j'ai dù indiquer les variantes des différentes reproductions, là où elles pouvaient avoir une importance quelconque. Pour

Corpus . 1 . p. 13.

Les avantages de ce procéde ont été récomment rappelés en fort bous termes dans le Journ. as., 1880, I, p. 6 (art. de M. Berger).

Girnar, ma transcription est faite sur le fac-similé photographique de M. Burgess; j'ai relevé toutes les différences tant entre ma lecture et celle de M. Burgess (B) qu'entre son fac-similé et le fac-similé du général Cunningham (C). Pour Kapur di Giri1, la nouvelle revision n'a point enlevé tout son prix à la copie reconstituée pour Wilson par les soins de M. Norris; j'ai signalé les divergences dans tous les cas où elles m'ont paru présenter quelque intérêt. Pour Dhauli, les occasions sont très rares, où il peut y avoir utilité à rappeler les variantes du premier texte, très imparfait, publié par Prinsep. Quant à Khâlsi et à Jaugada, je me suis fondé avant tont sur l'autorité du Corpus, sans négliger, dans les cas importants, de me référer aux reproductions signalées dans la note finale de l'Introduction qui précède.

Au point de vue de l'explication, j'ai pour chaque édit renvoyé le lecteur aux traductions antérieures qui me sont connues, sans me croire obligé de rappeler, dans chaque cas particulier, toutes les interpré-

tations sûrement erronées et vieillies.

PREMIER ÉDIT.

Prinsep, Journ. As. Soc. of Beng., 1838, p. 249; Wilson, Journ. Roy. As. Soc., t. XII, p. 157 et suiv.; Lassen, Ind. Alterth., I¹, p. 226, n. 1. J'ai donné,

³ M. Cunningham substitue le nom de Shahbazgarhi à celui de Kapur di Giri. Il faudrait être sobre de pareils changements qui sont une source de confusions et d'obscurités plus qu'inutiles.

dans ma notice déjà citée sur le premier volume du Corpus (p. 18-22), une traduction de cet édit; je l'ai accompagnée de quelques remarques; je serai obligé, pour respecter la marche régulière de cette étude, d'en reprendre ici la substance en les complétant.

GIBNAR.

- (1) Iyam dhammalipî "devânampriyena (2) priyadasinâ rânâ lekhâpită [.] idha na kim (3) ci ' jivam ârabhitpâ ' prajûhitavyam ' (4) na ca samājo ' katavyo ' [.] bahukam bi do-

¹ Fac-similé C. "kamei".

³ B. "bhittå pajuhi".

³ Fac-similé C. máje ka".

sum (5) samājamhi pasati devānampriyo i priyadasi rājā [.] (6) asti pi tu ekacā samājā sādhumatā devānam (7) priyasa priyadasino rāno purā mahānase jamā (8) devānampriyasa priyadasino rāno anudivasam ba (9) hūni prāņasatasahasrāni ārabhisu supāthāya [.] (10) se aja yadā ayam dhammalipi likhitā ti eva prā (11) ņa ārabhare sūpāthāya dve morā teko mago so pi (12) mago na dhuvo [.] ete pi ta ti prāṇā pachā na ārabhisamre [.]

Dinterit	
(1) Iyanı dhanmalipi khe-	(i) ly
piingalasi pavatasi * devanam-	piingalas
piye lāja	piyena
vain	khápitá[
ålabhitu paja *	ålabhiti
(2) bahu-	ca samà
kaที่	kam hi
กรกับ	Phati de

JAUGADA.

(1) Iyan dhammalipi khepingalasi pavatasi devananpiyena piyadasina lajina likhapita[.] hida no kichi jivam alabhiti pajahitaviye (2) no pi ca samaje kataviye [.] bahukan hi dosam samajasa dakhati devanampiye piyadasi

· Fac-similé C. 'yasi pri'.

B. "mpiyo".

³ B. "rāja".

³ B, "māja sā".

B. lit mund ces deux caractères, très indistincts sur la photographie, mais très nets dans le fac-similé C.

^{*} Fac-similé C. * mpiya*.

Fac-similé C. "nudâva".

¹ Fac-similé C. "páṇa".

B. "sa a".

¹⁰ B. "rabbire".

¹¹ B. "dva merà".

¹³ B., fac-similé C. "mato".

¹⁵ Fac-simile C. "dhûvo".

¹¹ B., fac-similé G. "pà".

¹⁵ B. "samde.

na ekacâ sa-
māja sādhummatā devānam-
piyasa (3) piyadasine tajine
mahá
naıñ piya
i - balnuni pānamsata-
sahāsāni dalabhiyisu supathā-
ye [.] (4) se aja adā 'iyam
dhammalipi likhità timni
labhiya
and the same of
— timui pānāni pamehā nā
álábháyisaínti / [.]

lájá [.] athi pi cu ekatívá samājā sādhumatā devānampiyasa (3) piyadasine lajine pulavam mahanapasi [.] devānampiyasa piyadasine läjine anudivasam bahûnî panasatasahāsāni alabhiyisu supathāye [.] (4) se aja adá iyam dhammalipi likhità timni vevanid pánáni álabhiyamti duve majůlà eke migem se pi cu mige no dhuyam 1.] etani pi cu tiữni pânâni (5) pachâ no álabhiyisamti [.]

KHALSI.

(1) Iyam dhammalipi devánampiyená piyadasiná lekhapi" [.] bida no kichi jive álabhitu pajahitáviye (2) no pi cá samáje katáviye [.] bahukam hi dosă samajasă devănampiye piyadasi laja dakhati [.] athi pi cà ekatiya samaja sådhumata devånampivaså samsamate devanampriyasa

KAPUR DI GIRL.

(1) Aya dharmadipi devanampriyasa raña * ikhapi. [.] hidamloke?. jiva 2 ca.... sama -

(2) ati pi ca "? akatia samaya

¹ Fac-similé C. "malipi".

^{*} Les deux caractères qui precedent jieu sont entièrement indistincts dans le fac-similé W.

Du, plus exactement, "raea".

^{1 &}quot;ca?a" invisible dans le fac-simile W.

piyadasisâ lăjine (3) pâle 'mahânasañisi [.] devânañipiyasa piyadasisâ lăjine anudivasañi bahuni satasahasâni alambhiyisu supaṭhâya [.] se imâni a yadâ iyam dhammatipi lekhitâ tadâ tani a yevi pânâni alâbhiyamti (4) devâ majali eke mige se pi ye mige ano dhave [.] esânî pi tini pânânî no âlâbhiyisanti [.]

priyadaçîsa raño para ' mahanamsasa [.] devanampiyasa priyadarçisa raño anudivasam³ bahuni pana.. taha. asani ⁴—

——(3) dharmadipi 'likhita' . ada ' tamyo va praṇam hiñati ' . . jara bhavethi ' mago nasa ' pi mago na dhava[.]esa pi paṇam trayi ' paca na arabhiçamti [.]

Girnar. — a. Quoique l'emploi de dhamma, dans le composé dhammalipi, ne soit pas peut-être des plus caractéristiques, je profite, pour en dire mon sentiment, de la première rencontre de ce mot si important et si souvent répété dans les textes qui nous occupent. Burnouf le traduit toujours : loi, ce qui ne nous donne pas une notion suffisamment nette du sens qu'il lui attribuait. Quant à M. Kern, il paraît n'y chercher que l'idée générale de justice, et le traduit ordinairement par Geregtigheid. Plus explicite, Lassen (2° éd., p. 271) prend dharma a dans le sens large du mot, celui que lui donnent les Buddhistes, en sorte qu'il désigne non seulement la loi religieuse, mais aussi les devoirs de tout genre et les lois de la

Dans le fac-similé W., on distingue des traces de para.

Fac-similé W. "hanasa".
 Fac-similé W. "vasa ba".

Fac-similé W. "dar (2) ma". Fac-similé C. "malipi li".

Fac-similé W. "tamyo to prana hi"; fac-similé C. "pranam gradeti".

nature. » Ces traductions manquent soit de précision soit de justesse. Le mot dhamma exprime, il est vrai, en particulier chez les Buddhistes, une foule de nuances et même de significations très diverses; mais il ne les exprime pas toutes à la fois, ni uniformément dans tous les passages où il est employé. Or, dans les présentes inscriptions, on peut démontrer, je pense, qu'il a partout à peu près la même valeur, qu'il exprime l'idée de loi religieuse ou, comme nous dirions, l'idée de religion positive. Cette notion est très voisine de l'emploi équivalent du terme dans la langue buddhique, quand il y désigne l'ensemble doctrinal, dogmatique et moral (quelquefois par opposition au vinaya, à la discipline monastique). L'inscription de Bhabra nous montre que le mot était, dans cette application précise, parfaitement familier à Piyadasi. Dans tous les autres textes, le sens en est semblable, encore que l'emploi en soit moins strictement technique. Je me contenterai de quelques exemples. G. xii, 7 et 9, les phrases añamañasa dhammam srandju ca susamserá ca , et ayam ca etasa phala ya atpapasamdavadhi ca hoti dhammasa ca dipana, ne se peuvent traduire que : « qu'ils écoutent et respecteut la religion les uns des autres», et : « le résultat de cette manière d'agir est spour celui qui la suit] l'avantage de sa secte et la mise en lumière de la religion». Dans le mª édit, on verra l'enseignement du dharma, commence par les officiers du roi, remis surtout aux mains de la parisa, de l'assemblée du clergé buddhique. Au iv édit, dhamma

est opposé à sila, comme la religion positive à la morale générale, à la vertu. Enfin le terme dont se sert Piyadasi pour désigner les fidèles de la vraie croyance, n'est autre que dhammayuta, « ceux qui sont unis dans la religion, dans la foi ». Je ne connais dans nos textes aucun passage qui ne recoive de cette interprétation toute la clarté désirable. Dhammalipi désigne donc nos tablettes comme des «inscriptions de religion », c'est-à-dire, d'après l'analogie de plusieurs composés que nous rencontrerons dans la suite : « des inscriptions inspirées par une pensée religieuse ». Relativement au second terme de la composition lipi, cf. in K. n. e. - b. D'après Dh., J. et Kh., prajûhitavyam est une faute pour prajahitavyam, participe futur passif de prajahâti : « qui doit être abandonné, sacrifié». — c. Il ne paraît pas y avoir de doute sur l'orthographe de samája. J'ai dit ailleurs toute l'incertitude que je conserve relativement à la traduction du mot; le sens de festin (convivial meetings) proposé par Prinsep, et à la place duquel je n'ai encore rien de mieux à offrir, est surtout contredit par l'emploi du mot au singulier, ici et dans la phrase suivante; au moins faudrait-il partout le pluriel : « car le roi voit beaucoup de mal dans les festins »; ou bien il faut admettre, et c'est à cette pensée que je m'arrête sans pouvoir, par malheur, la démontrer directement, que samája a ici un sens abstrait déterminé et qui, par un détour ou par un autre, revient à l'expression ordinaire pânârambha, « la destruction de la vien. — d. Comme ekatiya de Khâlsi, ekaca = le

păli ekacea, le sanscrit buddhique ekatya, « quelquesuns, plusieurs ». - e. La phrase, coupée dans les autres versions, est liée ici à la suivante par la conjonction jama, pour jama ou jama - yavat (Hemacandra, éd. Pischel, IV, 406) «alors que. . ». Comp., au point de vue de la forme et de la construction. l'emploi de java, K. viii, 1. — f. On pourrait croire que arabhisa est incorrect, qu'il faut suppléer la syllabe yi que présente árabhiyisu des autres versions. Mais la caractéristique du passif manque souvent (on en trouvera, pour le sanscrit buddhique, de multiples exemples dans le Mahâvastu); cf. arabhiçamti à la fin de la version de Kapur di Giri; la signification est sûrement passive : « furent tués, étaient tués ». - q. Se employé adverbialement, comme souvent (cf. S. I. 4, Dh., J. vi, l. 28 et l. 1, qui ont se, correspondant à ta pour tam = tad de G. et sa, pour se, de Kh.). - h. Prána pour prána, c'est-à-dire pránani; rien de plus instable que la quantité de la voyelle finale dans nos inscriptions. Ti pour trini, comme le prouvent timni, tâni (pour tîni) et tamyo (pour trayo) des autres versions. — i. L'anusvara est de trop; il faut lire, sans aucune hésitation possible, árabhisare, 3º pers. plur. passive, analogue à des formations pâlies bien connues, comme ârabhare à la ligne précédente. Cf. encore v, 2, anavatisare.

Dhauli. — a. Les premiers mots paraissent être fort indistincts sur la pierre ; mais la comparaison

Gunningham, Corpus, p. 16.

de Jaugada en met la restitution hors de doute. b. Il est aise de compléter les lacunes au moyen du texte de Jaugada auquel les fragments se rapportent fort bien; il faut excepter toutefois le na, qui est en l'air, à la deuxième ligne; il y a sûrement une erreur de lecture, fort explicable par la mutilation de la pierre en cet endroit. Alabhita n'est qu'une forme particulière de l'absolutif (pour álabhiteá) assez usitée dans les inscriptions. Cf. par exemple damcayita = darcayitva, K. IV, 2; sutu et cutu = cratva, D. vII, 21, et K. XIII, 10. - c. Dans sadhummata. il faut admettre ou que l'anusyàra exprime un allongement de la finale pour sádhúmatá, et alors sádhú représenterait soit le thème avec la finale allongée (voy. la note suivante), soit le nominatif pluriel, ou. ce qui est fort possible, surtout devant un m, qu'il est de trop, et qu'il faut entendre, ici comme à Jaugada, le composé sádhumatá. La lacune qui suit se comble sans hésitation. — d. Pánamo pour pánao; nous retrouverons plusieurs cas semblables, comme çramanambramanamsapatipati, çramanambramanamdarçane, K. IV. 7. et vin, 17. etc. Ceci revient, je pense, à un allongement de la voyelle finale que nous constatons quelquefois en composition, comme dans le pâli phalâphala, et autres analogues. °sahâsâni équivalent, reproduit à Jaugada, de sahassáni. - e. Adá, c'est-à-dire yadá avec chute du y initial, comme souvent, surtout en magadhi. - f. Il faut lire âlâbhiyisamti; de même à Kh, álábhiyamti et álábhiyisamti, avec l'à long équivalent à la voyelle nasale du

sanserit á-lambh. Pamehà = pacha, pour pacchà = paccât, à moins que l'anusvàra ne soit une erreur matérielle du graveur.

Jauqada. — a. On voit que Jaugada concorde avec Dhauli dans une spécification topographique omise ailleurs; c'est un des traits nombreux qui rattachent étroitement ces deux versions. - b. Hida pour idha (ou idâ?), iha, est commun dans les inscriptions. Cf. Kh. et K. - c. La concordance est si exacte avec Dh. que j'hésite à voir dans álabhití autre chose qu'une faute matérielle (ou, à en juger par mon fac-similé, une erreur de lecture) pour âlabhitu; à la rigueur, cette forme s'expliquerait pour 'âlabhitya; cf. paricaji = parityajya, in K. x., a. Nous en trouverons d'antres traces que je réunirai ailleurs. Quoi qu'il en soit, nous avons une faute de gravure certaine dans prajáhitaviye pour prajahi*. — d. Si l'orthographe est correcte, on peut très bien, comme la suite en témoignera, croire que le génitif est ici employé dans la fonction du locatif; on peut aussi très aisément corriger samájasi : la lecture de Dh. manque pour nous fixer. Les formes dakhati et dekhati, contrairement à ce qui a été admis jusqu'ici, figurent côte à côte dans nos textes — c. Il faut, naturellement, lire mahanasasi; la différence entre l'a et le L est assez légère, et les deux lettres sont souvent confondues. - f. Evan ne donne point de sens; il en résulte forcément que yevan - yevá; c'est, en effet, à la leçon yerá - eva que nous ramène la lecture légèrement fautive de Kh., yevi (b pour b). — g. Majulá, comme à Kh. majuli (pour majulá), et à K. majura, l'un et l'autre pour majulá et majura, équivaut au sanscrit mayūra; c'est ce qu'indique clairement la forme morâ de Girnar, qui est l'orthographe pâlie du mot. — h. Le neutre dhuvam, associé au masculin mige, n'a rien qui puisse nous surprendre, étant donné le désarroi où est tombé l'emploi des genres dans la langue de ces monuments. La lecture migem impliquerait une formation bizarre et comme une sorte de compromis entre le régulier mige et l'irrégulier migam. Il est beaucoup plus probable que ou l'e ou l'anusvàra est de trop, et imputable à l'inexactitude du lapicide.

Khálsi. - a. Complétez lekhapitá; K. a de même lekhapi, mais il demeure un espace libre pour la dernière syllabe qui paraît effacee par accident. - b. La longue katâviye vient peut-être de quelque confusion avec la forme katave pour katavve, dont nous trouverons des exemples. — c. Dosá = dosam. — d. Sádhumata pour sádhumatá, comme tout à l'heure lája pour lájá. Les fautes ou, pour mieux dire, les inconséquences de ce genre sont innombrables, surtout à Kh., dont le vocalisme est particulièrement rudimentaire. Il serait superflu de les signaler une à une à l'avenir; la traduction permettra assez de les apercevoir. - e. Corr. pule, c'est-à-dire purah, synonyme de pará auquel parait correspondre la forme para (ou para) de Kapur di Giri. — f. On peut, à la rigueur, entendre baháni satvasahasráni; mais prána est le

terme consacré, et il me paraît beaucoup plus probable que le mot manque seulement par une erreur du copiste, en sorte qu'il faut transcrire ici, comme dans les autres versions : bahûni [prána]catasahasráni. Je n'insiste pas sur supar pour supar, l'u long n'est presque jamais distingué de l'u bref à Kh. - q. Imani, correspondant à aja, ne se prête qu'à une double explication : ou il y a erreur de la part du lapicide gravant imani pour idani, ou il faut admettre que le premier est un mot créé sur l'analogie du second et tiré du thème ima au lieu de ida; j'incline d'autant plus vers la seconde alternative que le sanscrit buddhique possède une forme imahim (ou imamhi1), qui fait un pendant exact à cette création hypothétique. - h. Lisez tini ou, comme ci-dessous, tini. Sur yeve que je lis yeva, cf. ci-dessus, in J. n. f. i. Correctement álábhi. - j. Il n'y a pas de doute sur la lecture dave au lieu de devá; c'est un encouragement de plus à corriger majalá ou mieux encore majula; et, en effet, mon fac-similé me porte à penser que telle est bien la leçon véritable de la pierre. - k. La construction diffère légèrement ici dans la forme; l'introduction du relatif ne fait que souligner la valeur du pronom : « et cette même gazelle » ; dhave à corriger en dhuve. - l. La phrase est, à la rigueur, suffisante telle qu'elle est; pourtant l'addition de pachá la rend plus nette, et l'omission, plus haut, d'un mot essentiel, pana, nous autorise à pen-

¹ Cf. Maharustu, t. I. comment.

ser que, si pachà manque ici, c'est simplement le fait d'une nouvelle inadvertance.

Kapur di Giri. — a. Ayā pour ayam, rana pour rano. Le génitif est employé dans la fonction de l'instrumental; nouvel exemple de la confusion déjà relevée dans l'emploi des cas, dont le sanscrit buddhique offre tant de traces. Il est clair qu'il faut compléter likhapitá. Relativement à la lecture dharmadipi pour *lipi de C., cf. ci-dessous, n. e. - b, Hidamloke pour hidáloke = hidaloke, a ici-bas », comme idha. Les deux caractères suivants sont entièrement indistincts d'après le fac-similé W.; les traits que le fac-similé C. donne pour le premier ne correspondent exactement à aucun caractère connu; les versions parallèles garantissent, à mon avis, la restitution kici. Jiva pour jivam ou jive; nam pour na = na; rara à lire ara", Entre "ra et ca" on peut, à la rigueur, compléter 'bhitu prajahitave na'; mais alors entre ca et sama' la lacune serait seulement apparente, et il semble pourtant qu'il reste quelques traces de earactères; il est probable que le signe qui a la forme du ca doit être lu ve (au lieu de Y), qu'il est réellement le dernier du mot prajabitave, après lequel aurait disparu na ca ou na câpi. Quant au reste de la phrase, nous n'avons aucun moyen d'apprécier avec quel degré de précision il correspondait ici aux autres textes. - c. Ali pour ali, pour athi = asti; la confusion entre dentales et cérébrales est fréquente dans ces inscriptions; la substitution de la forte à l'aspirée n'y

est point rare. Il va sans dire que akatia doit être lu ekatia, la différence entre l'a (7) et f'e (7) étant très légère. Le caractère qui précède et qui paraît bien net sur la pierre n'est point un des signes connus de cet alphabet (?). Il ne correspond à rien dans les autres versions; on peut croire qu'il n'est autre chose qu'un signe inutile, un e commence à contre-sens que le graveur a pu négliger d'effacer, parce que justement, tel qu'il était, il n'exprimait aucun son. Nous trouverons d'autres cas analogues. J'en citerai un, peut-ètre plus frappant encore, et qui ne paraît pas laisser place au doute : à Kh. (xn, l. 31), le graveur, ayant par erreur écrit taa°, complète au-dessus de la tigne "ta" après a, en sorte que nous avons "tuata", bien que réellement il faille simplement lire "ata. Si l'on répugnait à la conjecture que je propose, il ne demeurerait d'autre possibilité que de lire ca na pour ca nam, équivalant à la locution ca nam si commune dans le prâcrit jaina, et dont la nuance d'indétermination conviendrait du reste fort bien dans la phrase présente. Cf. aussi plus bas, édit v, n. k. in Kh. Samaya pour samaja, samájá; la substitution du y pour j n'est pas ordinaire dans ce dialecte; elle doit d'autant moins nous étonner que le cas inverse j pour y s'y reproduit à plusieurs reprises; nous en avons eu tout à l'heure un exemple à Girnar. Le second caractère paraissant très clairement formé, je ne vois d'autre interprétation possible pour samsamata que

¹ Kalpasátra, éd. H. Jacobi, p. 34, l. 8, 10; 36, l. 26, etc.

de le considérer comme = susammata, «bien approuvé», ce qui, pour le sens, revient exactement au sådhumatå des autres versions. Plus bas il y a une transposition fautive de la nasale : Kh. montre qu'il fant lire mahanasamsi. - d. La restitution des dernières syllabes ne peut être douteuse, il faut lire pana[ca]tasahasani, le ca tombant dans la lacune qui suit na, et l'a devant être lu ha; la ressemblance entre les deux caractères est si étroite (2 et 2), que la confusion en est des plus fréquentes; la seule correction un peu forte est celle de 2 en >; elle me paraît inévitable, et ne dépasse pas la liberté que l'expérience autorise avec ce texte : nous allons être obligés de corriger) en) (de même x, 22) et plusieurs fois (par exemple x1, 23) > en >. La phrase est aisée à compléter par la comparaison de Kh. - e. Relativement à ce mot, les deux fac-similés offrent une divergence facheuse : C. lit nettement dharmalipi, W. non moins nettement dharmadipi, l'orthographe dipi et dipita est celle en effet que nous retrouvons dans les deux reproductions, iv. 4; xm, 11; xIV, 1. Ailleurs, VI, 3, le fac-similé C. semble incliner encore vers la lecture lipitha, mais sans une entière précision, et le fac-similé W, a décidément dipitha, tandis que v. 3 où le fac-similé C. indiquerait plutôt l'orthographe ripi, ripita, le fac-similé W. persiste clairement dans la lecture dipi, dipita; on sait du reste que les deux groupes di et ri se distinguent à peine. De cet état des faits je conclus que, jusqu'à nouvelle inspection, toutes les vraisemblances sont

pour le maintien, dans tous les cas, de l'orthographe du fac-similé W., qui a pour elle, à plusieurs reprises, l'autorité concordante de l'autre reproduction. Ce qui prête à cette forme un véritable intérêt, c'est la confirmation qu'elle apporte à la conjecture émise par M. Burnell¹, quand il considère lipi comme une appropriation sanscrite d'un mot d'origine étrangère, le vieux persan dipi. Nous en retrouverions ainsi la preuve dans la région du nord-ouest, c'està-dire dans un pays semi-iranien. Le nom même de l'écriture dans l'Inde serait donc importé du dehors; un argument de plus contre la théorie qui voit, dans l'alphabet indien, une création indépendante. Quant aux conclusions qu'on a voulu tirer du sens étymologique de lipi, comme supposant l'emploi antérieur de l'alphabet peint, et non gravé, elles tomberaient d'elles-mêmes. M. Thomas, signalant l'orthographe du fac-similé W., a dès longtemps insisté sur la difficulté qu'elle leur oppose 2. - f. La lacune, après 'ta, ne peut être qu'apparente; seulement il faut lire tada, corrélatif de yada, compris dans la lacune de la ligne précédente. Tañyo doit certainement être corrigé en trayo (7 pour 1), sans qu'il soit besoin d'insister sur l'association (trayo pranam pour prana) du masculin et du neutre. Pour hiñati je n'hésite pas à préférer la lecture du fac-similé W, à celle du fac-similé C, d'où il est malaisé de tirer, sans correction violente, un sens convenable. Au contraire, par le seul changement de hi-

¹ South-Ind. Pa'wogr., 2º éd., p. 5-6, note.

Prinsep, Essays, Il, p. 46 et suiv., note.

nati en hanati (de même IV, 9: ina pour ana, etc.), pour hañanti (le singulier pour le pluriel comme souvent), nous obtenons un synonyme excellent d'álabhiyamti des autres versions. - q. Les trois caractères à suppléer devant ja° sont évidemment duve ma', qui nous mettent en parfaite concordance avec Kh. Les caractères suivants sont plus difficiles. Le premier, quoiqu'il se rapproche fort d'un bh, se peut aisément interpréter ka, à cause de la grande ressemblance des deux lettres (F et 7), ce qui nous donne majaraka (majaraka), avec la formative prâcrite ka. Des deux lettres qui suivent, où nous ne pouvons plus guère chercher que eko ou un équivalent, la première se laisse sans trop de peine changer en e (que l'on compare les cas de confusion entre 7 et 7 signalés plus haut); mais la seconde, qui paraît dans les deux fac-similés un thi bien conformé, me laisse de l'incertitude, et ce n'est qu'à titre de conjecture, et faute de mieux, que je propose de lire eko (ou eki). - h. La lecture na ne saurait être correcte, la négation venant ensuite; on peut conjecturer esa; mais, du point de vue graphique, je considère comme plus facile encore la correction ja sa = yo so, qui correspondrait exactement à la construction de Kh. Pour ja = ya, cf. cidessous v, 1; dhava pour dhava, comme à Kh. i. La construction de l'adjectif trayo (c'est ainsi qu'il faudrait, comme souvent, lire, pour trayi; cf. n. q) rejeté après le substantif est fort bizarre; on préférera pent-être admettre un composé panamtrayi pour *Iraye = pranatrayam, a cette triade d'êtres vivants a;

le verbe au pluriel après un collectif. Relativement à la suppression de la caractéristique du passif dans arabhiçamti, cf. in G. Les futurs sont un des cas où, presque invariablement, nous trouvons à Kapur di Giri une erreur dans l'emploi de la siflante.

Voici au résumé comment je pense qu'il convient

de traduire ces lignes :

a Get édit a été gravé par l'ordre du roi Piyadasi, cher aux Devas (sur le mont Khepiñgala. Dh. J.). Il ne faut pas ici-bas perdre [volontairement] aucune vie en l'immolant, non plus que faire des festins (?). En effet le roi Piyadasi, cher aux Devas, voit un grand mal dans les festins (?). Il y a bien eu, approuvé [par lui] plus d'un festin (?) autrefois dans les cuisines du roi Piyadasi, cher aux Devas, alors que (le mot tradait par alors que ne se trouve qu'à G.), pour la table du roi Piyadasi, cher aux Devas, l'on tuait chaque jour des centaines de milliers d'êtres vivants. Mais à l'heure où est gravé cet édit, trois animaux seulement sont tués pour sa table, deux paons et une gazelle, et encore la gazelle pas régulièrement. Ces trois animaux même ne seront plus immolés à l'avenir.»

DEUXIÈME ÉDIT.

Prinsep, loc. cit., p. 158 et suiv.; Wilson, loc. cit., p. 163 et suiv.; Kern, Jaartell. d. znydel. Buddh., p. 89 et suiv.

GIRNAR.

- (1) Sarvata vijitamhi devânampriyasa piyadasino i râño (2) evamapi i prácamtesu yathá codá pâdá satiyaputo ketalaputo i i tamba (3) pamni amtiyako yonarájá ye vápi tasa amtiyakasa sámipam i (4) rájáno sarvatra devânampriyasa priyadasino ráño dve cikicha katá (5) manusacikichá i

¹ Fac-similé C. "vipritembi de "priya".

^{*} E n'est pas visible dans fac-similé B.

Fac-similé B. *pracam* (?).
 Fac-similé G. *putû a ta*.

^{*} Fac-similé C. "sâmino râ".

B. "vată de", fac-similé G. "râjano savata".

³ B. "kichâ ka".

Fac-similé C. "sacakî".

ca pasucikichá ca [.] osudhání ca 4 yání manusopagání ca (6) pasopagání 1 ca 7 yata yata nástí sarvatá 3 hárápitání ca ropápitání ca [.] (7) můlání ca phalání ca yata yatra nástí sarvata 3 hárápitání ca ropápitání ca [.] (8) painthesú kúpá 2 ca khánápitá 3 vrachá 7 ca ropápitá paribhogáya pasumanusánam [.]

DHAULI.

(5) Savata vijitamsi devånampiyasa piyadasine lå —

— tā hālopitā' ca (8) lopāpitā ca [.] matesu' udapānāni khānāpitāni lukhāni ca lopapitāni paṭibhogāye pa — nusānam [.]

JAUGADA.

(6) Savatam vijitasi devānampiyasa piyadasine lājine
e vāpi amtā athā codā pāmdiyā satiyapu — î amtiyoke
nāma (7) yonalājā e vāpi tasa
amtiyokasa sāmamtā lājāne savata devānampiyena piyadasinā lāji — ikisā ca (8) pasucikisā ca[.]osadhāni āni munisopagāni pasumopagāni ca atata
nathi sava

ca atata nāṭhi (9) sāvata hālāpitā ca lopāpitā ca [.] magesu udupānāni khānāpitāni lukhāni ca—

Fac-similé C. "sopágà".

¹ Facsimilé C. "sava".

² Fac-similé C. "ta yata nâsti savâta hâ".

B. "kupa ca".

B. "khana".

KHALSI.

(4) Savata vijitasi devānampiyasă piyadasisă lăjine ye ca antâm atha" - codă pamdiya satiyaputo kethalaputo tanibapamni (5) anitiyoge náma yonalájá ne ca alanme tasa amtiyogasa samanità làjane savata devanaibpiyasă piyadasisă lăjine duve cikisācā kaļā manusacikisà ca pasucikisà ca [.] osadhání manusopagání ca pasopagàni ca átatá náthi (6) savată hălopită că lopăpită că [.] savamevă mulăni că phalâni ca kayatá náthi savatá hálopità ca lopăpită că matesu lukhá ca [.] mahitháni ' udapánání khánápítaní patibhogave pasumumisanam [.]

KAPUR DI GIRI.

ruta ca[.] kupa ca khanapita pratibhogaye paçumanuçanam [.]

Girnar. — a. Wilson a, le premier, bien lu : evamapi; M. Kern prend, comme lui, l'expression dans le sens de ct, équivalant à ca, en sorte que pràcamtesu

Le ta n'est pas distinct.

^{*} Fac-similé W. *palaya*.

² Fac-similé W. "lampu"; fac-similé C. "talapasra ta".

¹ Fac-similé C. "yoara".

Fac-similé W. 'e-ja'.

^{*} Fac-similé W. 'sarva'.

⁷ Fac-similé W, *pita ce*,

serait coordonné à vijite, et s'appliquerait à toutes les désignations géographiques suivantes, toutes également introduites par yathû. Cette construction ne me paraît pas la vraie. A evamapi de Girnar, les deux autres versions, qui sont ici lisibles, opposent l'une e vápi, l'autre ye ca, c'est-à-dire le relatif, justement comme un peu plus foin nous avons, ici même, ye vápi. Je pense que, dans le présent passage, c'est ainsi qu'il faut interpréter evamapi, c'est-à-dire e vam api : e pour ye, comme, à l'édit v, nous aurons ava pour yava, etc., vam pour vá par suite de l'équivalence souvent signalée déjà entre la longue et la voyelle nasalisée; quant au sandhi "vam api, on peut comparer quelques cas isolés comme katavyam eva, G. IX, 3. Nous obtenons ainsi un parallélisme, que suggère le reste de la phrase, entre ce membre et celui qui commence à amtiyako: d'une part Açoka et ses entours (pracamta), d'autre part Antiochus et ses voisins (samipa). Il est évident que cette construction ne peut supprimer l'irrégularité, déjà remarquée par Wilson, du nominatif amtiyako; à coup sûr elle ne l'aggrave pas. Je. traduis : « Partout, dans le territoire de Piyadasi et aussi [dans le territoire des princes] qui sont sur ses frontières, tels que, etc., [dans le territoire d'] Antiochus, le roi des Grecs, et aussi [des] rois qui sont les voisins de cet Antiochus... ». - b. M. Kern ne voit qu'une faute accidentelle dans l'écriture ketalaputo, qu'il corrige en keralapato. Il se fonde sur l'orthographe keralamputra de Kapur di Giri; mais il est à peu près impossible de distinguer à priori un t d'un

r dans l'alphabet du nord-ouest, au moins d'après nos fac-similés; et la leçon kethalaputo, à Khâlsi, suggère plutôt pour Kapur di Giri la même lecture ketala que nous trouvons ici. Cela n'implique pas que l'identification de ce nom avec la côte de Kerala, généralement admise, soit nécessairement erronée; mais je ne crois pas qu'on en puisse chercher la preuve directe à Kapur di Giri, non plus qu'imputer ici au graveur une erreur matérielle. — c. Sámîpam est pour sâmîpă, par conséquent, le nominatif pluriel d'un adjectif tiré de samipa, comme sámanta de samanta. Ici encore, M. Kern me paraît trop prompt à incriminer le lapicide! . - d. Osudháni, double incorrection, pour osadhâni. - e. Pasopagâni pour pasâpagâni, une fausse assimilation avec les thèmes en a. Pour le même mot, Dh. et J. ont une forme beaucoup plus singulière, pasamopaqâni; même en considérant l'anusvâra comme fautif, il reste pasuopagâni; on peut y voir une orthographe prácrite = paçakopagáni, ou bien admettre que les deux mots composants sont juxtaposés avec omission du sandhi, et avec une substitution de o pour a, analogue à celle de e pour i que nous allons constater à Dh. dans lopabeta pour bita. - f. L'orthographe vrachâ, très claire sur les fac-similés, est fort remarquable; elle ne peut guère signifier que vrichâ pour vrikshû. L'alphabet de Girnar manquait encore du signe de la voyelle ri; et cette observation con-

Sur la manière dont pouvaient se répartir hors des frontières de Piyadasi ses libéralités et ses bienfaits, conf. l'édit m' de G., note a.

firmerait les inductions que j'ai précédemment tirées d'autres faits paléographiques, relativement à l'application tardive de cet alphabet à la langue classique.

Dhauli. - Cette version du n' édit a aussi occupé M. Kern; il suffira de rapprocher les deux transcriptions pour se convaincre que les nouveaux facsimilés du Corpas nous placent ici sur un terrain nouveau et beaucoup plus solide. Cette simple comparaison expliquera, j'en fais l'observation une fois pour toutes, pourquoi je m'estime dispensé d'entrer dans toutes les divergences de détail. - a. Les lacunes précédentes se laissent aisément combler. Ici le ca devrait réellement se lire ci, la première syllabe de cihisa; c'est ce qui ressort de la répartition des vides comme de la forme cikisà qui reparaît aussitôt, et qu'il faut substituer à la lecture cikica admise par M. Kern : sa à côté de cha, de même que, dans le futur de kar, nous trouvons côte à côte kachati et kāsati. — b. Amni pour âni — yâni. — c. Atata ata-ata pour yata yata. — d. Lopábetá pour lopábitá, cf. ci-dessus, n. e in G. L'adoucissement pracrit du p en b, comme quelquefois; cf. ambavadika, Delhi, éd. circ. 1. 2; libi, ibid., 1. 10, 11; dans notre édit même, à Khàlsi, amtiyoga pour amtiyoka, etc. - e. Hâlopitâ pour hâlápitá; la même faute à Kh., probablement sous l'influence du voisinage de lopápitá. — f. Lis. magesu; la même faute encore à Khâlsi.

Jauquda. - a. La construction est ici, comme à

Khâlsi, légèrement différente de celle que nous avons à G.: « ceux qui forment les frontières », au lieu de : « ceux qui sont sur les frontières ». — b. La forme adapana n'est pas une faute matérielle comme on le pourrait croire; c'est ce qu'en démontre l'emploi, assez fréquent, dans le sanscrit buddhique. On la rencontrera à plusieurs reprises dans le Mahâvastu, par exemple.

Khâlsi. — a. Antámatha se peut résoudre de deux façons : soit que l'on admette une confusion de la nasale et de la longue, avec sandhi de l'anusvàra, en sorte que l'on arrive à antâm atha pour antam atha, antá atha (cf. plus bas, n. d); soit que l'on considère matha comme une faute de gravure ou de lecture pour yatha. La séparation des mots, habituelle à Khâlsi dans la première partie de l'inscription, paraît donner raison à la seconde hypothèse; la division en anta matha y est parfaitement nette. — b. Il faut lire 'ja ye ca"; la confusion entre L et L est très facile, et nous en signalerons beaucoup d'autres exemples. Alamne, à Kapur di Giri aramne, est le mot le plus curieux de cet édit, en ce qu'il nous livre un terme géographique fort important, et dont on ne s'était point avisé jusqu'ici. Suivant Wilson, « la raison pour laquelle on a ajouté a devant rajña, dans le mot araña (c'est ainsi qu'il lit à Kapur di Giri) qui équivaut à « pas de roi », n'est pas très intelligible. » Il renonce visiblement à construire et à comprendre. La phrase se déroule le plus clairement du monde, dès que nous reconnaissons dans arañña une forme légèrement altérée, sous l'influence de l'analogie et de l'étymologie populaire, du nom de l'Ariana : « Antiochus et les rois voisins d'Antiochus dans l'Ariana ». Étant donnée la répugnance ordinaire de nos inscriptions pour l'hiatus, ce nom ne pouvait y avoir d'autre exposant que ariyana ou arana; l'assonance avec araña, « forêt », a pu agir en faveur de la deuxième forme et aider, avec la transposition de l'i, au changement de l'n en ñ. On s'explique à merveille que ce nom ne se trouve que dans les deux versions du nordouest, les plus voisines de la région qu'il désigne, celles par conséquent dont les lecteurs avaient le plus de chances d'être familiarisés avec cette dénomination d'origine étrangère. Il est certain que cette désignation est ici fort à sa place 1. - c. Câ est de trop, soit qu'il ait été amené sous le ciseau du lapicide par les deux "cikisa ca qui vont suivre, soit qu'il cache un souvenir de l'orthographe cikichá, indument mêlée et, en quelque sorte, superposée par inadvertance à la forme cikisá, seule usitée ici. — d. Sabbam evá est sans équivalent dans les autres versions; l'explica-

¹ S'îl était besoin de le démontrer, je renverrais à la note dont M. Kern accompagne ici sa traduction du texte de Girnar (il ne s'est pas occupé du texte de Kapur di Giri), «Antiochus le roi grec et ses vassaux...»: «en première ligne, la Bactriane» (p. 91). Il n'est, d'ailleurs, pas rare qu'une version se montre plus ou moins explicite que les autres au point de vue des dénominations géographiques. Cf. par exemple Kh. v. 15, où manquent les Ràshtrikas et les Petenikas, donnés par les autres textes, et Dh. et J. 1º édit, l. 1, où est ajouté khepimgulasi pavatasi.

tion ne m'en paraît pas moins certaine : sabbam evà pour sabbam evá = sabbá evá, équivalant à la forme plus ordinaire sabbáni va : « Toutes les racines et tous les fruits . . . », cf. ci-dessus n. a. Kayatá est surement fautif; quant au remède, il est moins clair, d'autant moins que K. est sensiblement différent dans ce passage. Je ne vois que trois corrections possibles, bien qu'à mon avis inégalement probables : on pourrait lire, en corrigeant ka en ta (+ en 1), *phalâni catată pour ca atată; mais outre que cette sorte de sandhi est peu usitée dans nos inscriptions, la séparation des mots, ca kaº, indiquée par la pierre, ne s'y accorde pas. On peut, d'autre part, lire soit °ca ka yatâ, en corrigeant simplement ka en ka, pour kha = khalu, comme Kh. IV, l. 11, soit ca åtatå (} 人人 pour + 山人), comme nous avions tout à l'heure, et c'est, en somme, la conjecture à laquelle je m'arrête; graphiquement, la correction est assez légère, elle a l'avantage d'entrer en complète harmonie avec les autres versions et me paraît directement corroborée par ma photographie de ce texte. - e. Je n'ai pas besoin de rappeler qu'il faut lire magesu. Mahithâni n'a pas d'équivalent dans les textes parallèles; mais le sens en est clair, c'est mahî +stháni: « des puits qui sont [creusés] dans la terre ».

Kapur di Giri. — a. C'est sans doute ya qu'il faut rétablir, la première syllabe de yatha, la seconde étant rejetée au commencement de la ligne suivante. Palaya du fac-similé W. s'explique à la rigueur pour

pâdiyâ, par la substitution si fréquente d'un l au d cérébral; mais une nasale précédente protège d'ordinaire le d; j'estime donc douteux le la de cette transcription: il paraît, en effet, être demeuré complètement indistinct aux yeux du général Cunningham. Quant à ketalaputra, je suis hors d'état de juger lequel des deux explorateurs a le mieux reproduit les traits de la pierre; ce qui est certain, c'est que, même si elle porte réellement le signe de °pasra, il faut corriger "putra; j'ai donc conservé cette lecon de Masson. J'en dis autant de yonaraja. - b. Rajaye, qu'il faut peut-être corriger en rajayo, est une forme un peu singulière du nominatif pluriel; mais on en peut fort bien rendre compte, et elle est garantie par la comparaison de jaraya pour rajaya que nous rencontrerons plus loin (viu, 17). Je n'ai pas de moyen de décider si sarvatha est une dérivation, synonyme de sarvatra, par le suffixe thâ, ou si la dernière syllabe est aspirée par erreur; les fautes nombreuses qui portent sur des aspirations indûment introduites ou supprimées rendent pour moi la seconde alternative plus vraisemblable. - c. Les signes kisakabha, que semblent donner les deux fac-similés, ne peuvent être exacts; ils ne livrent aucun sens. Rien. dans le reste de notre texte, n'est de nature à faire penser qu'il s'éloigne ici sensiblement de la teneur commune. En nous en rapprochant, nous obtenons sans violence une restitution évidemment nécessaire; je lis : dvi (ou dve) cikacha (pour cikicha), c'est-à-dire ¥为当功 au lieu de 万方 > 九. La correction, on le

voit, ne porte guère que sur le second et le quatrième caractère. En ce qui touche le dernier, on peut, dans une certaine mesure, comparer vm, 17, l'altération du cha dans le mot paripracha. Quant au second, le rétablissement en est au moins beaucoup facilité par l'analogie des confusions multipliées entre yet . Det 5. — d. La lacune qui existe à la fin de la ligne précédente jette beaucoup d'incertitude sur la restitution des premiers caractères de celle-ci, d'autant plus que les deux fac-similés ne sont pas entièrement concordants. On est d'abord tenté de reconnaître jana dans le troisième et le quatrième; mais janaçopakani n'est pas admissible, et cette forme barbare reporte bien plutôt la pensée vers une restitution manacopakani pour manuco°, comme nous allons tout à l'heure rencontrer manacanam. Il y a à cette correction deux graves obstacles : d'abord le changement du troisième caractère en m, v, n'est point aisé; et de plus, elle laisse dans une complète obscurité les deux premières lettres. En supposant que le fac-similé C, mérite ici une entière confiance, je serais beaucoup plus porté à lire : oçadha năropakani; o pour e est sans difficulté; la lecture dha pour la troisième lettre, 3 pour Y. n'en présente guère de sérieuse; si la correction de ço en ro. M. en Men offre un peu davantage, il faut se rappeler que nous n'avons ici que le choix entre les difficultés. Ocadha pour aushadha ne saurait, d'ailleurs, nous arrêter, à côté de manuça pour mânusha. De toute façon la notation de l'à long, en supposant le caractère na bien reproduit, est nécessairement fau-

tive. Je ne puis, en somme, m'empêcher de considérer comme très vraisemblable une correction qui rétablit si bien l'accord avec les autres versions. Le dureissement de q en k dans upaga trouve un parallèle exact dans le påli kulopaka pour kulopaga. - e. Dans samvatra du fac-similé C., sam est fautif pour sar, que l'erreur remonte au lapicide ou au lecteur. Dans samvitra et harapiti nous avons vi pour va, ti pour ta; plus haut (n. a) on a remarqué yi pour ya, etc. Il est possible que ce ne soit de même qu'une de ces fautes, si fréquentes ici, dans la notation vocalique. Cependant, les fac-similés permettent aussi d'admettre qu'il est tombé une lettre immédiatement après, ce qui nous amènerait à rétablir ceva. L'examen direct du monument pourrait seul trancher des questions de ce genre. La restitution de ruta en rakha, au contraire, n'est point douteuse; pour juger de la facile confusion des lettres ta et kha, il suffit de se reporter, dans l'édit suivant, à la figure du mot nikhamatu, tel que le donne le fac-similé de Wilson. On voit que notre version est ici abrégée, mais que le sens général demeure le même : « partout ont été introduites ces plantes et [de même] des arbres. »

La traduction de l'ensemble n'offre plus d'obstacles sérieux :

"Partout, dans le territoire du roi Piyadasi cher aux Devas, et aussi des peuples qui sont sur ses frontières, tels que les Codas, les Pâmdyas, le pays de Satiyaputra, de Ketalaputra, jusqu'à (K. et K. omettent ce mot) Tambapanni, [dans le territoire d'] Antiochus, le roi des Grecs, et aussi des rois qui l'avoisinent (K. Kh.: dans l'Ariana), partout le roi Piyadasi, cher aux Devas, a répandu des remèdes de deux sortes, remèdes pour les hommes, remèdes pour les animaux. Partout où manquaient les plantes utiles, soit aux hommes, soit aux animaux, elles ont été importées et plantées. (K.: partout elles ont été importées et de même des arbres.) Partout où manquaient des (Kh.: toutes sortes de) racines ou des fruits, ils ont été importés et plantés (la phrase manque dans K.). Et sur les routes (sur les routes manque dans K.), des puits ont été creusés (Kh.: dans la terre) pour l'usage des animaux et des hommes.»

TROISIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 250. — Wilson, p. 170 et suiv. — Burnouf a touché les deux dernières phrases, p. 721, 737 et suiv. — Diverses observations de Lassen, Ind. Alterth., II 1, 228, 229, notes.

GIRNAR.

ጉቅዙታርፕ (₹) ዋዩየደዩያክልተኒባኒጀታባይታዊታባ (₹) ታዩተያፈያየዩት (₹) አይዲዛሩ፦ (١) ታዩፑርድርጥታዊLዩኦየትዮ፪ትዋድሞዲዊУT8۳

- (1) Devånampiyo piyadasi ' rājā eyam āha [.] dyādasayāsābhisitena ' mayā idam ānāpitam '[.] (2) sarvata ' vijite mama yutā ' ca rājūke ca prādesike ' ca pamcasu pamcasu vāsesu anusam(3)yānam ' niyāta etāye va athāya imāya dhammānusastiya yatha anā(4)ya pi ' kammāya [.] sādhu ' mātari ca pitari ca sasūsā ' mitāsamstutanātinam ' bamhana (5) samaņānam sādhu dānam ' prāṇānam sādhu anārambho ' apavyayatā apabhimdatā ' sādhu ' [.] (6) parisā pi yute ' ānapayisati gaṇanāyam ' bahetuto ca vyamjanato ca '[.]
 - Fac-similé G. "priyada" jå".
 - ¹ Fac-similé C. "savasă".
 - ³ Fac-similé C. *maya i *ňapi*.
 - Fac-similé G. "sava".
 - * Fac-similé C. *prude*.
 - Fac-similé C. *sâmyinu ni*.
 - 7 Fac-similé C. "ñâya si ka".
 - * Fac-similé C. *srådhu måtarå*; B. *sadhu*.
 - B. "pitari sustăna mi"; fac-simile C. "susrûsâ".
 - B. °ñâtiname; fac-similé C. °samstatanâtina bă.
 Dâ, tout à fait indistinct dans le fac-similé C.
 - 13 Fac-similé C. "nărâbho".
 - 12 B. "pabhamda".
 - Fac-similé C. "parâsâpi yuto añapa".
 - 10 B. "gaṇanayam".

DHAULI.

(9) Devánampiye piyadasi lájá hevam áhá [.] duvádasavasābhisitena me iyam anatam [.] sa.... vijitesă" me yuta lajuke ca.. sike ca (10) pañicasu pamcasu vasesu anusayánam nikhamávů* athá amnaye pi kammane hevam imáye dhammánusathiye [.] sádhu mátápitásususá sam -(11) nătisu ca bambhanasamanehi sadhu dane jivesu amnálambhe sádhu apaviyati" apabhañidatá sàdhu [.] palisápi ca a . . i yatáni ánapeyisita hetute ca viyam -

JAUGADA.

(10) Devånampiye piyadasi låjå hevam åhå [.] duvådasa-
vəsâbhisitena me iyam a ——————————————————————————————————
casu pamcasu vasesu anusayā- nam nikhamāvú athā am-
náye pi kamma . e
så mitasamthutesa * (12) nätisu ea bambhanasa- manehi sådhu dåne jivesu anålambhe sådhu—
yi (13) hetute ca viyamjanate ca [.]

KHALSI.

(6) Devânampiye piyadasi lâjâ hevam âha [.] (7) duvâdasâvasâbhisitena me iyam ânapiyite* [.] savatâ vijitasi mama yutâ lajaki* pâdesike pamcasu pamcasu vasesu anusiyânam* nikhamâtu etâye

KAPUR DI GIRL.

Fac-similé W. "ahati".

² Fac-similé W. "sha pacashu".

⁵ Fac-similé C. "anasa".

¹ Dans le fac-similé W. "kha" n'est pas très bien formé; fac-similé G. "nidhrimatu".

vá atháye imáya dhammanusathiyá yathá amniya pi kammáye [.]sádhu (8) mátapitasu sususá mitasamthutanátikánam ca bambhanasamanánam ca sádhu dáne pánána ánalambho sádhu apaviyáti apabhimdata sádhu [.] palisápi yutá gananasá anapeyisamti hetuvatá cam viyamjanate ca [.] Girnar. — a. Cette phrase a été la pierre d'achoppement des premiers interprètes; mal construite, elle les a tous égarés, et Lassen lui-même a été induit à méconnaître des formes aussi claires que nikhamávu de Dhauli. Je ne relèverai pas une à une toutes les erreurs: la plus grave a été de prendre les mots yutâ, rájuke et prâdesike comme des locatifs; le premier serait le substantif, les deux autres les adjectifs qui le détermineraient. La comparaison du 1vª édit de Delhi ne laisse pourtant aucun doute sur la signification du mot rájuka dans la bouche d'Açoka; il désigne certains fonctionnaires analogues, peut-être subordonnés, aux Mahâmàtras⁴, et chargés de la surveil-

¹ Fac-simile W, "trasratata".

² Fac-similé W. "apava".

³ Fac-similé W. "nati (?) vanapi".

M. Kern affirme l'identité des deux ordres de fonctionnaires (p. 95); je ne vois pas qu'il soutienne cette opinion de preuves suffisantes.

lance morale et matérielle des populations. Toutes les versions donnent d'ailleurs yatà on des équivalents, par conséquent un nominatif pluriel, et non un locatif singulier. Rajuke et pradesike sont, de même, des nominatifs coordonnés au premier. Et, en effet, sans parler des formes qui prêtent à l'équivoque (comme nikhamátu à Kh.), nikhamávu de Dh. est une troisième personne du pluriel. D'où il suit que niyâta non seulement doit être corrigé en niyâta, c'est-à-dire niyyátu = niryátu, mais représente réellement niyamtu = niryantu. Reste à déterminer la valeur de chacun des termes. Le sens de yata ou dhammayuta, expression fréquemment usitée dans les monuments (cf. éd. v. vi, ix, etc.), a été bien indiqué par Prinsep; Burnouf s'y est rallié (p. 738), à propos du terme yate que nous allons retrouver tout à l'heure, quoiqu'il ne conteste pas expressément ici l'opinion de Wilson d'après lequel ce sens ne saurait convenir dans le présent passage. Il est évident, en effet, que, dans cette rencontre comme dans toutes les autres, yata, au pluriel ou au singulier, désigne le peuple fidèle, on les fidèles qui partagent les croyances religieuses du roi. La signification de prádesike est suffisamment garantie par le voisinage et l'association de rájuka : il s'applique à des employés, ou plutôt à des gouverneurs locaux; cette traduction est en parfaite concordance avec l'usage classique où il s'emploie pour des chefs locaux ou provinciaux. Un terme essentiel demeure malheureusement moins clair, c'est anusayanam. Prinsep l'avait déjà rapproché

du sanscrit anuçaya; anuçayana n'en serait qu'une forme parallèle; il le traduisait par humiliation. Lassen n'a fait que préciser cette traduction en y voyant l'expression de la confession buddhique. Quoique Burnouf (p. 138) ait fortifié cette idée de son approbation, elle ne me paraît plus soutenable. La forme anusaya n'est point étrangère à la langue de nos inscriptions; on lit à Kh., vers le commencement du xm' édit : je athi anusaye devánampiyasa; la comparaison de K., où correspond anasocana, montre nettement qu'elle y était prise, dans son sens ordinaire, et non réservée à une application technique. Il s'élève du reste, contre le rapprochement proposé, des arguments, à mon avis, décisifs. Et d'abord l'orthographe constante n'est pas anusayana, mais anusayana (G., Dh., J., Kh., et de même Dh. et J. éd. dét. 1, l. 25 et 12). Il y a plus, la lecture de G., d'accord avec celle de Kh. ("si" pour "sû", avec la longue pour la nasale), nous amène à l'orthographe anusamyana, et si, dans la plupart des cas, l'anusvara manque, la chose se peut expliquer, non pas seulement par la négligence des graveurs, si ordinaire en ce point, mais aussi par la substitution de l'orthographe anusavyana: nons trouverons comme forme constante sayama pour sayyama = samyama. Je crois donc que nous devons tenir anusamyana pour la forme normale; du même coup s'explique l'emploi régulier du verbe nishkram ou nirvá, en construction avec ce mot; la parenté radicale ou l'affinité de signification rend compte du rapprochement. Anasamyána marquerait bien, par sa constitution étymologique, un vaste rendez-rous, une réunion publique, tenue dans certains lieux désignés, et où il est très naturel que le roi ordonne de «se rendre. en sortant [des villes]» (nish-kram). L'idée de confession a contre elle une double considération : la première, c'est que nous n'avons aucune raison d'admettre que la confession ait jamais, et surtout dans le buddhisme ancien, été imposée à la masse du peuple, mais seulement aux moines réunis dans leurs vihâras; la seconde, c'est que la suite de l'édit ne fait pas du tout allusion à ce qui pourrait constituer une sorte de confession publique; il vise uniquement la promulgation des principaux devoirs de la vie morale ou religieuse. Or nous trouvons dans la tradition bouddhique des exemples célèbres d'une pratique qui se compare d'elle-même à celle qui est mentionnée ici. Je veux parler de ces assemblées réunies par des souverains buddhiques, comme Cîlâditya de Canodje, sur lesquelles Hiouen-Thsang nous a transmis de si intéressants détails ! les unes étaient annuelles, les autres se tenaient tous les cinq ans, et ce dernier trait achève, malgré la distance des temps et la diversité des circonstances, de les assimiler à l'institution de Piyadasi. Il est bien probable que, comme son successeur du vi siècle, Açoka destinait surtout ces réunions à de larges libéralités. Peut-être avons-nous là l'explication d'une

Vie de Hiouen-Thsang, p. 113. Mémoires, pass.

particularité assez surprenante du précédent édit. On s'explique mal comment la charité du roi aurait pu aller chercher hors des limites de son territoire les occasions de s'exercer, jusque chez des peuples indépendants et chez les rois grecs de la Bactriane; tout devient clair et simple si ces distributions de médicaments se font dans son propre empire, à ces assemblées où il pouvait, comme il est dit de Cîlâditya!, « convoquer les religieux des divers royaumes. » Le terme hárápita, appliqué dans le nº édit aux plantes; aux racines et aux fruits, recevrait de cette explication une précision nouvelle; seules, la plantation des arbres sur les routes, la création de puits pour les voyageurs devraient être circonscrites, comme en aucun cas on ne peut manquer de le faire, aux limites du domaine personnel de Piyadasi. Quoiqu'il en soit de ce corollaire, je n'ai guère d'hésitation sur la thèse principale à laquelle je le rattache, la revendication de la forme anusamyana, et l'attribution à ce mot du sens de « rendez-vous, assemblée ». Je traduis donc la première partie de la phrase : « Que partout dans mon royaume les fidèles, le Râjuka (l'employé royal) et le Gouverneur local se rendent tous les cinq ans à l'Assemblée ». Les mots suivants montrent, à n'en pas douter, que la promulgation des principanx devoirs, et non une confession publique, formait le trait essentiel de cette réunion. Un passage du re édit détaché de Dh.

Vie de Hionen-Thomg, p. 206, al.

(1. 21 et suiv.) éclaire cette fin de phrase; on y voit que les Mahamatras doivent se rendre à l'anusamyana, sans pour cela négliger leurs fonctions propres, leurs autres fonctions (l. 25). C'est évidemment la même pensée qui s'exprime ici, avec de légères variantes suivant les versions. Nous devons donc entendre: « qu'ils se rendent à l'anusamyana dans le but qui est l'enseignement de la religion, comme à tout autre de leurs devoirs». Bref, c'est pour eux un devoir, aussi précis qu'aucun autre, de tenir cette assemblée; et la raison en est précisément (va) dans l'enseignement qu'elle implique, qui, par consequent, en doit constituer la partie principale. — b. On attend un substantif particulier qui régisse ce dernier génitif, comme ailleurs (we édit) sampatipati; mais aucune version n'en conserve de traces. Il ne reste qu'à construire notre génitif, soit avec susfisé, soit avec dánam. La comparaison de Dh.-J. qui a nâtisu et continue par bambhanasamanehi, semble indiquer que les deux mots ne sont pas coordonnés; elle ne nous laisse d'autre ressource que de construire avec sususă. Il devient des lors naturel de penser que ce mot reçoit un sens un peu élargi, qu'il ne signifie pas exclusivement «l'obéissance» (elle ne se peut guère commander à l'égard des amis et des camarades), qu'il désigne d'une façon plus générale « la docilité, les égards ». — c. Les deux termes apavyayatà et apabhindatá ont été examinés par Burnouf (p. 721 et suiv.), qui a signalé, dans leur premier membre, l'adjectif alpa. Il est certain que ce mot est souvent employé de la sorte dans le style buddhique et dans nos inscriptions. Je ne crois donc pas qu'il faille chercher ici une formation au moyen de apa, équivalant à a privatif, comme il arrive quelquefois en pali (jitam apajitam, Dhammap., v. 105; apasavyo = asavyo) et dans le sanscrit buddhique (Mahavasta, I, comm.). Quoi qu'il en soit de ce point, Burnouf corrigeait avec Lassen apabhaindată; telle est aussi l'orthographe de Khâlsi; mais en revanche Dhauli et Jaugada portant apabhimdata ou "bhidata, il est difficile de considérer l'i comme une simple faute du graveur; je préfère voir dans bhimd une forme parallèle du radical bhamd. Le sens de quereller, injurier, attesté pour le pâli, ne permet guère d'hésiter sur la valeur de notre substantif; je ne saurais traduire avec Burnouf : « la modération dans les spectacles des bouffons »; mais, en me rapprochant de Prinsep, qui méconnaissait la négation et interprétait par « médisance », j'entends « l'absence de violence, la modération, dans le langage ». Faute de mieux, je traduis apavyayatā, avec les précédents commentateurs : « la modération dans la dépense »; mais je ne puis m'empêcher de penser que quelque texte buddhique nous fournira, un jour ou l'autre, pour ce terme, une explication qui le fasse mieux rentrer dans les habitudes d'esprit de la morale buddhique : elle n'a point accoutumé de prêcher l'économie. - d. La construction de ce passage est parfaitement claire, et il n'y a pas à revenir sur les tâtonnements de Prinsep et de Wilson; Burnouf a du reste résumé les premières tentatives. La phrase ne présente que deux termes obscurs, quoique inégalement, parisa et qananayam. Pour le premier, Lassen en a certainement donné le vrai sens en y cherchant « l'assemblée des Docteurs », c'est-à-dire un synonyme de samqha. J'en trouve la preuve dans un passage du vi édit, mal compris jusqu'ici (vi, 7, à G.), et à l'explication duquel je renvoie. Quant à qananâyam, Lassen s'y était absolument mépris, Burnouf l'a bien montré; mais, lui-même, pour s'être approché du vrai sens, ne l'a pas non plus complètement touché. Suivantlui, gananá, « l'énumération », est celle des vertus louées par l'édit. Il faudrait donc traduire: « l'assemblée instruira les fidèles dans cette série de vertus ». Ainsi construit, le locatif qananayam me semble bien peu dans le génie, dans les allures de la langue. Je crois bien plutôt à un emploi en quelque façon adverbial, qui coordonne dans une certaine mesure cette expression à celles qui suivent, hetato, vyamjanato. Il vient d'être question d'une admonestation très générale qui sera adressée au peuple dans ces grandes assemblées. Le roi ajoute que « le clergé instruira les fidèles avec plus de détail, et d'une manière plus approfondie ». Cette idée correspond bien au sens de quananayam, « en énumération, d'une façon suivie», en détail, enfin. On peut comparer l'emploi de gananâto dans l'expression gananâto asamkhiyâ (Játaka, éd. Fausböll, I, 29) «impossible à dénombrer successivement, en détail ». Cette explication se trouvera confirmée par l'interprétation que j'aurai à proposer tout à l'heure pour le passage correspondant de Dhauli et de Kapur di Giri. On remarquera, des maintenant, qu'elle rend bien compte d'une nuance remarquable dans l'emploi des temps. Au lieu du potentiel ou de l'impératif appliqué plus haut à l'institution des assemblées, nous avons ici le futur qui marque, non plus un ordre, mais un fait ultérieur. Cette distinction est pleinement justifiée par la manière dont nous relions les deux phrases. Le roi institue l'enseignement sommaire de ces réunions solennelles, puis, cessant de commander, il ajoute : cette instruction sera ensuite (pi) naturellement complétée par la prédication normale et régulière des prêtres. - c. Le sens général de hetuto et de vyamjanato a été fort bien déterminé par Burnouf, quand il a rapproché les expressions artha et vyamjana dans leur application aux enseignements du Buddha (cf. maintenant Mahavagga, éd. Oldenberg, 40, l. 24, al.). Par la nouvelle explication de gananâyam, leur importance s'accuse davantage; on approcherait, je pense, de leur portée exacte en les paraphrasant : a idée par idée et mot par mot ».

Dhauli. — a. Vijitesà est sûrement fautif; rien de plus simple que de rétablir vijitasi ou mieux vijitamsi. Je reviendrai, dans le tahleau grammatical, sur les cas, assez nombreux dans les différentes versions, où e se trouve substitué irrégulièrement à am. Malgré quelques autres traces que nous en offrent nos inscriptions, je ne crois pas que nous puissions

admettre le locatif en esi, plus que le locatif en emhi (au lieu de amhi) dans le sanscrit buddhique (Mahâvasta, t. I, préf.). Il est inutile d'insister sur les fautes yata pour yatá, lajake pour lájake et autres analogues. - b. Nikhamávu pour nikhamevu, troisième personne pluriel du potentiel = nikhameyu. Cette forme est particulièrement fréquente à Dhauli et à Delhi : abhihaleva, D., v, 3, 14; aladhayevu, 1v, 8, 19, etc.; yajeva, Dh., éd. dét., 1, 1, 20; 11, 3, etc. - c. Il semble qu'ici l'ordre des mots mita et samthuta ait été interverti, samthutamitesu au lieu de mitasamthutesu. — d. Bambhana — brâhmana comme appâ — âtmâ. La confusion de l'instrumental et du locatif, dont les exemples ne sont point rares dans le sanscrit buddhique, est un des traits multiples de l'anarchie partout sensible dans cette langue. Amnâlambhe est à corriger en análambhe. - e. Kh. portant presque exactement la même forme apaviyâti, on peut croire qu'il faut, dans les deux cas, lire, non point apavayatà, la lecon la plus naturelle, et celle que fournit K., mais apaviyată, formé par le samprasârana de la syllabe vya, comme nous aurons nigoha (pour le pâli, cf. Kuhn, Beitr. zur Páli Gr., p. 54). - f. Pour cette lacune et sur la façon dont je crois devoir la combler, cf. la note sur le passage correspondant à K. Je remarquerai seulement que, bien que la consonne à laquelle est attaché l'i ne soit pas distincte, les restes que présente le fac-similé semblent indiquer un t, et que Prinsep et Wilson lisent en effet la syllabe entière ti, sans marquer d'incertitude. Il faut lire yatáni et ânapayisati, ou mieux peut-être ânâpayisati, transformé en ânapeyisita, par la transposition des voyelles entre les deux dernières syllabes, et par l'attribution au p du trait vocalique appartenant en réalité à l'n: 10 au lieu de 10.

Jaugada. — a. Rien d'essentiel à remarquer sur cette version; elle se complète aisément par la comparaison de Dhauli. Il faut, naturellement, corriger ici *lesu.

Khálsi. — a. A corriger soit en ánapayite = ánapite, anapitam (cf. sukhayite, Delhi, éd. circ. 1. 3), soit en anapiyate, troisième personne du présent passif. Le choix est indifférent pour le sens. - b. Lajaki pour lájuki; les nominatifs en i pour e ne sont pas rares dans les inscriptions; en ce passage même, K. nous donne le parallèle rajaki. - c. Pour la correction anusayanam cf. in G. n. a; nikhamátu pour nikhamamtu. — d. Lis. matapitusu. — e. Cf. in Dh. n. e. Lis. apabhindata; de même à K. - f. A en juger par le fac-similé, la lecture n'est pas entièrement certaine; nous pourrions lire aussi qananasi. Les deux formes se laissent défendre : dans le premier cas, nous aurions une dérivation adverbiale comparable au păli padasă, etc. (Kaccây, π, 3, 21), dans le second, un locatif de gananam, thème neutre, pour ganana, connu aussi du pâli. Mon interprétation du mot s'accommoderait à merveille d'une locution adverbiale; mais la correspondance plus exacte avec Girnar prête à la seconde forme une autorité et une vraisemblance supérieures. — g. Hetavatá, pour hetavate, paraît une formation bizarre, produite par l'analogie dominante des thèmes en a; il serait téméraire d'admettre simplement une faute matérielle, puisque, à Kapur di Giri, une place libre, qui demeure après la syllabe ta, doit cacher une lettre tombée : ce ne pourrait être que va; on aurait par conséquent hetavatha pour hetavato. Il est vrai que cette lacune peut fort bien être seulement apparente. Gam pour cá ou ca = ca.

Kapar di Giri. - a. Lis. ahati; c'est la forme du présent que Kapur di Giri emploie ordinairement au lieu de la forme régulière du parfait, âha; elle a au moins l'avantage de prouver que, dans cette formule, comme souvent, ce parfait était entendu et senti comme un présent (Kern, p. 34). - b. Wilson a bien vu que baraya signifie douze; bâraya pour bâraha (Hemacandra, 1, 219); y et h se substituent assez fréquemment l'un à l'autre en prâcrit. (Cf. le potentiel en cham.) - c. Yota pour yuta, comme nous avons ailleurs e pour i. Dans padeçi va, j'ai peine à croire que le va soit exact; ce n'est pas va, mais ca, qu'il faudrait, en admettant que notre texte insère ici une conjonction que n'a point Kh.; et une formation pradeça, en regard de pradeçika, auquel se rapportent les autres versions, n'est pas extrêmement vraisemblable; je ne doute guère qu'un examen minutieux de la pierre ne démontre que les traits qui constituent en apparence un 7 sont les restes mutilés d'une ligature compliquée, 7, c'est-à-dire ki; pradeçiki rétablirait une concordance exacte avec les autres textes et en particulier avec Kh. Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il faut corriger pameashu pamcashu, non plus que d'insister sur l'incorrection du sh cérébral, amené ici par l'analogie mal comprise de la plupart des locatifs nominaux. — d. Quoique le fac-similé du général Cunningham lise très clairement nidhrimata, je ne puis hésiter à donner la préférence, sur cette forme énigmatique, à la lecture du fac-similé W.; sans être d'une netteté absolue, elle se prête naturellement à la lecture nikhamata, celle que nous devons attendre ici. Le cas est instructif, et montre, avec plusieurs autres, le prix qui, maintenant encore, s'attache à la première reproduction de ce texte. De vokarayo je ne puis rien faire, mais il sustit, pour obtenir un sens excellent, de corriger 7 en 2. et de lire voharaye = vyavaharaya; vyavahåra « usage, pratique » fournit un synonyme expressif de atha qu'emploient les autres versions. Sa anaye a aussi besoin de correction, sa, dans cette construction, ne se prétant à aucun sens. Il faut lire, par un changement presque inappréciable de 7 en 2 et de en 4, sahañaye1, saha añaye, ce qui se traduit « avec les autres devoirs », et donne pour toute la phrase un sens rigoureusement équivalent à celui des précédentes copies. Recommander aux fonctionnaires de

On pourrait même lire simplement sahanaye; cf. à G. anamnam pour anamnam, vi., vi., vi., i., j.

procéder à l'enseignement religieux de l'anusamyana, au même titre qu'à leurs autres ministères, ou leur recommander d'y procéder en outre de leurs devoirs courants, c'est tout un. - e. Si les deux syllabes ta et pa sont aussi distinctes que l'indiquent les facsimilés, on ne peut combler la première lacune que de la facon suivante "samtuta[na]ta[kanam ca], et il faut ensuite admettre que pa est la première syllabe de l'expression pananam analambho, qui dans l'énumération aurait ici, à la différence des autres textes, précède le précepte de l'aumône. - f. Lis. apavayata apabhimdata. - q. Lis. parisapi. Les quatre caractères qui suivent la lacune sont plus incertains. Et d'abord cette lacune est-elle réelle ou seulement apparente? La comparaison de Dhauli me paraît décisive en faveur de la seconde alternative. Nous y lisons "palisapi ca a (deux lettres) ti vatáni", d'où je déduis deux choses : d'abord que le mot, qui, à Dhauli, est en partie perdu, correspond à celui que, à Kapur di Giri, nous avons lu provisoirement nananati; en second lien, que la première lettre qui a l'apparence d'un n est en réalité un a. L'a et l'a se ressemblent fort dans cet alphabet; nous avons déjà vu (11, 4) un a substitué à na; nous relèverons tout à l'heure (w. 8) l'orthographe na pour ha (presque identique à l'a), et ne pour a. Cette restitution n'a donc rien de violent ni d'exceptionnel; elle est d'autant moins sujette à caution ici que la pierre y est certainement dégradée, comme en témoigne le fac-similé W. De ananati nous arrivons sans effort à la correction ou restitution que je propose pour les deux textes, anuniti, c'est-à-dire « conformément à l'exposition morale » (pour l'emploi de níticf. Dh. éd. dét. 1, 12); et il est clair que cette expression ferait fort bien pendant et synonyme au terme gananáyam tel que j'ai cru devoir finterpréter; il s'agirait de l'exposition morale « régulière » et détaillée, opposée à la simple mention des plus essentielles pratiques. Je dois ajouter que je ne serais pas surpris si une nouvelle inspection des rochers ramenait finalement la lecture de Dh. et de K. à celle de Kh., qananasi. Relativement à anapiçamti, je rappelle que la distinction entre l'n et l'n est rarement tout à fait certaine; en tout cas, l'n cérébral serait suffisamment justifié par l'analogie du pali ana. Anapicamti pour anapeshamti = ajnapayishyanti; l'application de l'ç est fautive pour sh. - h. Pour hetu.tha cf. in Kh. n. q. L'orthographe vañanato se peut à la rigueur justifier : mj aurait été traité phonétiquement comme jn; mais il est aussi fort possible, en raison de l'extrême ressemblance des lettres n et j, Y et 4, qu'il faille simplement corriger vajanato, pour vamjanato = vyamjanato.

Ces remarques nous conduisent à la traduction suivante :

a Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Dans la troisième année de mon sacre, j'ai ordonné ce qui suit. Que partout dans mon empire les fidèles, le râjuka et le gouverneur du district se rendent tous les cinq ans à l'assemblée [appelée anusamyàna]. comme à leurs autres devoirs (K.: outre leurs autres devoirs), afin d'y proclamer l'enseignement religieux suivant: « Il est bon de témoigner de la docilité à son « père et à sa mère, à ses amis, connaissances et pa- « rents: il est bon de faire l'aumône aux brâhmanes « et aux cramanas, bon de respecter la vie des êtres « animés, bon d'éviter la prodigalité et la violence de « langage. » Au clergé ensuite d'instruire les fidèles en détail dans le fond et dans les termes. »

QUATRIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 250 et suiv.; Wilson, p. 174 et suiv.; Burnouf, p. 730 et suiv.; Kern, p. 45 et suiv.; Lassen, p. 226, n. 2, 3; p. 227, n. 1, 2, 4.

GIBNAB.

 ⁽¹⁾ Atikôtañ " añitarañ ' bahûni vâsasatâni vadhito ' eva prânărañbho vihimsâ ca bhûtânañ ñâtisu (2) asañpratipati bâmhanasramanânañ ' asañpratipati ' [.] ta aja devânañpri-

[·] Fac-similé C. 'atáram'.

³ Fac-similé C. 'dhità e'.

³ B. *bamba*; fac-similé C. *násráma*.

^{*} Fac-similé C. 'sampatipa'.

yasa ¹ priyadasino ² rāño (3) dhammacaranena bherighoso aho ² dhammaghoso vimānadasanā ca hastidasanā ca (4) agikhamdhāni ca añāni ca divyāni ² rūpāni ² dasayitpā ² janam [.] yārise ² bahūhi ² vāsasatehi ² (5) na bhūtapuve tārise aja vaḍhīte ² devānampriyasa priyadasino ² rāño dhammanusastiyā anāram (6) bho prāṇānam avihisā ² bhūtānam ñātīnam ² saūpatipati bamhaṇasamaṇānam sampatipati mātari pitari (7) susrusā ¹¹ thairasusrusā ¹з [.] esa añe ca bahuvidhe dhammacaraṇe vaḍhīte ¹³ vaḍhayīsati ceva devānampriyo (8) priyadasi ¹² rājā dhammacaraṇam ¹⁵ idam [.] putrā ca potrā ca prapotrā ca ¹⁴ devānampriyasa priyadasino rāño (9) vadhayīsamti ¹² idam dhammacaraṇam ¹⁵ ava savaṭakapā ⁴ dhammamhi silamhi tiṣṭamto dhammam anusāsisamti [.] (10) esa hi sesṭe kamme ya dhammānusāsanam dhammacaraṇe pi na bhavati ¹³ asīlasa [.] va ² imamhī ³³ athamhī (11) , dhī ca ahīnī ca sādhu ² [.] etāya

- 1 Fac-similé G. "napri".
- 3 B. "payada".
- Fac-similé C. "vyani".
- B. "rúpāņi".
- B., fac-similé G. "yipta ja".
- Fac-similé C. "risa ba".
- ² Fac-similé C. "vasa " hi na".
- * Fac-similé C. "vavite".
- B. "damsi".
- 16 B. "himsā"; fac-similé C. "hisā".
- n B., fac-similé C. "susúsá".
- 11 Fac-similé C. "sususà".
- 12 Fac-similé C. "vavite".
- " Pri indistinct dans le fac-similé B.
- 14 Fac-similé C. "caņa i".
- 18 Fac-similé G. "potà ca papotà ca".
- Fac-similé C. "dhaya".
- 19 Fac-similé C. "raṇa â".
- Fac-similé C. "na avati".
- * Les syllabes en i ne sont pas entièrement distinctes dans le fac-

atháya idam ¹ lekbápitam imasa athasa vadhi ² yujamtu ² hini cá (12) . locetavyá ³ ʰ [.] dvádasavásábhisitena devánampri-yena ² privadasiná ráná idam lekhápitam (.)

DRAGLL

(12) Atikamtam amtalam bahûni vasasatani vadhite va panalambhe vihisa ea bhutanam natisu asampatipati samanabábhanasu asampatipati [.] (13) se aja devånampiyasa piyadasine lajine dhammacalanena bhelighosam aho dhammaghosain vimanadasanam hathini agakhamdhani amnani ca diviyani (14) lůpina dasayitu munisanam [.] ådase bahühi vasasatehi no hûtapuluve tâdise aja vadhite devånampiyasa piyadasine läjine dhammanusathiya (15) analambhe pánánam avihimsá bhūtāna nātisu sampaļīpati samanabábhanesu sampatipati

JADGADA.

(14) Atikamtam umtalam
bahûni yasasatáni yadhite ya
pāṇālaṃbhe
(15) se aja devánampiyasa
piyadasine läjine dhamma-
calanena bhel
(16) diviyânî lû-
páni dusayitu munisánam [.]
adise bahûhi vasasate ——
(17) dhammanusathiya
análambhe pánánam avihimsa
bhùtánam nátisu namp *

similé B.; elles le sont assez pour que la lecture de M. B., huta, me soit inexplicable.

- B., fac-similé C. "da le".
- * B. "dhi yu".
- ² Fac-similé C. "yajañi".
- * Fac-similé C. "ni ch " tavya".
- Fac-similé C. "mpiye".

mátupitusususáñi va.susúsá* [.] esa amne ca bahuvidhe (16) dhammacalane vadhite vadhayisati ceva devanampiye piyadasi laja dhammacalanam imam [.] putà pi ca natipa... ca devanampiyasa piyadasine lâjine (17) pavadhayisamti yeva dhammacalanam ime' akepam dhammasi silasi ca vithitu - anusasisamti [.] esa hi se.. me yaf dhammanusasanam dhammacalane pi cu (18) no hoti asilasa [.] se imasa athasa yadhi ahini ca sádhu [.] etáye athaye iyam likhite imasa athasa vadhi yujamtů himi ca má alocayisu [.] (19) duvádasavasáni abhisitasa devanampiyasa piyadasine lajine ya . pa(?) likhite [.]

(18) esa añne ca bahuvidhe
dhammacalane vadhite
vadbayi.å
vadnoji i a
(19) piyadasine
lajina pavadhayisamti
.e. dhañmaca
.e. dhatumaca
(20) dhammacalane pi
cu no ho
Cu no no
— (21) hini ca ma alocayi—

KHALSI.

(9) Atikatam antalam bahuni vasasatani vadhite va panalabhe vihimsa ca bhutanam natina asampatipati samanabambhanam asampatipati [.] sa aja devanapiyasa

KAPUR DI GIBI.

(7) Atikatam amtaram bahuni vashaçatani vadhito va praņarambho vihisa cā bhutanam natinu asapaţipati gramanambramanam sapaţipati* [.] tu aja devanampriya

¹ Fac-similé C. "vainsha" [?].

piyadasîno lajane dhammacalanená bhelighose aho dhammaghose vimanadasana (10) hathini agikamdhāni năni cả divyảni lupăni dasayitu janasa [.] ādisam bahuhi vasasatehi na hutapuluve tådise aja vadhite devånapiyasă piyadasino lâjine dhamanusathiye analambhe pånånam avihimså bhutånam nātisam (11) sampatipati bambhanasamananam sampatipati matápitisu sususă [.] khāsa da amne ca bahuvidhe dhammacalane vadhite vadhiyisati cevá devánampiye piyadasi laja imam dhamacalanam [.] putà ca ku natále ca panátika cá devánampiyasá piyadasine lajine (12) vadhayisamti yeya dhammacalanam ima ayakupam dhammasi silasi va tithato dhammam anusasi-

(8) dharmacaranelia bherigosha aha dharmagosha vimanena daçamnena nenam netikadhani anani ca divani ru pani damçayitu janasa [.] yadiçam bahuhi varshaçatehi na bhutepurve tadiçe aja vadhite devanampriyasa priyadarçisa rano
dharmanuçamthaya anaram
. nanam avihisa bhatana
nanasa

(9) çramananam sampatipati matapitashutuarasuçrusha [.] esam ina ca bahuvadham dharmacaranam vadhitam... vadhiçati ca yo devanampriyasa priyadarçisa rano dharmacaranam ime [.] putra pi ca ku nataro ca pranatika ca devanampriyosa priyadarçisa rana vadhiçamti

pavatakupa dharmaçila..(10) vinanamato dhama anuçaçi-

Fac-similé W. "ranena bhe".

^{*} Fac-similé W. "daçanana".

³ Enc-similé W. "nena netikadha".

^{*} Fac-similé W. *ram*.

^{*} Fac-similé W. *bhutapu*,

[&]quot; Oa "vudbite".

⁷ Fac-similé W. "sha isam".

sañati[.]ese hi sethe kamme am dhañimánus à sanam dhañimacalane pì cà no poti asilasă [.] se imisa athasa vadhi ahini ea sădhu [.] etâye athaye ima likhite (13) imasa athasa vadhi yujamtu hini ca ma alocayisu [.] duvădasavasabhisitene devânampiyena piyadaşine lăjano lekhită [.]

çamti [.] eta e sa.yam 'vanuçaçanam a' dharmacaranam pi ea na bhoti açilasa [.] so imisayaṭasa vudhi ahini cu sadhu [.] etaye athaye ima dipitham imisa athasa vadhi yajamtu hini cu ma higa [.] varadavarshabhisitena devanampriyasa priyadarçisa rama idam dipi?

Girnar. — a. Atikātam pour atikamtam = atikrāntam. L'expression revient à plusieurs reprises dans les inscriptions avec ce sens : « dans le passé ». Elle se compare de toute façon à la locution, familière tant au pâli qu'au sanscrit buddhique, atitam adhvânam, qui a exactement la même signification. Ce serait prêter gratuitement un tour gauche à la phrase, que de traduire vadhito trop littéralement : « qui a augmenté »; le mot marque que les fautes réprouvées ici ont été en honneur, ont été largement pratiquées. On remarquera que sampratipati est d'abord construit avec le locatif nâtisu, qui, plus loin, fait place au génitif. — b. Cette phrase est la seule de cet édit qui offre

[‡] Fac-similé C. *anaça*.

² Fac-similé W. °ya va°.

Fac-similé W. "çana dha".

Facsimilé W. "na pi".

Fac-similé W. "misu athasa vadhi".

^{*} Fac-similé W, "ethaye a",

quelque incertitude. Malheureusement l'interprétation de M. Kern ne me paraît pas ici marquer un progrès sur les explications, du reste insuffisantes, de Burnouf. Celui-ci avait pris aho dans son rôle habituel d'interjection, et le rendait : « le son du tambour, oui la voix de la loi ». Il est certain que cette traduction est un peu arbitraire et que aho dhammaghoso se devrait traduire : « ô le son de la loi! », ce qui ne signifie rien ici. M. Kern a ingénieusement supposé que aho serait pour ahû = abhût, signifiant : était, fut. J'y vois pourtant deux objections qui me forcent à repousser cette conjecture. La première, c'est l'unanimité avec laquelle Dh. et Kh., de même que G., lisent aho; assurément nous tronvons quelquefois o pour u, mais à l'état accidentel et sporadique, non pas avec cet accord entre tous les textes que rien n'explique dans la forme ni dans l'étymologie. La seconde, c'est que aja, qui commence la phrase, exclut cette construction avec un verbe au passé; il faudrait, non ahû ou ahosi, mais bhavati ou hoti. Je ne vois dès lors que deux explications possibles pour ce terme embarrassant : ou bien il le faut prendre pour âho, ce que la concordance des différents textes dans l'emploi de l'à bref peut rendre suspect; ou bien y voir une orthographe pracrite pour atho, atha u, dans le sens de atha vá : « le son du tambour, ou bien plutôt le son de la loi. » ce qui me paraît entièrement convenable quant au sens. Pour entendre cette expression, il faut prendre garde à l'allusion qu'elle contient : dans la phraséologie buddhique, l'idée

d'enseignement y est exprimée par des figures comme celles-ci : « lever l'étendard de la loi, faire résonner le tambour de la loi ». Mais que fait ici ce son du tambour? M. Kern a recours à une paraphrase qui rentre assez mal dans les habitudes de style de Piyadasi, et qui a l'inconvénient, plus grave encore, de ne pas tenir compte de l'allusion évidente que je viens de signaler. Il traduit : «le son de ses tambours (des tambours de Piyadasi) est devenu un appel à la justice », ajoutant en note : « et non à la guerre, comme ordinairement». Je trouve dans la suite de la phrase une explication bien plus simple. M. Kern exagère beaucoup l'irrégularité de la construction; elle consiste uniquement dans la nécessité de tirer du génitif Piyadasino le sujet de l'absolutif; mais les exemples pareils sont si fréquents que l'incorrection en devient presque insensible. J'avoue ne pas comprendre du tout comment le savant interprète reconnaît des ablatifs dans les mots vimánadasaná et hastidasaná; la comparaison de "dasanam et de hathini, à Dh., pour ne point parler de Kh. dont le texte lui était inconnu, prouve, à n'en pas douter, que ce sont deux accusatifs (ainsi que paraît les avoir pris Burnouf), soit qu'on les considère comme des singuliers avec la désinence à pour am, soit qu'on y voie des accusatifs pluriels de formation neutre. De ces remarques se déduit cette traduction littérale : « Mais maintenant [voici], grâce à l'observance de la religion par le roi Piyadasi, le retentissement du tambour ou bien plutôt le retentissement de la loi, en montrant aux hommes, etc. a Cette structure de la phrase, bien pesée, exclut l'explication tentée pour les mots suivants par M. Kern. Puisqu'il s'agit de spectacles mis sous les yeux du peuple par le roi, il ne peut être question de phénomènes célestes et astronomiques, et nous sommes ramenés aux spectacles purement terrestres, que Lassen avait seuls cherchés dans cette description. Il en tirait ce sens, que le roi « avait fait connaître au peuple sa conversion par une fête qu'avaient signalée des feux de joie et des processions solennelles ». Dhammacalana n'admet pas une spécification si étroite. et ne peut marquer la conversion du roi; il ne peut donc être question d'une fête unique; mais, à part quelques détails, cette interprétation, un peu plus serrée et précisée, nous conduit, je crois, au sens véritable. Il est, à vrai dire, impossible de marquer rigoureusement les objets désignés par vimana; nous ne pouvons nous égarer beaucoup en y cherchant des chars sur lesquels étaient portées soit des représentations religieuses du Buddha ou de quelques scènes de sa vie, soit même des reliques. Nous voyons figurer des torches dans les processions religieuses à Ceylan 1; aqikhandha désigne très bien des lampes, ces vases peu profonds remplis d'un liquide enflammé, comme il en figure tant dans les sculptures, de Sanchi à Boro Boedoer. Tambours, chars à reliques, éléphants, torches ou feux de joie, nous avons là tous les éléments principaux des théories buddhiques;

¹ Cf. Mahácamso, p. 186, la description de la consecration du Maháthúpa.

et Piyadasi peut aussi les appeler des « spectacles divins », non seulement à cause de leur magnificence, mais aussi parce que chacun de leurs éléments trouve, sous le même nom, une contre-partie dans le monde des Devas, avec ses vimánas, ses palais célestes, ses éléphants d'Indra, sa musique et toutes ses splendeurs. Voici en résumé, légèrement paraphrasé, le sens très bien lié de tout le passage : « Maintenant, dit Piyadasi, que je pratique la vraie loi, mon tambour est vraiment le tambour de la loi, car je le fais retentir dans les pieuses solennités où je montre à mon peuple éléphants, chars religieux, splendeur des illuminations et des torches, des spectacles tout divins. » - c. L'instrumental dans le sens du locatif; de même ailleurs encore. C'est comme nominatifs neutres que s'expliquent le mieux yârise, târise, vadhite; c'est ce qui ressort de la forme âdisam que Khâlsi oppose à yárise; le neutre, dans son indétermination, peut bien en effet embrasser toute l'énumération qui suit. d. Avihîsâ = avihimsâ. Dans thairasusrusă, thaira n'a pas la signification technique que paraissait y soupconner Burnouf; il a simplement, comme y semble incliner M. Kern, le sens de « vieillard », ainsi que le démontrent la leçon de Dh., où il faut compléter ra-[dha]sususá, et dans l'édit suivant la synonymie de thaira à G. avec mahâlaka des autres textes. — e. C'està-dire yava samvattakappa, a jusqu'an kalpa de la destruction », comme l'a parfaitement expliqué Burnouf. Cf. l'édit snivant. - f. Cette syllabe était peu distincte sur les anciennes transcriptions; elle a donné

lieu à des interprétations fort diverses. Burnoul la lisait thá, M. Kern hu. Nos deux fac-similés donnent ra. On le pourrait à la rigueur expliquer; mais cet eva rejeté à la fin de la phrase, sans y ajouter aucun sens appréciable, me satisfait d'autant moins que je ne vois rien dans les autres versions qui lui corresponde. Toutes au contraire commencent la phrase par se dont l'équivalent habituel à G. est ta pour tam. Je crois qu'il faut ici introduire cette légère correction (A pour &). et lire : ta imamhi, etc. Pour ce qui est de la phrase précédente, sa liaison avec le reste n'a pas été assez nettement précisée. Elle ne peut l'être qu'autant qu'on détermine le sens exact de dhamma et sila, qui s'y trouvent juxtaposés et, dans une certaine mesure, opposés l'un à l'autre. Il ressort clairement de tout le contexte que dhamma représente partout ici l'idée de religion, au sens concret et positif que j'ai dès le début (in G. I, n. a) revendiqué pour le mot; dhamma, c'est donc la religion, plus strictement la religion buddhique, sila est la morale générale, la vertu. D'où cet enchaînement dans la pensée : mes successeurs, étant fermes dans la religion et la vertu, prendront soin de l'enseignement religieux; car il n'est pas d'action plus vertueuse que l'enseignement de la religion, et il n'est pas de [vraie] religion sans vertu. — q. Il est clair qu'il faut compléter [va]dhî. Au locatif imamhi athamhi correspond, dans les autres versions, le génitif, qui est plus naturel, se construisant avec les deux substantifs qui suivent. Je crois que notre locatif de G. n'est qu'un exemple de plus de

la remarquable anarchie qui trouble ici l'emploi des cas. Point n'est besoin de revenir sur le substantif hini, équivalent de hâni, reconnu dès longtemps. Je ne crois pas du tout, comme paraît y incliner M. Kern, qu'il y ait lieu d'admettre une faute matérielle. Il est bien connu, par divers exemples, que la forme du participe passif exerce dans les dialectes pràcrits, par voie d'analogie, une influence considérable. h. Vadhi représente l'accusatif, dépendant de yajamta, employé ici, comme souvent en pâli, dans le sens de s'appliquer à. La construction qui, dans les autres versions, excepté K., se continue par hini, pour l'accusatif, est ici brisée; la syllabe tombée devait nécessairement exprimer la négation : « et il ne faut pas qu'on en voie la décadence ». M. Kern le premier a bien construit et entendu cette phrase.

Dhauli. — M. Kern a aussi examiné cette version. Il y a plusieurs passages où ma transcription dissère de la sienne, et sur lesquels il sera inutile de m'arrêter, ma copie reposant sur un fac-similé nouveau dont il ne pouvait disposer encore. — a. Lis. vihimsa; bàbhanesa, pour bambhanesa. — b. Ce texte ne dissère matériellement de celui de G. que par hathini, pour hastidasana, pluriel à forme neutre qui, comme on l'a vu, revient pour le fond exactement au même. Les corrections agikhamdhâni, lúpâni ont à peine besoin d'être signalées. — c. Lis. ádise pour adase — yâdriçam, analambhe, pitasasusa. Entre va et sasasa, le facsimilé marque une place libre où il faut évidemment

compléter dha ou dha : vadhasusûsâ - vriddhasuçrûshâ. - d. La comparaison de Kh. et de K. prouve que M. Kern faisait ici fausse route dans son essai de restitution. La lacune laisse la place de trois lettres; c'est donc natipanatiká ca qu'il faut lire, c'est-à-dire naptripranaptrikáh, synonyme exact de potá papotá. - e. Ime pour imam; les cas sont assez nombreux dans nos textes où e final remplace am, dans des conditions d'ailleurs très diverses. C'est un sujet qui veut être examiné d'ensemble et sur lequel je reviendrai. Akepam, légère erreur pour âkapam, 17 pour 1 +°. Akappain, comme l'indique avakapain à Khalsi, se doit entendre : « tant que durera le Kalpa, jusqu'à la fin du Kalpa», et revient ainsi exactement au même sens que l'expression de G. et de K. On ne saurait hésiter sur la manière de corriger vithitu; ce mot se doit lire, par une rectification très légère que confirme la lecon de Kh., tithâta = tithamta pour tithamto, le même terme qu'à Girnar. Il faut suppléer dhammam dans la lacune qui suit. - f. Complétez sefthe kam me. Yá pour yam. - q. J. et Kh. ayant également ălocayisu, on peut douter și l'ă bref ne représente pas simplement l'augment, conservé par exception. h. On peut admettre, avant le ya, une étroite lacune; celle qui le suit ne fournit de place que pour une lettre un peu large; je ne doute guère, dans ces conditions, qu'il ne faille rétablir [i]ya[m li]pi. Étant donnés les procédés habituels à ce texte, on conçoit que lekhite, qu'il le faille corriger en lekhitâ, ou prendre comme = lekhitam, ne constitue pas une difficulté sérieuse.

Jaugada.—a. Dusayitu = damsayitu (damçayitu à K.) pour darçayitu à, par ce changement de rs en ms dont tous les pracrits offrent de nombreux exemples. Plus bas, devant la facune de la l. 17, nam doit être une lecture fantive pour sam, de sampatipati, comme achèvent de l'indiquer, outre l'analogie des autres versions, les traces encore visibles du p.

Khálsi. — a. Lis. atikamtam, pánálambho. Nátiná pour natinam, de même que natina à Kapur di Giri. - b. Sá est probablement une faute pour se, à moins pourtant qu'il ne représente une forme sam, sur l'analogie de tum, comme à Kapur di Giri, l. 9, esam = etad. Mais ma photographie de ce texte paraît, en effet, donner se; sâ n'est vraisemblablement qu'une simple erreur de lecture. L'ajane pour l'ajine; vimânadasana - °dasanam. °kamdhâni pour °khamdháni, ici et de même à Kapur di Giri; c'est ainsi que nous avons un peu plus bas (l. 11) dans les deux versions ka pour khu = khalu. - c. Natisam est pour natisu, à moins pourtant que, comme semble l'indiquer ma photographie, la vraie lecture ne soit nâtinum. - d. Il faut certainement lire esa; mon fac-similé de ce monument confirme positivement cette restitution évidente. Vadhiyisati est pour vadhayisati, comme le pronve le nominatif devânampiye; il est remarquable cependant que Kapur di Giri semble avoir, en effet, la construction inverse, que l'on voie dans vadhiçati le futur du thème simple = vardhishyati, ou même, d'après l'analogie de ârabhiçamti du premier édit, un futur passif du causatif. Nous ne pouvons autrement rendre compte du génitif devánampriyasa, etc.: il le faut considérer ou comme faisant fonction d'instrumental ou comme construit avec dharmacaranam; dans les deux cas il suppose évidemment une déviation de la construction adoptée par les autres textes. Il semblerait que Khâlsi soit resté en l'air, à mi-chemin, entre les deux tournures Mais ce ne peut être qu'une apparence, la phrase, sous cette forme, résistant à toute construction régulière. Il est vrai que, dans la phrase suivante, nous avons vadháyisamti qu'on pourrait rétablir ici en admettant un allongement anormal de l'a; K. porte de nouveau vadhiçamti qui, cette fois, = vardhayishyanti, par l'intermédiaire vadheshanti. Si l'on se refusait, malgré l'exemple d'arabhiçamti, à prêter à la même forme une valeur différente dans les deux cas, il n'y aurait qu'une ressource, c'est d'admettre que le génitif devanampriyasa, dans la phrase présente, repose sur une confusion et doit être changé en nominatif. La première hypothèse me paraît beaucoup moins forcée. — e. J'ai signalé tout à l'heure ku = khu = khalu. Natale = naptaroh; dans panātika, nous avons l'allongement compensant la double consonnance, "nâtika pour "nattika = "naptrika. - f. Avakapam pour ávakapam; il est singulier que la même faute, kapa pour kapa, se retrouve à K. Silasi va à corriger en silasi ca ; det d sont assez peu différents pour se confondre sans peine. Sur tithâto, cf. in Dh. n. e. - q. Am = yam. Poti, faute de lecture pour hoti, b pour b. - h. Lis. abhisitena, l'i, allongé peut-être par compensation pour abhisittena, peut fort bien aussi n'être qu'une faute matérielle. Nous avons dans les mots qui suivent un exemple frappant de l'inconsistance du vocalisme, partout très sensible dans le texte de Kh.: devânampiyena piyadasine lájano pour °piyena piyadasinâ lájinâ. Lekhitâ pour lekhitam, au neutre.

Kapar di Giri. — a. Pour cramanábramanásampatipati. A Khalsi, nous avons trouvé dhammácalana; je réunirai plus loin les exemples analogues. b. Il est possible que la pierre porte en effet °carancha; il est certain en tout cas que c'est "caranena qu'il faut lire. Nous avons déjà rencontré cette confusion de na et de a, ou de ha qui est presque identique (au 11º édit). La phrase présente nous en fournit encore un double exemple. Je ne doute guère qu'il ne faille lire: vimananam (pour vimanena 1), damçanam (pour daçamne, par transposition de la nasale et équivalence de e = um, ou pour daçana, si l'on s'en tient à la lecture du fac-similé W.) hatinam agikandhanio; ceci suppose la restitution du premier na en ha, et du second ne en a, changements qui ne présentent aucune difficulté sérieuse; quant à la seconde syllabe ne, du barbare nanenam, il suffit de prolonger la ligne verticale de la voyelle pour obtenir la lecture ti, 3 pour y (cf. la note suivante); hati pour hathi = hasti ne peut nous arrêter, à côté de kamdhani pour khamdháni, de ku pour khu. La dernière syllabe

¹ Cf., à la phrase suivante, bhutepure pour bhutapure.

nom, si c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas na, avec le fac-similé W., ne laisse pas que de s'expliquer comme équivalent de nu pour no; nous avons relevé tout à l'heure à Dhauli tithâtu pour tithamto. Plus bas (K. V, 13), on rencontrera le cas inverse, ayo pour ayam. La plus grosse difficulté réside dans la seconde syllabe de aqi, mais la comparaison des autres versions la paraît trancher sans hésitation possible; et, aussi bien, le \$ se transforme aisément en \(\varphi \) (qi), movement la restitution de la boucle de droite dont les restes peu distincts ont précisément dù contribuer à faire prendre pour le signe 9 ce qui en réalité était un a. Nous obtenons en somme les termes vimânânam daçanam hathino agikhamháni, qui correspondent à merveille avec ceux des autres textes. Les petites lacunes apparentes avant et après ru n'ont évidemment aucune signification. - c. Anuçamthaya, pour anuçâthiya; on se souvient que, à plusieurs reprises, nous trouvons anaçáthi. Lis. bhatanam. Dans nánasa, nous ne pouvons être assurés, à cause de la lacune suivante, si le sa fait pendant à celui de nâtisa à Kh., ce qui est tout à fait vraisemblable, ou si, ce qui est possible, il représente la première syllabe de sampațipati; un point est sur, c'est que, comme tout à l'heure nous avons dù lire ti un signe qui en apparence signifiait na, na se doit ici lire ti, que la pierre ait, dans son intégrité, porté natisampatipati ou natisu sampatipati. - d. Lis. matapitusha. Les caractères suivants sont moins clairs; ils permettent néanmoins une restitution certaine; il faut lire, pour tuara, tavara, va pour a, comme nous aurons à lire ta (à peu près identique à ra) pour a, x, 21, et xiv, 14; x, 22, nous offre peut-être le cas inverse, où un va apparent se doit lire a. Tavara, avec une inexactitude vocalique comme nous en trouvons ici d'innombrables exemples, pour tavira, est le représentant de thaira-sthavira; je n'insiste pas sur la perte de l'aspiration dans la consonne initiale. - e. Lis. añam pour iña, 7 pour 7; l'incertitude de la notation vocalique ôte toute importance à ce changement. Cf. ci-dessous, n. f. Relativement à la construction de la phrase, cf. in Kh., n. d. Il reste une petite difficulté dans les syllabes ca yo; quoique toutes les autres versions y fassent correspondre ceva, la lecture paraît trop nette pour supposer ici une altération aussi sensible. Tel qu'il est, le texte se peut expliquer, en rapportant à dhammacaranam ime le relatif yo pour yam (cf. ayo pour ayam, déjà cité n. b; ou bien on peut admettre que yo est une faute pour ya=yam; comme dans la phrase suivante, devanampriyosa pour devanampriyasa), ce qui nous donnerait la tournure yad idam dharmacaranam, et ne pourrait que confirmer mon explication de la phrase. - f. Vadhiçamti pour vadheshamti - vardhayishyanti. Dans la lacune qui suit, nous avons place pour six on sept caractères; elle est donc parfaitement remplie par l'équivalent de la lecture de G., idam dhammacaranam. Je crois en effet que c'est de G. que se rapproche ici notre texte, et que les caractères qui suivent la lacune se doivent lire, sans réelle incer-

titude, ava savatakapa, c'est-à-dire l'équivalent de âva savatakapå à Girnar. A pour i ne fait pas difficulté: on remarquera que, dans le ca supposé, le demicercle supérieur serait assez aplati (7), ce qui le rapproche sensiblement de va (7); le pa initial n'est pas non plus très éloigné de sa, h et b. Je suis persuadé qu'un examen minutieux de la pierre confirmera cette correction. La petite lacune qui suit se complète aisément : qu'il faille lire dharmacilasi ou dharmaçilasi ca, il n'importe. Mais le mot suivant s'éloigne beaucoup du tithanto des autres versions. En ellet, nous sommes en présence, non de ce mot lui-même, mais d'un synonyme: vinanamato ne donne point de sens; mais si, par une correction dont nous avons eu tout à l'heure occasion de constater la facilité, nous lisons vitinamato pour vitinamemto, nous reconnaissons immédiatement le participe présent d'un verbe bien connu en pâli, vitinameti: a passant leur temps, leur vien, qui revient tout à fait au sens de tithamto. - q. Le commencement de la phrase se lit et se complète aisément : etam hi (pour e, 2 pour 7) se[tham], ce qui concorde exactement, sauf l'omission sans importance de kañmañ, avec les autres textes. La suite s'explique également : yam vanuçaçanam, c'est-à-dire yam eva ana". Cependant, comme il reste une petite lacune après le va, je ne serais pas surpris qu'une nouvelle inspection du rocher ne rectifiat la lecture et ne la ramenat à une harmonie exacte avec Khâlsi: yam dhammanuçaçanam; le sens n'en serait en rien modifié. - h. Lis, se au

lieu de so. Je reviendrai ailleurs sur le y euphonique dont nous rencontrons ici un premier exemple. - i. Dipitham au lieu de dipitam, qui termine cet édit. Éd. xiii, l. 4, nous relèverons une faute analogue, vasathi pour vasamti. L'erreur est inverse dans atasa et dans beaucoup d'autres cas. Il faut lire yujamta. Le dernier mot de la phrase est certainement corrompu. Je crois que l'on peut rétablir avec confiance ma aga: « et que la décadence ne vienne pas ». Nous avons vu de même à G. le second substantif. hini, construit non plus comme régime, mais comme sujet d'une proposition nouvelle. Pour ce qui est de l'augment, Kh. et Dh. en offrent précisément un exemple dans alocayisu du passage correspondant. - j. Varada est certainement fautif; le sens au moins est clair; le mot exprime le nombre « douze »; nous l'avons eu, au commencement du 111° édit, sous la forme varaya, qu'il ne me semble pas possible de rétablir ici sans quelque violence. L'orthographe véritable doit être, soit varaha, soit plutôt varasa, le d,), se transformant aisément en s, >, par la seule adjonction d'un trait vertical sur sa gauche. Dipitain serait correct, et pour la forme et pour le sens. Mais les syllabes pi et tam sont séparées par un caractère d'une apparence tout à fait insolite. Wilson et M. Cunningham le lisent kha; je ne vois pas comment cette transcription se pourrait défendre. Jusqu'à nouvel ordre, j'admets ici ce que j'ai déjà une fois plus haut proposé d'admettre, que ce signe est en réalité sans valeur; le lapicide, ayant mal commencé la lettre qu'il avait à graver, l'aurait laissée telle quelle, sa forme arbitraire, qui ne correspond à aucun caractère connu de l'alphabet du nord-ouest, impliquant assez qu'il ne devait pas en être tenu compte dans la lecture.

L'édit entier peut se traduire de la manière suivante :

« Dans le passé a régné, pendant bien des siècles, le meurtre des êtres vivants, la violence envers les créatures, le manque d'égards pour les parents, le manque d'égards pour les brâhmanes et les cramanas. Mais aujourd'hui le roi Piyadasi, cher aux Devas, fidèle à la pratique de la religion, a fait résonner la voix des tambours [de telle sorte qu'elle est | comme la voix [même] de la religion, montrant au peuple des processions de chasses, d'éléphants, de torches, et autres spectacles célestes. Grâce à l'enseignement de la religion répandu par le roi Piyadasi, cher aux Devas, aujourd'hui règnent, comme ils n'avaient pas fait depuis bien des siècles, le respect des créatures vivantes, la douceur envers les êtres, les égards pour les parents, les égards pour les brâhmanes et les cramanas, l'obéissance aux père et mère, l'obéissance aux vieillards | « l'obéissance aux vieillards » manque à Kh.]. En ce point, comme en beaucoup d'autres, règne la pratique de la religion, et le roi Piyadasi, cher aux Devas, continuera de la faire régner (K. : et cette pratique de la religion qu'observe le roi Piyadasi, cher aux Devas, continuera de régner]. Les fils,

les petits-fils et les arrière-petits-fils du roi Piyadasi, cher aux Devas, feront régner cette pratique de la religion jusqu'à la fin du monde; fermes [K.: vivant] dans la religion et la vertu, ils enseigneront la religion. Car l'enseignement de la religion est l'action la meilleure, et il n'est pas de pratique [véritable] de la religion sans vertu. Or le développement, la prospérité de cet intérêt [religieux] est bon. C'est dans cette vue qu'on a fait graver ceci, afin qu'ils s'appliquent au plus grand bien de cet intérêt et qu'ils n'en voient point [G.: qu'on n'en voie point] la décadence [K.: et que la décadence ne s'en produise point]. Le roi Piyadasi, cher aux Devas, a fait graver ceci dans la treizième année de son sacre.»

CINQUIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 252 et suiv.; Wilson, p. 182 et suiv.; Lassen, p. 237, n. 2; p. 238, n. 1, 3; p. 239, n. 3.

GIRNAB.

Ŷ+1. ÇCCN Ҳ± ヒ.អ.Y1. (₹) T 写 Y É Ŷ D 8 8 C & Y
T8Y8T4546444YTD.88C&Y+YYYYC4
D.8ተነዣዋጚፗ ተ የV.DLT.Lዊ+-ሮሃፒቲT.ፓዩርዝ.
(9) የትግሬጸሃት ሃጋባቶዊ
かっているかとておったととなってとソコ・ロてコロかつくく
ፓ ፲ፌ (7)
E+୯५₺」፟ዯ፟ዸፙዾዅ፟ዸፚ፞፞ዸዾጜኯርዺሶ፞፞፞፞፞፞ጞቑቝ፞፞፞፞ዼጏ
dyd (8)
9. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4. 4.
(a) D.88£&Y
7.4.2.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1

(1) Devânampriyo¹ piyadasi rája evam ába² [.] kalânam² dukaram ye a...kalâne sa so dukaram karoti² [.] (2) ta² maya² bahu kalânam katam² [.] ta² mama pufā ca potā ca

¹ Fac-similé C. "mpiyo".

³ Fac-similé C. 'āhā'.

^a Fac-similé C. "ņa du".

⁴ Fac-simile C. *mayam ba*.

⁵ B., fac-similé C. "ta".

^{*} B. "to ma".

param ca tena ye ' me apacam² áva ³ samvaṭakapā ¹ anuvatisare tathā (3) so sukatam kāsati ʻ yo tu eta desam pihāpesati ʾ so dukatam ˈ kāsati ʻ [.] sukaram hī pāpam ʾ [.] atikātam amtaram (4) na bhūtapurvam ʿ dhammamahāmātā nāma ' [.] ta mayā todasavāsābhisitena ³ dhammamahāmātā ¹ katā [.] te savapāsamdesu vyāpatā dhāmadhisṭānāya ¹ (5)—dhammayutasa ca ʾ yoṇakambojagamdhārānam ' risṭikapotenikānam ¹ ye vāpi amñe āparātā bhatamayesu va ¹ (6)—sukhāya ¹ dhammayutānam ¹ aparāgodhāya ¹ vyāpatā ¹ te bamdhanabadhasa paṭividhānāya ¹ (7)—jā ¹ katābhikāresu ¹ vā thairesu vā vyāpatā ² te ² pāṭalipute ca bāhiresu ² ca ² (8)—

- Fac-similé C. "yam".
- Fac-similé C. "apacam".
- Fac-similé C. "ave".
- B. "mvamta"; fac-similé C. "savamta".
- Fac-similé C. °pâhâ°.
- * "duka", indistinct dans le fac-similé C.
- 1 Fac-simile C. "pape".
- * Fac-similé C. "puvam".
- * Fac-similé C. "vâsă"; "site" est illisible.
- 10 B. "dhamma".
- и В. "dhàmma"; fac-similé С. "dhàṭanâ".
- n B. "bocaga"; fac-similé C. "kāmbo.gamdhā".
- ¹³ B. "risți"; B., fac-similé G. "pete".
- 14 Fac-simile C. "khāye".
- 18 "dhamma" indistinct dans le fac-similé C.
- 18 Fac-simile C. "apadigo".
- 17 B. "pati te".
- 14 Fac-similé C. "ţivâdhâniya".
- 18 B. "jaka".
- ™ Fac-simile C. *putà*.
- n Fac-simile C. "to".
- 22 Fac-similé C. "hidásu".
- 32 Fac-similé C. "ca i--".

GINQUIEME EDIT. 11		
	na ^t ane natiká ^z savatá ^z vyápatá	
te yo ayam dhammanisrito ti v	a**(9) ———	
dhammamahamata ([.] etäya athäya ayam ? dhammalipi likhitä [.]		
DHAULI.	JAUGADA.	
(20) Devánampíye piyadasi	(22) Devånampiye piyada	
làjà hevam áhà [.] kayàne		
dukale		
kayanasa sedukalam kaleti*[.]		
se me bahuke kayane kate [.]	/ 03	
tam ye me putā va (21) nāta* ca palam ca tena ye spatiye	———— (23) namti	
me ávakapañi tathá anuvati-	ca palam ca te-	
sainti sa sukatain kachati e		
heta desam pihápayisati se		
dukatam kachati [.] pápe hi		
(22) supudálaye [.] su ati-	(24) supadálaye [.] se	
kamtam amtalam no hutápu-		
luva dhaiimamahamata na-		
ma [.] se tedasavasābhisitena		
me dhammamahamata nama		
kaļā [.] te savapāsamdesu	1.54	
(23) viyapatha ' dhammadhi- thaniye dhammavadhiye hita-	———— (25) . madha	
пантус планиначасные ппа-	.eni —	

¹ Fac-similé C. °me°.

³ B., fac-similé C. 'tiká'.

^a Fac-similé C. "sarva".

⁴ B. "nistito".

Fac-similé C. "ti va".

Fac-similé G. *matâ*.

⁷ Fac-similé C, *aya dba*.

sukháye ca dhammayutasá | yon kambocagadhalesu / lathikapitenikesu e và pi amne apalamta bhata (24) bambhanibhisásu anáthesu mahalokesu ca hitasukhâye dhinmayutáye apalibodháye viyápatá se bamdhanambadhasa pativi . . ye apalibodhaye mokháye ca (25) iyam anubamdha pajà.i..katabhikale ti va maholaketi vá viyápatá se hida ca bāhilesu ca nagalesu savesu savesu olodhanesu e våpi bhåtånam va bhogininam va (26) amnesu va natita! savata viyapatà ca iyam dhammanisita ti vam dhanimadhithâne ti va dânasayute va savapathaviyam dhammayutasi viyāpaļā ime dhammamahāmata [.] imaye athaye (27) iyam dhammalipi likhitam cilathitika hotu... ca me paja anuvatatu [-]

(20	5) .bha-
nibhi	
	1
	27) mo-
châye —	
1 11	
(28) e và	
	-11

KHALSI.

(13) Devánampiye piyadasi lájá áhá [.] kayáne dukale e adi kayánásá dukalam

KAPUR DI GIRL.

(11) Devanampriya priyadarçi rayo evam ahati¹ [.] ja kayana dakara valapacha so daçara

Fac-simile W. "vam bahati".

kaleti "[.] se mayā bahukayāne kate [.] . mamā puta cā nāta ca (14) palam ca teni ya apatine me avakapam atha " anuvatisamti se sukatam kachâmti e vu 4 heti desam pihāpayisati so dukatam kāchati [.] pipå hi " nama supadalaye [.] se atikatam amtalam no hutapuluvá dhammamahāmātā nāmā [.] sodasavasābhisitena mamava dhammamahámátá — savápásamdesu viyapatà (15) dhammadhithanaye dhamavadhiye hitasukháye vi *dhamáyutasa tam yonamkambojamgamdhálán -

am e vápi amne apalamtá bhatamayesu bambhanithisu amnathesu vadhasu hidasukháye' dhammayutáya apalibodháye viyapatá se bamdhanambakaroti"[.]i maya bahukarana kata[.] maha' putra ca anataro ca para ca tana ya me apacam amehamti avakapan tatha ye anavatiçamti te sakita kusati yo ca ati deçam b prihapiyaka sahakatam kushamti" [.] papam ha sahaja " [+] atikatam anitarani na bhutapurva dharmamahamatra nama [.] . sati .. " vashabhisitena (12) deyadharmamahamatra kita [.] te savepadharmadhishamdeshu * thayo ca dharmavadhiya hitasukhaya ca dharmayathasa yakamboyogamdharanam' rathikanam * pitinikanam

va ṭapi aparamta bhathamayeshu bramanibheshu a naṭhesu vaṭashu bhetasukhaye dharmayutasa aparigadha vapaṭa te (13)bamdhanamba

Fac-similé C, "ti îmaya".

Fac-simile W. *kalana*.

³ Fac-similé W. "cam na".

Fac-similé W. "tham ye".

³ Fac-similé W. "ato deça pri".

^{*} Fac-similé W. "ma soti".

⁷ Fac-similé W. *gamdha*.

^{*} Fac-simile W. "vavapi aparata".

[&]quot; Fac-similé G. "shu thama".

¹⁰ Fac-similé W. "vathashu".

¹¹ Fac-simile W. *patha te*.

dhasá pativádhánáya apalibodhaye mokhaye ca eyam anubamdha pajávati vi (16) katabhikale ti và maháláke ti và viyāpaļā te hida bāhilesu cā nagalesu savesu holodhanesu bhatana ca nem bhaginiya e vápi atina nátike savatá viyapatá e iyam dhammavá nisite ti danasayute vatā majatacha mama dhammayutasi viyapatà te dhammamáhámátá [.] etáye atháye (17) iyam dhammalipi likhità cilathitikà hotu tatha ceme paja anuvatamtu [.]

dhasa pitividhanamye 1 apanabodhaye mocava dravaya 2 . . . pajati tabhikari ya mahalaka Va. viyopata i eha bahireshu cu nagareshu'sarveshu orodhaneshu bhratuna ca me pasuna sen ye va pi añe ñatika savatam viyapata yaya dharmanithiçi* va vivava dharmadhitane ti va danasayuta va ----____athi? nati mata dharmayatasi1, vanaviyapata u dharmamahamatra [.] itayo athaya dharmadipi dipi. ayo tha " tirathitika * bhota pañija anañivetutu 10 [.]

Girnar. — a. Prinsep avait eru pouvoir rapprocher de ce commencement un passage du m'édit de Delhi (l. 17 et şuiv.). Ce n'était qu'une illusion fondée sur une égale méconnaissance de la signification

Fac-similé W. "naye".

* Fac-similé C. "mari(?)pi ri(?)pi".

10 Fac-similé W. "anuve".

² Fac-similé W. *mochava nava...*.

Fac-similé W. "viyapa".
 Fac-similé G. "galeshu".

Fac-similé W. restes de "svasu".

^{*} Fac-similé W. "ta yeva dhar".

⁷ Fac-similé W. "taso".

⁹ Dans le fac-similé W. la première lettre, quoique peu distincte, s'explique bien comme reste de ci.

véritable des deux phrases. La construction générale est assez claire; ce qui reste d'incertitude a sa source dans la lacune, de deux ou trois lettres, qui suit 'a; elle est d'autant plus regrettable que Dh. et J. sont justement incomplets en ce même passage; K., de son côté, s'écarte certainement de notre texte; reste Kh.; nous y lisons : e adi ka" qui ne donne pas de sens; et en effet l'étendue de la lacune, tant à G. qu'à Dh., prouve que, sous cette forme, le texte est encore incomplet; elle force à admettre qu'il est tombé au moins une lettre dans le blanc qui fait la séparation entre adi et kayanasa; et adi n'est que le commencement d'un mot qui, complet, devrait compter au moins trois, peut-être quatre syllabes. Le sens général n'est pourtant pas douteux. Ye marque le commencement d'une proposition nouvelle; les deux premiers mots en forment donc une à eux seuls. D'autre part, il importe ici et dans la suite de s'en tenir rigoureusement à la valeur établie des termes dukata et sukata, dukara et sukara, qu'il faut se garder de confondre, malgré leur étroite parenté : les premiers signifient «le mal» et «le bien», les seconds « difficile » et « facile ». Enfin ye ou plutôt yo (car l'absence du trait de droite paraît n'être qu'un effet accidentel de l'usure de la pierre) a pour corrélatif so. D'où ressortent en somme ces éléments : « La vertu est [d'une pratique] difficile; celui qui celui-là accomplit quelque chose de difficile». Le membre manquant, dans lequel nous connaissons kalanasa (c'est ainsi qu'il faut lire, comme le montrent Dh. et

K.), ne peut, en gros, signifier que ceci : celui qui pratique la vertu. Si la leçon de Kh. est exacte, au moins dans ce qu'elle nous a conservé, il est clair que le mot mutilé commençait par un a privatif; ce ne pourrait donc être qu'un participe, qui, à en juger par le génitif avec lequel il était construit, aurait signifié quelque chose comme « non éloigné de . . . » : « celui qui ne s'écarte pas de la vertu ». Il ne me vient à l'esprit aucun mot remplissant les conditions nécessaires et dont je puisse, à titre de conjecture, proposer la restitution. J'avoue que je ne sorais pas surpris que la lecture de Kh. ne fût pas complètement correcte. Si par exemple le second caractère était dhi au lieu de di, on pourrait établir yo adhimuto, adhimakta dans le sens buddhique1, « attaché à, adonné à»: «celui qui s'adonne à la vertu». Mais il serait oiseux d'édifier des hypothèses sur un fondement si fragile; le mieux est de nous contenter de comprendre le sens général de la phrase. — b. Il ne faut pas trop presser la valeur de cette particule qui sert à lier les phrases, sans marquer nécessairement une nuance déductive aussi précise que ferait; donc, par conséquent. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'emploi de tam (ou de l'équivalent se) dans la suite de ce texte, dans la maya, etc., dans se atikamtam, etc. - c. Dhauli nous montre clairement comme il faut construire la phrase; ici et à Kh., le relatif qui se rapporte à apaca implique celui qui devrait ac-

Burnoul, Introduction. p. 268.

compagner les substantifs qui précèdent, putà, etc. Les deux moitiés de ce membre de phrase sont donc exactement coordonnées et forment une seule proposition relative, dont le ya a pour corrélatif sa, qui suit tathá; seulement ye apacam résume tous les autres termes dans la pensée du roi, c'est ce qui explique le singulier so kâsati, tandis que le pluriel anuvatisare se fonde sur le sens collectif du sujet. Pour l'expression ávasamvatakapa, cf. l'édit précédent. Si l'anusvara, que je n'ai pu découvrir sur le fac-similé de M. Burgess, existe réellement sur la pierre, samvamta" serait pour samváta" = samvatta", ainsi qu'on l'a expliqué plus haut. - d. Relativement au sens de desa transporté dans le domaine moral, et rappelant notre emploi du mot voie, la bonne voie, la mauvaise voie, la comparaison du commencement du vu' édit ne peut laisser de donte. Il n'y en a pas davantage à concevoir sur le verbe hapesati : « il négligera, abandonnera ». Prinsep en avait déjà pressenti la valeur; il s'était en revanche laissé égarer, et après lui Wilson, sur le reste de la phrase par une interprétation erronée de dukatam dont nous avons tout à l'heure rappelé la vraie signification, et aussi par la restitution malheureuse de kasati, kachati, sur lequel Burnouf s'est trompé lui-même à propos d'un autre passage; M. Kern y a · fort bien vu des formes équivalentes pour le futur de har = karishyati (p. 98). Il est vrai qu'il a à son tour fait fausse route dans l'explication (accidentelle) du reste de la phrase; je ne la discuterai pas autrement; j'espère que la traduction que je propose se défendra

assez par son évidence. Personne ne voudra, malgré la lecture apparente pri à K., prendre prihâpesati comme = parihápayisati. Un seul point reste ouvert au doute; la syllabe pi ne doit-elle pas être liée à ce qui suit? nous aurions à admettre un verbe pihâpeti pour apihâpeti, comme pidahati pour apidahati, etc. Cette composition ne nous est garantie paraucun autre exemple que je connaisse; j'aime mieux l'admettre que de détacher pi dans sa fonction adverbiale; mais je n'oserais pas condamner d'une façon décisive ce procédé d'interprétation. Dans les deux cas, le sens reste essentiellement le même. - e. Le sens est très clair : » En effet, le mal est facile [à commettre]»; c'est exactement la contre-partie du début de la phrase précédente. Mais il règne ici entre les versions diverses des divergences qui nous éclairent sur la portée de cette remarque. Kh., Dh. et J. ont pâpe hi supadâlaye, et K. papam hi sahajam. Cette dernière leçon se concilie aisément avec celle de G. : dire que le mal est facile à l'homme, ou qu'il lui est naturel, inné (congenial, pourraient dire les Anglais), c'est tout un. Mais la première? Il suffit pour l'entendre de se rappeler ce qui a été observé relativement à l'équivalence accidentelle des sons u et am; nous transcrirons sampadálaye, c'est-àdire sampradálayet. L'emploi figuré de pradálayati étant garanti par l'usage du páli (cf. kilese padáleti, Ten Ját., . éd. Fausböll, p. 119), ces mots se traduisent d'euxmêmes: « qu'il fasse donc (le successeur dont il vient d'être question) la guerre au mal l.». On comprend dès lors comment la différence avec G. et K. est plus

apparente que réelle. Quand le roi, après son exhortation à la vertu, ajoute : « mais la nature humaine est tournée au mal », c'est bien faire entendre implicitement qu'il faut lutter contre le mal, contre les mauvais penchants de la nature. Cette phrase se rattache étroitement à ce qui précède, elle prépare en même temps la suite. C'est justement parce que le mal est d'une pratique si aisée, si naturelle, que le passé n'a pas connu l'institution des Dharmamahâmàtras. — f. Bhútapurvam = "purvá. Il n'est pas aisé de trouver pour ce titre de dhammamahamata une traduction à la fois suffisamment exacte et suffisamment concise; le sens du moins en est très simple : ce sont des ministres, des officiers, pour les choses religieuses. - q. Lassen a restitué ici la vraie division des mots et reconnu dans todasa (Dh. tedasa) le nom de nombre treize. — h. La valeur vraie de pasanda, dans ces monuments, dont s'était approché Wilson 1, et que Burnouf spécialisait trop encore en rendant save pâsamdà: « des ascètes de toutes les croyances » (p. 755), n'a été bien déterminée que par M. Kern (p. 66 suiv.); avec lui nous le traduirons par « secte ». Le xu' édit ne laisse aucun doute sur la portée exacte de ce terme; il désigne l'ensemble des adhérents d'une croyance particulière et définie. J'ai montré précédemment que dhamma doit être, dans les édits, pris au sens de « religion »; j'ai à cette occasion signalé l'expression dhammayata, appliquée aux fidèles de la foi bud-

Journ. Roy. Asiat. Soc., VIII, 306.

dhique. Il faut donc voir ici la même intention qui sera confirmée par d'autres passages (cf. par ex. la fin du ixº édit): le roi, dans sa tolérance, laisse subsister toutes les sectes, et en confie aux Mahâmâtras la surveillance impartiale, mais sans perdre jamais de vue l'établissement, la propagation, régulière et pacifique, du dhamma, de la religion par excellence, de sa religion à lui. La lacune se complète aisément au moyen des autres versions. Dhâma' pour dhamma', comme tout à l'heure aparata pour aparainta. -i. Lis. rástikapetenikánam; le premier nom désigne les habitants du Suràshtra; quant au second, Prinsep l'a rapproché du nom de Paithana donné par les Grecs pour la Pratishthâna de la vallée supérieure de la Godåvarî; M. Cunningham¹ compare le nom padenekayika (pour pedenikayika?) d'une inscription de Sanchi, et les Bettigoi de Ptolémée. Je ne crois pas que nous puissions, quant à présent, aller au delà de ces conjectures. Je renvoie à l'examen des versions mieux conservées les détails sur la construction assez embarrassée et assez lourde de cette longue phrase. - j. L'expression bhatamayesu ne me paraît pas se pouvoir transcrire autrement que bhatamaryesha, bhatamarya étant employé comme équivalent de bhata. « soldat, guerrier », malgré la couleur archaïque de marya, peu usité dans la langue classique. La lacune qui suit ne nous permet pas de déterminer avec certitude si le va qui vient après est ou non correct. Le

¹ Corpus, p. 10.

plus simple, autant que nous en pouvons juger, est d'y voir ou une fausse lecture ou un équivalent de ca. - k. En face de aparigodháya, qui ne donne aucun sens raisonnable, les versions de Dh. et Kh. ont apalibodhaye qui s'explique le plus naturellement du monde, d'après l'analogie du pâli palibodha, palibuddhana, dans le sens de « obstacle, entrave »; ici et dans la suite de la phrase, cette traduction convient à merveille. Il faut donc, suivant toute vraisemblance, rétablir à G. la même lecture aparibodhâya. Il est vrai que les signes / et - se ressemblent assez peu; ce qui est plus singulier encore, c'est que K. a de même ici aparigadha°; quoique de Ψ à η la distance ne soit pas infranchissable, et qu'en somme les vraisemblances soient pour la lecture de aparibodhaya dans l'un et l'autre cas, la coincidence mérite d'être notée et ne laisse pas de jeter quelque incertitude sur notre restitution. - l. On remarquera le singulier bamdhanabadhasa, dans le sens collectif; il fait pendant à l'emploi de dhammayuta au singulier pour désigner « les fidèles » collectivement. Nous ne pouvons combler la lacune avec une sécurité entière; la construction est en effet différente ici de ce qu'elle est dans les autres textes qui, comme on le verra, se servent de la tournure par iti, par le style direct. Ici, avec katâbhikaresa, thairesa, nous avons au contraire la structure la plus simple: a ils s'occupent des vieillards, etc. » Mais, régulièrement, nous devrions attendre que le terme précédent fût de même construit au locatif;

il nous faudrait, non point [pa]já, mais [pa]jáyañ ou "[pa] jesu. Nous en voyons assez pour conclure que la teneur générale ne pouvait s'éloigner sensiblement de celle qui résulte des autres versions. Katábhikára est un mot difficile; je n'ai pas noté abhikára dans l'usage buddhique; cependant, d'après l'analogie de abhikarana, abhikritvan, abhinishkarin, en sanscrit (PWB), je me persuade que l'on se rapprochera beaucoup de la vraie signification en appliquant le mot aux gens « auxquels on a jeté un sort »; si l'on hésite à prêter à Açoka cette croyance superstitieuse, on peut attribuer au mot une valeur un peu plus générale, y voir les gens « victimes de la ruse, de l'inimitié ». - m. Il est évident qu'il faut lire ye et non pas ne; ici les traces assez peu distinctes des deux fac-similés me semblent prouver que la confusion est imputable non au graveur, mais aux lecteurs de l'inscription, qui porterait bien réellement ye. C'est exactement la même tournure qu'à Kh. et K. Lis. me pour ma. n. Pour la construction, voy. le commentaire de Dh. On remarquera la leçon "nisrito que ma lecturedes groupes où entre un r m'a permis de substituer à la lecture nistito, qui ne donne pas un sens aussi satisfaisant, et qui d'ailleurs ne s'accorde pas avec l'orthographe nisito des autres textes. L'usage équivalent de nissita en pâli est bien connu. Ti va pour ti va (vá).

Dhauli. — a. Il est difficile de préciser le nombre de caractères tombés après dukale; il semble en tout

cas que la lacune suppose une phrase un peu plus développée qu'à G. ou à Kh.; il est fort possible que dukale ait été suivi de quelque particule, comme va ou yeva; car le mouvement général de la phrase est visiblement le même dans les trois versions; Dh. a même ici le mérite de mettre hors de conteste le génitif kayánasa. - b. Va est probablement une faute pour ca, qui est très semblable. Nâta, comme à Kh., pour nâtă, de même qu'à J., namti (qu'il faut lire namtá = nátá), équivalent de nattá pour naptaro, nataro à K. - c. Heta pour etam, comme plus haut hevam pour eram, comme hida pour idha, etc. - d. Sur la phrase précédente, cf. in G., n. e. Su se doit lire se, comme le prouve la comparaison de J. et de Kh. — e. Corr. viyápatá; ¿a pu, plus aisément que K, se confondre avec O. Lis. dhammadhithanave. - f. "kamboca" pour "kamboja"; il y a dans nos inscriptions quelques exemples de pareils durcissements de la consonne moyenne; nous avons eu, à K., upaka pour upaga. Je renvoie à ce que j'aurai à dire plus loin de caghati. Les noms ethniques sont ici au locatif, tandis que G., Kh. et K. ont le génitif. Les deux cas s'entr'échangent assez souvent dans les dialectes populaires pour que le fait n'ait rien de surprenant. Mais la tournure des autres inscriptions nous avertit que ces noms ne sont pas simplement coordonnés avec les termes suivants, bhatamayesu, etc.; il faut entendre bien plutôt que les Mahâmâtras s'occupent des guerriers, etc., des Yavanas, etc., c'est-à-dire chez les Yavanas, etc. La grammaire ne permet pas

d'autre construction; il est évident des lors que Yavana ne doit être pris ici que dans un sens restreint; les officiers du roi ne pouvaient exercer directement leur office que chez des populations dépendantes ou tributaires de son empire. - q. La seconde moitié de ce composé présente quelque difficulté; elle avait à peu près découragé les tentatives de Lassen dont la conjecture vraiment désespérée, bambhanahînesa, ne supporte pas l'examen. A G., le mot tombe dans une lacune; ce qui reste à J. nous garantit seulement les syllabes "bambhanibhi"; à K., la leçon bramanibhesha se rapproche sensiblement de celle-ci, et Kh. emploie la même expression; bambhanithisu du Corpus, qui s'expliquerait à la rigueur, doit incontestablement, d'après ma photographie, se lire bambhanibhesa. Tout d'abord, en ce qui touche K., il ne peut y avoir de donte sérieux : il faut transcrire brûhmanebhyeshu « les bråhmanes et les riches ». Ibhya est un mot dont l'emploi ordinaire dans le style buddhique nous est suffisamment garanti¹. Quant à la leçon de Dh., il suffit, pour en rendre compte, d'une correction très légère; si nous lisons bambhanibhisesu, nous pouvons fort hien résoudre le composé en brahmana + ibhya + îca, c'està-dire : « les brâhmanes et les princes des riches » cf. l'expression maheça dans la locution maheçakhya si familière à la langue buddhique). D'où il résulte que le roi entend recommander à ses ministres d'étendre leur protection et leur surveillance sur tous les rangs

¹ Cf. par exemple la phrase pálie ap. Burnonf, Lotas, p. 410.

et tous les états; il parle d'abord des deux classes supérieures, guerriers et brâhmanes, et il leur adjoint aussitôt les gens auxquels leur opulence assigne une situation élevée; puis il passe aux « pauvres », aux «vieillards». Anáthesu pour anatthesu, pour anartheshu, comme le montre l'orthographe anathesu à K.; mahalokesu, par erreur pour mahâlakesu. -h. La lecture dhammayutâye m'est un peu suspecte; il est vrai que Kh. porte de même "yutaya; mais il est clair que ce mot est en construction avec apalibodhâye dont il dépend, comme le marque bien dhammayatánam de G., protégé contre tout soupcon par dharmayatasa de K. Dans ces conditions, il ne nous reste d'autre alternative que d'admettre que le datif est ici employé dans la fonction du génitif, ce qui n'aurait rien de surprenant, étant donné le rapprochement entre les deux cas qui aboutit à la suppression du premier dans les prâcrits dramatiques, on de corriger dhammayutana, dhammayutanam, ce que la grande ressemblance entre J, et L permettrait sans violence. Kh. a de même viyâpatâ se; un peu plus loin, l. 16, cette version porte viyapata te, lecon confirmée par la forme ti de K. Il en ressort que se = te. En effet, les deux thèmes se et ta s'échangent et s'équivalent en plusieurs cas, par exemple dans le génitif pluriel, sánam ou tánam. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de songer à une formation anormale du nominatif pluriel. Il est curieux que cette forme se ne figure ici que rapprochée de vivápatá; trois fois dans l'éd. circ. de D., nous retrouverons viyápatá se. K. et Kh. se rencontrent avec Dh. dans la lecture bamdhanambadhasa pour bamdhanábadhasa, que l'allongement de l'a soit purement irrationnel, comme il arrive ici en composition, ou qu'il exprime une forme bandhana + ábaddhasya. En tout cas, le sens demeure identique. Complétez pativi dhânâ ye. i. J'ai signalé déjà la différence qui existe ici dans la construction entre G. et les autres textes. Kh., K. et Dh. construisent essentiellement de même; nous avons le style direct que marque l'addition de ti=iti après chacune des catégories recommandées par le roi au soin de ses officiers. Le mouvement de la phrase s'accentue clairement: « ils sont occupés du bien du peuple [se disant :] voici...., voici un malheureux, voici un vieillard, » ce qui revient à dire comme G.: a ils sont occupés des malheureux, des vieillards, etc. » C'est exactement la même façon de parler qui se retrouve un peu plus bas dans le membre de phrase iyam dhammanisita ti vam, etc. Dans le détail, le premier membre présente seul quelque obscurité; la vraie lecture est certainement, comme le montre "pajati à K. et comme les traces conservées par le fac-similé suffiraient à l'indiquer : iyam anabamdhapajáti; que la lacune qui suit et qui donne place pour deux lettres ait simplement contenu vá ou vápi, ou quelque équivalent (cf. Kh.), il importe peu. Si l'on veut traduire le texte tel qu'il nous est transmis, je ne vois guère d'autre possibilité que d'entendre anubamdhapaja a une famille où les enfants forment une série ininterrompue», et de rendre :

« voici une nombreuse famille »; le sens est possible; mais l'analogie des termes suivants fait plutôt attendre ici un bahuvrîhi au masculin; en prenant anubamdha comme - anubadha pour anubaddha (cf. le påli bamdha pour baddha, ap. Kaccayana, III, 5) et en corrigeant pajá en paje, nous obtenons cet adjectif: anubaddhapaje, qui se construit fort bien avec ceux qui suivent, et se traduit : « Voici un homme chargé de famille ». Le féminin iyañ ne saurait nous arrêter, puisque un peu plus loin, dans la phrase déjà citée, nous avons de même iyam suivi, à n'en pas douter, d'un masculin, auquel Kh. oppose de même e iyam - yo ayam. Ce qui est plus embarrassant, c'est l'unanimité des différents textes à écrire "paja; si fréquentes que soient les fautes dans la notation des voyelles, il est rare que toutes les versions s'y accordent avec tant de conséquence. Je ne puis donc m'arrêter à cette correction avec une confiance entière; elle me semble pourtant se recommander de préférence à l'autre interprétation. - j. La construction n'est pas très régulière; e vâpi devrait être répété devant bhagininam: « dans tous les palais, dans ceux de mes frères comme dans ceux de mes sœurs.... Natita est tout à fait incorrect et rebelle à toute explication; comme l'indique amnesu, il faut rétablir natisu, la confusion entre & et & ou d étant assez facile. Ce locatif ne peut du reste se prendre que comme coordonné avec les génitifs précédents, et faisant enfin fonction de génitif, un cas dont nous avons tout à l'heure encore relevé un

exemple. Dans les autres textes, la tournure est quelque peu différente. - k. On a analysé incidemment dans la note i la construction de cette phrase, exactement la même que nous avons déjà rencontrée tout à l'heure. Ca, qui la commence, doit certainement être corrigé en e.(les dimensions anormales de la boucle dans le fac-similé suffiraient à le rendre suspect), ce qui rétablit une entière concordance avec le texte de Kh. et de G., "nisitati vam pour "nisite ti vå. Adhishthána a, dans la langue buddhique, des nuances diverses de signification; toutes se ramènent aisément à la valeur étymologique; la traduction par bénédiction, bénir, donnée par Burnouf, en plusieurs passages (par exemple Lotus, fol. 202b, 203', 212°, 213°, 2166, 221°), pour adhishthá ou ses dérivations, manque de base et ne fait qu'obscurcir des phrases qui, traduites étymologiquement, sont d'une entière clarté. De l'expression que nous avons ici, on en peut rapprocher une du Lat. Vist., p. 55, 1.1: punyavipákádhishthánádhishthitáh, " établis sur la base de la maturation de leurs bonnes actions ». De même ici dhammadhithana est à peu près synonyme de dhammanisita « qui prend sa base dans la religion », c'est-à-dire «fermement établi dans la religion». Dánasayute = dánasamyutta, comme sayama pour sañyama. — l. Likhitañ = likhita. Compl. ime ou iyam, suivant que paja représente le pluriel, ou, comme l'indiquerait le verbe anavatata, le singulier collectif, ce que nous n'avons aucun moyen de décider positivement.

Jaugada. — Les rares fragments qui nous restent de cette version se raccordent bien au texte de Dh., excepté dans le commencement de la ligne 25 où les traces du troisième caractère visible doivent être mal lues; il n'y a aucume apparence que J. se soit ici sensiblement éloigné de Dh.; comme à Dh., la pierre portait sûrement [dham]madhithani°. Au commencement de la ligne 23, j'ai fait remarquer déjà que namti doit se lire namta, c'est-à-dire nâta « les petits-fils ».

Khâlsi. — a. Sur la lacune probable, après adi, conf. in G., n. a. Avant dukalam, mon fac-similé porte se des autres copies, précédé peut-être d'une lacune d'une lettre. J'y lis, de plus, au commencement de la phrase suivante: mamayá, au lieu de maya, = le pracrit mamae (Hemacandra, III, 109). Cf. n. f. - b. Le fac-similé marque devant mamà une érasure de la pierre qui peut très bien cacher un caractère, se ou tam, d'après l'analogie de G. et Dh. Lis. tená = tena. Pour apatine, il faut certainement corriger apaliye, I pour 1. - c. Atha pour yathâ: yo yathâ, par la double construction relative, aussi connue du sanscrit que du grec. On corrigerait aisément aussi tathâ. Kachâmti pour kâchamti, comme tout à l'heure kachati. - d. Lis. cu. On remarquera la concordance entre heli pour eti, et ali pour eti de K., l'un et l'autre pour etam. Les deux textes y sont parvenus probablement par des chemins divers, notre heti doit sans doute se lire heta, équivalent de hetam, tandis que eti se doit

lire ete, un autre équivalent de la même forme. e. Pípá, à lire pápá = pápañ. - f. Le commencement de la phrase n'est certainement pas en ordre : sodasaº signifierait seize, et toutes les versions parlent de treize ans. De deux choses l'une, ou il faut lire 🏌 pour £, ou il faut admettre un lapsus du graveur écrivant so pour se to. Mamáva se peut très bien diviser en mama = mama et va; cependant le o n'est pas d'une parfaite régularité; peut-être est-ce ca qu'il faut lire; peut-être même, ca ni va ne paraissant dans aucune autre version, faut-il apporter ici une correction plus forte, mamaya, pour mamaya, la forme que nous venons de signaler (n. a) et que nous retrouverons (v1, 19, de même Dh. et J.; D., éd. circ., l. 3 et l. 7, où mamiyá). Après "mahâmátá, il y a un blanc qui permet la restitution des caractères katá te. - q. D'après mon fac-similé, viyápatá est sûr. - h. Les autres versions recommandent la correction cá pour vi; mais nous avons plus loin hida" = hita", on peut admettre que ri n'est que l'orthographe prácrite pour pi. Cf. n. j. Dhamáyuta pour dhâmayuta = dhammayuta. Tam s'explique comme équivalent de tatah ou tathá; c'est une fonction très voisine de celle qu'il remplit ordinairement dans nos textes au commencement des phrases. Yonamkambojamqamdha" pour yonakambojaqa", avec allongement anormal de l'a du thème en composition. — i. Amnathesa pour anathesa ou plutôt pour anamthesa = anáthesa; vadhasu pour vadhesu, ou mieux vadhesu = vriddheshu. Relativement à dhammayutaya, cf. in Dh.,

n. h. Lis. patividhánáye. - j. Eyam = e ayam, c'està-dire yo ayam, cf. ci-dessus, in Dh., n. i et k. "pajàvati ne peut être correct. D'après ce qui a été observé plus haut sur ce passage, la restitution la plus simple consiste à admettre une transposition accidentelle, et à lire "pajati va vi, c'est-à-dire "praja iti vapi, en prenant comme ci-dessus vi = pi, à moins que l'on ne préfère ici encore rétablir va ca; mais vápi est une locution beaucoup plus ordinaire. - k. Holodhanesu pour olodhanesu, comme hida pour idha (ou idá?). Bhaqiniya doit certainement se lire bhaqininam, car il nous faut un génitif comme bhâtánam. Quant . au mot qui précède, nem est forcément fautif; la correction que suggère d'abord la comparaison de K. serait ma; la seule difficulté réside dans la différence notable qui sépare les caractères L et 8; l'anusyàra est placé bien bas, et il ne repose peutêtre que sur une erreur de lecture. On pourrait songer aussi à lire ca nam que nous avons peut-être à K. dans le premier édit (n. c.); mais cette particule, à coup sûr peu usitée dans ces textes, n'est appelée ici par aucune nuance de signification, en sorte que la première conjecture me paraît encore préférable. Il va sans dire que nátike doit être lu nátiká. - l. Les caractères majatacha sont sensiblement altérés et ne donnent pas de sens; mais ils se prêtent à une restitution que je crois certaine; je lis vijitasi, en rétablissant & pour 8 et & ou & pour & ; c'est-àdire « partout dans mon empire ». L'inspection de mon fac-similé ne peut laisser aucun doute.

Kapar di Giri. — a. Ja=jam=yad; dakara est pour dukaram; le commencement de la phrase est donc sans difficulté. Il n'en est malheureusement pas de même de la suite. Daçara se corrige aisément en dukaram (pour 7); la fin de la proposition so dukaram karoti correspond ainsi exactement aux versions parallèles; quant aux quatre caractères qui paraissent se lire distinctement valapacha, je n'en sais rien tirer de vraisemblable, ni d'à peu près équivalent à ce que la comparaison des autres textes nous permet d'attendre. - b. I se doit très probablement lire ta, tam. La confusion de la ligne générale de l'a, i, e, (7) avec celle du t, r, ou v (77) est une des plus fréquentes dans cette inscription. On remarquera karana pour kalana = kalyana; cette extension anormale de l'r est étrangère aux habitudes de ce dialecte; elle semble reposer sur une fausse restitution de kalana-kalyana en karana-karana. - c. Maha, maham = mama. Cam = ca = ca. Lis. param ca tenaº. Je lis amchamti le mot que Wilson (et après lui le général Cunningham) lisait ammamti; mam s'écrit y plutôt que Y, que je corrige en ¥. Je ne vois dès lors que deux explications possibles : añchati (pour âchati) = * assati, un futur irrégulier de as (comme kachati = kassati), ou = pâli acchati, sort âste, un présent qui se prête aisément à la valeur du futur : « Mes fils et la descendance que j'aurai (ou qui subsistera de moi) jusqu'à la fin du monde, [ceux d'entre eux] qui suivront mon exemple Il faut lire évidemment anavați * sukițam kusamti. — d. Sur ati = etam cf. in Kh., n. d. Quoique la pierre paraisse donner très clairement prihapivaka, il faut certainement lire pihapicati pour pihapecati ou pi hapeçati; la seule incertitude porte sur les deux derniers caractères; mais, en somme, 7,7 s'explique assez bien par une confusion avec 7 n. pour 7n. La correction de hakatam en dukatam est assurément moins aisée; elle paraît néanmoins garantie par l'accord des autres textes. Kushamti pour kushati. On remarquera l'incertitude et l'inconséquence dans l'emploi des sifflantes. - e. Lis. °hi sahajam. Cf. in G., n. e. — f. La lacune d'une lettre avant sa ne peut être qu'apparente; celle qui suit ti permet justement l'insertion de deux caractères, daça ou daha, ou quelque équivalent, ce qui donne: sa (pour se) ti[daça]vasha" pour tedasa* de Dh. Deyadharma* est la lecture très distincte du fac-similé C.; comme le de manque tout à fait dans le fac-similé W., on peut admettre peutêtre qu'il n'est pas aussi certain qu'il paraît sur l'autre reproduction; cela ouvrirait la porte à la lecture maya qui aurait le double avantage de régulariser la construction et de rétablir l'accord avec les autres textes. Et, en effet, si deyadhamma est connu dans la terminologie buddhique comme synonyme de dâna, "l'aumône", l'introduction isolée du titre deyadharmamahámátra, quoique explicable, n'est guère vraisemblable, le titre reconnu et établi étant dharmamahámátra, qui donne un sens différent et plus étendu. - q. Lis. savapa"; dharmadhithaye, datif de dharmadhishtha pour 'adhishthana. Dharmayathasa pour dharmayatasa, avec une aspirée fautive; la conséquence avec laquelle la forte se maintient dans tous les autres cas ne permet pas de s'arrêter à une conjecture dharmayáthasa. - h. Ou le lapicide a omis une syllabe, et il faut lire yo[na]kame, en admettant que la lacune qui précède rathikanam n'est qu'apparente; ou il faut changer ya en ca ou tam, et on pourra supposer que la mention des Yavanas a disparu dans la lacune. Mais, tant à cause de la netteté avec laquelle est formé le ya, qu'en raison de l'emploi fréquent et stéréotypé de la locution yonakamboja, toutes les vraisemblances militent à mon avis en faveur de la première alternative. Kamboyo, pour kamboya = kamboja, comme au premier édit nous avions samaya pour samaja. # 17, vatapi, se doit lire #7 7. e vapi; on peut voir du reste que le fac-similé W. se rapproche beaucoup de cette leçon. Bhatha° pour bhata; à K. le th et le t sont souvent difficiles à distinguer et à coup sûr s'emploient constamment l'un pour l'autre; nous en avons un autre exemple dans vatashu que le fac-similé W. lit vathashu, l'un et l'autre pour vadheshu = vriddheshu. - i. Indépendamment du doute qui plane sur la partie radicale du mot aparigadhā (cf. in G., n. k), il est clair qu'il manque une syllabe; il faut aparigadhaya; peutêtre le texte lisait-il odhāva vao, par une substitution de va à ya, tout analogue à celle que présentent les troisièmes personnes du pluriel de l'optatif en evu pour eyu; il semble du moins que nous en ayons un autre exemple dans mocava = mocâya,

pour mochâya (le fac-similé W. donne effectivement *cha*) = mokshâya. Quant aux caractères suivants, je rétablis ca eya (pour e yam), comme à Kh., la restitution de 7 en 7 n'ayant rien de violent. La lacune qui suit ne laisse pas la place nécessaire pour anubañdha; si on adopte la seconde interprétation que j'ai proposée pour ce passage (in Dh., n. i), il serait aisé d'imaginer un équivalent de deux syllabes. en lisant : e yam bahupaja ti. Je n'ai pas besoin d'insister sur les lectures parividhanaye, aparibodhaye, non plus que sur l'omission de ti qui n'est plus répété après kitabhikari et mahalaka; pareille négligence est fort commune dans la langue plus familière des prâcrits. Le nominatif en i, comme ti, pour te, dans viyapața ti. - j. Eha pour iha. Pasuna doit être lu svasuna = svasrinam, équivalent de bhaqininam des autres versions : le p, moins nettement formé d'après le fac-similé W., paraît y conserver des traces de la véritable forme; = sva, comme nous trouvons le groupe n = rva. - k. Yaya pour yo yam. Il y a confusion dans les mots suivants; et d'abord les caractères thi et çi sont visiblement intervertis; je lis done : dharmaniçithi ti va (pour va vi ou ta vi) varadharma*, ce qui, sauf l'aspiration fautive du th, revient au texte des autres versions, l'épithète vara ajoutée à dharma s'expliquant d'elle-même, sans ajouter au sens rien d'essentiel. Sayutá pour sayute, à moins que l'on ne préfère admettre, ce qui est fort possible, que la construction passe ici du singulier au pluriel; la transition serait d'autant moins invraisemblable, qu'une certaine

idée de collectivité pénètre toutes ces expressions. — l. La lacune est, à mon avis, purement apparente, n'y ayant rien qui y corresponde à Kh. ni ailleurs. Ceci posé, je lis "sayutāva — ti vijitasi maha dha " si sarvata vi", ce qui nous donne une concordance complète avec Kh., et sans aucune difficulté au point de vue graphique. On a pu juger déjà combien les confusions entre a, n, n et t sont ici faciles; la correction d'un ta apparent en ha est rigoureusement équivalente. La lettre peu distincte après thi se rapproche plus de ji que d'aucune autre ligature; le thi lui-même est assez semblable à vi; je garde donc, en somme, très peu de doute sur cette restitution:

ファ[ア] 20ダフギガカ pour: コフ— フロガミサ井ク

Quant à u qui suit viyapatā, on le peut corriger, soit en te d'après l'analogie de plusieurs des restitutions qui précèdent, soit en cu=ca, y pour n, ce qui est peut-être encore plus facile. — m. Lis. etaye pour itayo. Ayo pour ayam, comme serait ayu. La lacune entre pi et tha ne peut être qu'apparente, et il faut corriger dipitha en dipita = dipitā. J'ai fait observer que dans cira le fac-similé W. garde plus de traces de la vraie orthographe, qui est certainement cira. Bhota pour bhota, et pamja pour pajam = pajā. Anamvetata pour anuvatamtu, ainsi qu'il a été marqué plus haut.

Des observations qui précèdent résulte la traduction suivante :

« Voici ce que dit Piyadasi, le roi cher aux Devas. La [pratique de la] vertu est difficile; celui qui ne [s'écarte pas] de la vertu fait quelque chose de difficile. Or j'ai, moi, accompli bien des actions vertueuses. De même ceux de mes fils, de mes petits-fils, et après cela ceux de ma descendance qui, jusqu'à la fin du kalpa, suivront ainsi mon exemple, ceuxlà feront le bien ; celui qui abandonnera cette voie. celui-là fera le mal. C'est qu'en effet le mal est faeile (K. : le mal est dans la nature humaine. Dh., Kh. : qu'on lutte donc contre le mal!). C'est ainsi que dans le passé il n'a pas existé de Surveillants de la religion. Mais j'ai, dans la quatorzième année de mon sacre, créé des Surveillants de la religion. Ils s'occupent des adhérents de toutes les sectes, en vue de l'établissement de la religion, du progrès de la religion, de l'utilité et du bonheur des fidèles de la [vraie] religion; ils s'occupent, chez les Yavanas, les Kambojas, les Gandharas, les habitants du Surashtra et les Petenikas (ces deux derniers noms omis à Kh.), et chez les autres populations frontières, des guerriers, des brâhmanes et des riches, des pauvres, des vieillards, en vue de leur utilité et de leur bonheur, pour lever tous les obstacles devant les fidèles de la [vraie] religion; ils s'occupent de réconforter celui qui est dans les chaînes, de lever pour lui les obs-

Gonstruction légèrement différente à K.; cf. n. c.

tacles, de le délivrer parce qu'il est chargé de famille, parce qu'il a été victime de la ruse, parce qu'il est âgé; à Pâţaliputa (Dh., Kh., K.: ici) et dans les autres villes, ils s'occupent de l'intérieur de tous mes frères et sœurs et de mes autres parents; sur toute la terre (K., Kh.: dans tout mon empire), les Surveillants de la religion s'occupent des fidèles de la [vraie] religion, de ceux qui s'appliquent à la religion, qui sont fermes dans la religion (excellente, ajoute K.), qui s'adonnent à l'aumône. C'est dans ce but que cet édit a été gravé. (Dh., Kh., K.: Puisse-t-il durer longtemps, et puissent les créatures suivre ainsi mes exemples!)»

SIXIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 254 et suiv.; Wilson, p. 190 et suiv.; Lassen, p. 255, n. 1, 2; p. 256, n. 1, a traduit l'édit presque en entier, non sans de graves erreurs. M. Kern, p. 71 et suiv., a examiné seulement la partie des versions de Girnar et de Dhauli qui correspond, dans la première, aux cinq lignes du commencement. Burnouf, p. 654, n'a touché qu'un détail de la dernière phrase 1.

GIBNAB.

(1) 戊 [E D S H L H 式 手 式 H ... (2) 工 庄 从 以 b

¹ M. Burgess m'avertit obligeamment que les divergences qui existent entre son fac-similé et sa transcription ne reposent pas sur

[42] (3) .. \$478Y9742)788. 67 ·: ○ くらう(@) アT3& G- KY かよくなつり くりいくりつしょ KT974R (9) X1844RAH-0+L8,T944R31 (9) HJP (T8, 4 (8) TTY TYPY TESST OKTYYPY (8) H TY1. P(23 Y T. 8 T 8 T 8 T 4 2 2) P. IYT TKRTY+PTELLTROKRTY7 (6) PYR.77T 12790KPT37C8P4T1PPY (01) X7+4P9PR I9TÝC+8YI. (11) 492+CYCT949CL+8.8, ጸቦቲኒቸኒቸኒፑለፓፒላያ (15) :D9ፒፒዋታቦፒዲ P-8.0TK (E1) T-OKTYOYTTOJH.VPPJI 181

une revision directe du rocher ou des estampages; il n'y attache pas une valeur définie; j'ai donc cru dans la suite pouvoir me dispenser de les indiquer. (1) si ¹ rājā evam āha [.] atikātam am. . ²
2) na bhūtapuva sava. . la athakamme va paļivedanā vā "[.]
ta mayā evam . . ² [.] (3) save kāle bhumjamānasa me orodhanamhi gabhāgāramhi vacamhi va (4) vīnitamhi ca uyānesu ca ' savatra paṭivedakā sṭitā athe me janasa (5) paṭivedetha iti ⁴ sarvatra ⁴ ca janasa athe karomi ya ca kimci mukhatā ³
(6) ānāpayāmi svayam dāpakam vā srāvāpakam ⁴ vā ya vā puna
mahāmātesu ³ (7) ācāyika ⁴ aropitam bhavati ⁴ [.] tāya athāya
vivādo nikati ⁴ va samto ¹ ² parisāyam (8) ānamtaram paṭivedetayam ¹¹ me sarvatā ¹² sarve kāle evam mayā ānāpitam ¹² ⁴ [.]
nāsti hi me tosā ¹² (9) usṭānamhi ¹⁵ athasamtiraṇāya ¹⁴ va ff [.] katavya matehi ʰ me sarvalokahitam (10) tasa ¹² ca puna esa mūle
usṭānam ¹⁵ ca athasamtiraṇā ca nāsti hi kammataram (11) savalokahitatpā [.] ya ¹³ 'ca kimci parākramāmi ³⁵ aham kimti bhū-

¹ Fac-similé C. "de - si".

² Fac-similé C, "amtaram na".

³ Fac-similé C. "ecam katam sa".

[·] Fac-simile C. "savâtra".

Fac-similé C. 'khato &'.

Fac-similé C. °paka vá°.

Fac-similé C. "hâthatesu".

Fac-similé C. "acá".

^{9 *}ka*, indistinct dans le fac-similé B.; le fac-similé C. porte le sigue H.

¹⁸ Fac-similé C. "va pamto".

[&]quot; Fac-similé C. "patavedetrayam".

¹² Fac-similé C. *savatâ*.

¹³ Fac-similé C. °pita nà°.

Fac-similé C. "toso u".
 Fac-similé C. "utthâ".

¹⁴ Fac-simile C. "athasa".

¹⁷ Fac-similé C. "tase ca".

[&]quot; Fac-similé C. "stina ca".

¹⁹ Fac-similé C. sarvalo.

Fac-similé G. "rákámá".

tânam ânamnam gacheyam (12) idha ca nâni sukhāpayāmi paratrā ca svagam ārādhayamtu [.] ta etâya ¹ athāya (13) ayam dhammalipi ² lekhāpitā kimti ² ciram tisteya iti tathā ca me putrā ² potā ca prapotā ca (14) anuvataram ¹ savalokahitāya [.] dukaram tu ² idam añata agena parākramena ² = [.]

DHAULI.

(28) Devánampiye piyadasi lájá hevam ahá [.] atikamtam amtalam no hûtapulûve savam kalam athakamme va pativedanà va [.] se mamayà kate " [.] savam kala — nasa me (29) amte olodhanasi* gabhāgālasi vacasi vinitasi uyānasi ca savata pativedaká janasa atham pativedayamtu me ti sayata ca janasa atham kalâmi ha " ---- (30) am pi ca kimchi mukhate anapayami dápakam vá sávakam vá e vá mahamatehi atiyayike alopite poti" [.] tasi athasi vivade va nikati và samtam palisàya (31) amnataliyam palivadetaviye me ti savata savam kâlam

JAUGADA.

 Devánampiye piyadasi laja hevam aha [.] atikamtam amtalam no hútapuluve savam kålam athakamme danà va [.] se mamaya kate[.] savam kálam (2) --- sam" me amte olodhanasi gabhāgālasi vacasi vinitasi uyānasi ca savata pativedakā janasa atham pativedayamtu me ti savata ca janasa (3)— - m am pi ca kimchi mukhate anapayami dápakam vá sávakam vá e vá mahámátchi atiyáyike álopite hoti [.] tasi athasi vivade va (4) -- lisaya amnanitaliyam pativedetaviye me ti savata savam kâlam

Fac-simile C. "etiya".

³ Fac-similé C. "dhamâli".

Fac-similé C. "kiti".

^{*} Fac-similé C. "putà".

^{*} Fac-similé C. *kara tu*; *tu* indistinct dans le fac-similé B.

^{*} Fac-similé C. "rakame".

hevam ma anusathi' [.] nathi pi me tose uthanasi athasaintilanāya ca [.] kataviya matchi me savalokahite (32) tasa ca puna iyam mûle uthâne ca athasamtilanà ca nathi bi kammatalam savalokahitena [.] am ca kichi palakamāmi hakam kimti bhūtānam amnaniya yeham ti * (33) hida ca kāni sukhayāmi paletam ca svagam áládhayamtu ti [.] etâye athâye iyam dhanimalipi likhitá cilathitika hotu tatha ca puta papota me palakamátu * (34) savalokahitáye [.] dukale cu iyam amnata agena palakamena [.]

hevam me anusatha ! [.] nathi pi me tose uthanasi athasamtilanávam ca [.] (5)---_____ mem * savalokahite tasa ca pana iyam mule uthane ca athasaintilana ca nathi hi kammatalå savalokahitene [.] am ca kichi pålakamâmî hakam (6) ——— — niyam yeham ti hida ca kāni sukhayāmi palata ca svagam áládhayamtú ti [.] etaye athaye iyam dhammalipi likhitá cilathitiká hotu (7) potà me palakamamtu savalokahitäye [.] dukale cu iyam amnata agena palakamena [.]

KHÅLSI:

(17) Devånampiye piyadasi låjå hevam åhå [.] atikatam amtalam no hutapaluve savam kålam athakame vå pativedånå vå [.] sa mamayå hevam kate [.] savam kålam adamånaså (18) holodhanasi

KAPUR DI GIRL.

(14) Devanampriyo priyadarçi raya evam ahati [.] atika tam amtamra ha bhatapapa sava la vavasa y patimadhata ha [.] maya eva kita [.] savam kalam ecimanasa me orodhanasi

¹ Fac-similé W. "amtara".

^{*} Fac-similé W. *pava sa*.

² Fac-similé W. ^ala vavavava pa^a.

Fac-similé W. "ti?dha?ma".

gabhāgālasī vacasi va vinitasi uyanāsi savata paṭivedakā a-ṭha janasā —— vedetu * me savata janasā aṭham kachāmi hape * yam pi cā ——mukhate ānapayāmi sakam dāpakam vā savakām vā ye vā punā mahāmatehi (19) acayika ————— [.] tāya aṭhāya vivide nikiti * va samtam palisāyam anamtamliyenā —— viye me

sava-

tå savam kålam hevam ånapayite mamayå [.] nathi hi me dose uthånasi athasamtilanåye ca [.] kataviya mutehi me savalokahita — pana eså mule uthåne (20) athasamtilana cå nathi hi kamata-

gabhagarasi vacati vanitamsi uyanashi savatra prativedaka atha janasa prativedaka * me * savatra ' ca ñanasa atha karomi ya pi to kika makhatu anapayami pika ya avadhayaka pena tradha ya acayika ñanasa bhoti [.] tava athave tivo ?4 . . ta ma puriraya shanamtariyena pativedetusu me (15) savatra ca a . . . tra janasa karomi atravutisa toka anapi ce aha dapaka va çravaka va ya va pana mahamatana acayiti . . . aropita bhiti taya athaya vivide sava nijati va parishaye anamtariçana patividetuto me savatam savam kalam evam anapitu maya [.] —thi hi me taña athasamtiranaya pe [.] katava mana. trahi " me savalokahita tasa ca malam etra atanam athasantirasa ca na i kamata-

¹ Fac-simile W. "easi vanatasi".

² Fac-similé W. *fivide*.

³ Fac-similé W. *vatam ca*.

⁴ Fac-similé W. "yopa . . ".

Fac-similé W. yutaka....

^{*} Fac-simile W. "ri?na".

⁷ Fac-similé W "atha".

làm savalokahitàyà [.] yam ca kichi palakamami hakam kiti bhutanam amnaniyam yeha hida ca kani sukhayami palatam ca svagam aladhayamtu [.] sa etayethaye iyam dhammalipi lekhita cilathitika hotu tatha ca me putadale palakamatu savalokahita — [.] (21) dukale ca iyam amnata agena palekamenani [.]

ra (16) savalokahiteti? [.] ya kici parakamama ca . tanam ' ananijasa' kiti vacayam iha aca shu sukhayami.. paratu ca saga aradhatu 1 [.] etaya avi dharmadipitha " cirathitika bhotu tata 2 ca me putra namtaro* parakamatusu sa hiha athaya [.] ma bhavatu asa amaa anata agaparakamena * [.]

Girnar. — a. On peut voir, par les indications des variantes, que la pierre garde encore distinctes des lettres ou des traces de lettres que l'estampage ne reproduit pas. Il ne peut du reste y avoir d'incertitude sur les restitutions [devânampiyo piyada]si, et am[taram], non plus que sur la lecture sava[kû]la—savam kûlam. Il importe de bien déterminer les nuances de la signification dès cette première phrase, dont l'interprétation nous guidera pour la suite. M. Kern, dont la traduction ne me paraît pas, dans

Fac-similé W. "hituti ya".

² Fac-similé W, "taṇam a".

Fac-similé W, "ia ca".

¹ Fac-similé C. "malipi" (?).

Fac-similé W. "tatha ca".

Fac-similé W, "tra nam".

Fac-similé W. "hia atha".

⁹ Fac-similé W. "agepa".

ce début, marquer un progrès sur la traduction antérieure de Lassen, rend na savam kâlam par « jamais ». Il suffit, pour condamner cette explication, de comparer l'emploi de save kâle, au début de la phrase qui va suivre, où il ne peut s'entendre « de tout temps », mais « à tout moment »; c'est ce que reprennent en détail les termes qui suivent, sur la construction desquels on s'est également mépris. A la même idée correspond, sous une nouvelle forme, l'anantaram de la 1. 8. Ce que prétend signaler le roi, c'est le tort qu'avaient ses prédécesseurs de n'être accessibles qu'à certains moments donnés, et de n'accorder au soin des affaires qu'une application en quelque sorte intermittente. Sava kâla doit donc être construit dans une union étroite avec les substantifs qui suivent et avec lesquels il constitue une sorte de composition idéale: « dans le passé, on ne voyait pas le souverain prêt à tous les moments, soit à l'expédition des affaires, soit à l'audition des rapports. » La corrélation des deux termes est suffisamment marquée par les périphrases et les explications qui vont suivre : athakamme est le substantif de [janasa] atham karomi, c'est « l'action de faire les affaires du peuple »; pativedaná, le substantif du verbe atham [janasa] pativedetha, c'est « l'action, [de la part des officiers royaux appelés pativedakas, de rendre compte au roi des affaires du peuple». Mais cette corrélation s'explique mieux encore quand on serre le sens de plus près. Il ne s'agit pas seulement ici, d'une façon indéterminée, comme on a toujours traduit, de procurer le bien

du peuple, mais de lui « rendre la justice », d'être éclairé promptement sur tous les cas, crimes ou procès (prativedana), et de ne pas perdre un moment pour en décider (athakammam). C'est ce qui ressort de l'expression athasamtirana (cf. plus bas, n. q), et ce qu'il importe de ne pas perdre de vue pour l'intelligence exacte de l'inscription tout entière. - b. Il va sans dire que la lecture evañ katañ, indistincte sur le fac-similé B., n'en est pas moins hors de doute. - c. Il y a deux manières de comprendre ce commencement de phrase, suivant que l'on rapporte les locatifs au roi, comme marquant les lieux où il se trouve (Lassen), ou qu'on les applique plus particulièrement aux Prativedakas, comme désignant les lieux ou les catégories de personnes auxquels doit s'étendre leur surveillance (Kern). La première est la seule bonne. Dans la seconde hypothèse, le singulier s'explique très mal (or, même pour nyana, toutes les versions, excepté G., ont le singulier), au lieu que, dans la première, il va de soi, et que ces termes fournissent une explication détaillée du save kále, explication appelée par l'importance toute particulière que le roi attache à cette ininterruption des soins du pouvoir. Dans les deux cas, plusieurs de ces mots offrent quelque difficulté, mais à coup sur beaucoup moins dans le premier. M. Kern a senti lui-même ce qu'il y a de force à prendre orodhana, « le harem », dans l'acception générale de « femmes ». Dans l'inscription précédente, parlant de la surveillance intérieure des palais des membres de sa famille,

le roi s'est servi du pluriel orodhanesu. A Dh. et J., nous avons amte olodhanasi, etc. dont M. Kern fait un seul mot qu'il rapproche de antalipara; mais le procédé est arbitraire; régulièrement, nous ne pouvons voir dans amte = antah que la préposition, employée avec le locatif comme en sanscrit; l'accent que cette locution fait porter sur l'idée d'intérieur, d'accès dans des lieux réservés, s'accorde parfaitement avec mon interprétation générale de la phrase. Le sens de bhuñjamána est du reste décisif. M. Kern le traduit par « régnant, gouvernant », et en preuve il invoque eçimana de K. qu'il rapporte au verbe îç a dominer, régner ». La comparaison de Kh. nous dispense d'insister sur les objections qu'on pourrait élever contre cette double interprétation. Nous y lisons adamánasá, de ad « manger », qui se concilie à merveille avec K., où il faut lire seulement, non pas icamanasa, mais acamanasa, et avec la lecon de G. prise dans son sens le plus ordinaire; ce n'est que vers le sens de « mangern, le seul commun aux trois racines, que peuvent converger également les trois leçons. Étant donné ce commencement de phrase : « à tous les instants, quand je mange, quand », il est clair qu'il entraîne, comme valeur des mots suivants, une énumération qui y fasse suite et le complète. Gabhágára, dans le sens de «chambre intérieure, chambre à coucher», rentre à merveille dans ce que nous attendons, s'associe tout naturellement à orodhana, trop naturellement pour que je puisse y chercher avec M. Kern le sens de « sanctuaire », qui a, entre autres

torts, celui de ne pas être, à notre connaissance, familier au style buddhique. Pour vaca, la traduction admise par le savant professeur de Leyde est tout à fait incompatible avec la portée générale reconnue à la phrase. Il ne peut être pris comme = vrátya, au sens d'a étranger, voyageur ». En somme, et malgré quelque reste d'incertitude (on attendrait plutôt vacabhâmiyañ ou quelque chose d'équivalent), je ne vois rien de mieux que de revenir, ici et pour le mot vacabhamika du xnº édit, à l'interprétation tentée par Burnouf (p. 773), contre celle de Wilson et de Lassen qu'a reprise en dernier lieu M. Kern. On remarquera que, à Kh. comme à G., nous trouvons vacasi va, non pas seulement un ca coordonné aux ca qui suivent, et à Kh. nous n'avons même pas la tentation de songer à la correction en ca; il semble qu'il y ait là une intention de souligner le mot, qui s'accorde assez avec la signification que lui attribue Burnouf: " même dans l'endroit secret. " En tout cas, pour ce terme comme pour le suivant, la contexture de la phrase paraît bien impliquer la valeur d'un nom de lieu. C'est ce qui me met fort en défiance à l'égard des diverses interprétations proposées pour vinita. Nous écartons d'abord le sens de « marchand » ou de « marché » mis en avant par M. Kern, et celui de «cheval bien dressé» auquel paraît s'être arrêté Lassen; la traduction de Prinsep, «general deportment», qui a l'inconvénient de ne rien signifier de précis; celle de Wilson, « échange de courtoisie », qui est mal en situation, ont le défaut de chercher un mot abstrait là où nous attendons une désignation topique. Burnouf l'a bien senti, quand il a proposé d'entendre : « le lieu de la retraite religieuse, » mais cette traduction mêle d'une façon artificielle et arbitraire les deux significations, l'une étymologique et matérielle, l'autre morale et dérivée, de vi-ni. La vérité est que l'étymologie ne suffit pas ici, dans un terme si peu défini, à nous tirer d'embarras, et qu'il est plus sage d'avouer notre ignorance, jusqu'au jour où quelque texte encore inconnu nous mettra dans les mains l'explication directe et positive d'un terme qui doit avoir une signification exactement déterminée. — d. On observera la place et le parallélisme des deux sarvatra; ils confirment une fois de plus l'interprétation que j'ai maintenue pour le commencement de la phrase; ils relèvent aussi et mettent en pleine lumière les deux termes de la préoccupation du roi : partout où il se trouve, il est tenu au courant des affaires qui se présentent, partout où il se trouve, il s'occupe sans retard de les terminer, de les juger. Athe pour atham, comme souvent; je rappelle seulement maqadhe pour maqadham dans la première ligne de l'inscription de Bhabra. e. Des lectures inexactes, des phrases mal coupées, des mots mal entendus, ont diversement contribué à empêcher Lassen de rien voir dans cette partie du texte. Je me contenterai de justifier mon interprétation. Si l'on fait commencer une phrase nouvelle à ya ca kimci, etc., on manque absolument d'une proposition principale; il ne reste donc qu'à la

chercher dans ce qui précède, et à y rattacher ces mots et ceux qui suivent, à titre d'explication de détail. Nous avons deux relatifs qui se font pendant et se coordonnent, ya ca kimci, ya va pana, et comme l'indique d'une part svayam, d'autre part mahâmâta, les deux membres opposent d'un côté l'action personnelle et directe (svayañ mukhato) du roi, de l'autre, l'action propre et indépendante de ses officiers. Áropita a été traduit par Lassen « attribué à, remis à la compétence de . . . ». Ce sens, fort admissible d'une façon absolue, s'accorde particulièrement avec le locatif mahâmâtesu. Il est vrai que toutes les autres versions portent mahâmûtehi, excepté une des répétitions de K. qui lit mahamatanam. Etant donnée l'incertitude qui règne ici dans l'emploi des cas obliques, il n'y a pas de conclusion décisive à tirer pour le sens général d'une construction ni de l'autre. Mais à K. nous lisons une fois mahamatrehi - acayika janasa bhoti, et la seconde mahamatana acayika... aropita bhoti, où il faut évidemment combler la lacune de trois syllabes par janasa. Il ne peut dès lors être question de traduire aropita autrement que par « accordé, conféré»; l'allemand rendrait exactement l'image par l'expression « angedeihen lassen » : « ou ce que les surveillants de la religion étendent [sur le peuple] de [soins] exceptionnels ». Lassen s'est beaucoup approché de la traduction de âcâyika; il n'a rien à faire avec atyaya, dans le sens de faute, excès; je ne le traduirais pourtant pas non plus, comme lui, par « important »; il est clair que le roi devait, autant que possible, se réserver à lui-même les affaires graves, et ne laisser à l'initiative de ses officiers que les besoins «imprévus, accidentels et urgents », autant d'acceptions reconnues par l'usage pâli au mot accâyika (cf. Childers). La yraie lecture srâvâpakam une fois indiquée, les embarras créés par le faux déchiffrement stavápakam, auquel on s'était arrêté, tombent d'eux-mêmes; les deux infinitifs du causatif s'expliquent tout naturellement, et l'accord se trouve rétabli avec sravakam de K. - f. La lecture vivado nikati, confirmée par Dh., J. et Kh., éclaire toute la phrase; la comparaison de ces versions démontre que pativedetayam = pativedetavyam, et que ce premier membre renferme les termes mêmes de l'ordre annoncé par les mots qui suivent. Le sens de » bassesse, fraude », attesté pour le pâli nikati et son prototype sanscrit nikriti, s'accorde très bien avec le voisinage de vivado « désunion, querelle». La différence apparente de genre entre samto et pativedetayam peut d'autant moins nous faire illusion qu'à Dh. nous avons précisément l'inverse, santam et pativedetaviye. Quant à parisa, le troisième édit nous a fourni le moyen et l'occasion d'en vérifier la valeur comme désignant le clergé, et faisant synonyme à l'ordinaire saingha. Nous avons donc ici une application particulière de cette sollicitude constante et universelle dont se vante Piyadasi; il a ordonné que partout et en n'importe quel moment on l'avertît de toute division, de toute faute grave qui pourrait se produire dans le clergé. Cette marque

positive d'une immixtion habituelle dans les démêlés intérieurs de la confrérie du clergé buddhique fait penser au rôle que le Mahâvamsa prête à Kâlâçoka à l'égard des moines et à la part qu'il lui attribue dans la réunion du concile réputé tenu sous son règne. Cette coincidence frappante paraîtra une présomption de plus en faveur d'une thèse soutenue dès longtemps au nom d'arguments divers : je veux dire l'identité réelle des deux Açokas de la tradition pâlie, qui ne correspondraient au fond qu'à un seul personnage historique, notre Piyadasi, indûment dédoublé. - q. Lis. toso. On s'est mépris sur la portée du mot. En traduisant comme Lassen: « car je ne trouve pas de contentement dans l'effort et l'expédition des affaires, » on s'engage dans une contradiction inextricable avec la phrase suivante où le roi loue précisément l'effort et la prompte expédition des affaires comme la source du bien général. Le roi dit, et la phrase se rattache ainsi à merveille à ce qui précède, que « il n'est jamais rassasié d'activité, qu'il ne croit jamais avoir assez fait pour l'intérêt public »; il explique ainsi pourquoi il veut que toutes les affaires le viennent en quelque sorte chercher partout et toujours. L'usage du pâli nous met en état de préciser le sens de la locution athasamtirana. Attam tireti y signifie « juger une cause ». Cf. Childers, s. verb. et aussi au mot tîrana. Il faut comparer aussi, Delhi, ıv, 16, l'expression tilitadamda, dont ce rapprochement nous permettra de définir le vrai sens. C'est donc bien, comme je l'ai indiqué au début, de la prompte administration de la justice qu'il s'agit tout spécialement dans cet édit; de la sorte nous obtenons plus bas, pour la phrase tasa ca pana, etc., un sens beaucoup moins tautologique et, pour tout dire, moins puéril. Samtilaná est employé comme thème féminin, ainsi qu'on va en avoir la preuve dans le nominatif qui paraît un peu plus bas; "samtiranaya ou samtiranâye (Kh.) est donc le cas oblique indéterminé, faisant fonction du locatif que conserve la leçon "samtilanáyam de J. - h. Personne n'a analysé exactement cette phrase; le mot matehi en fait la difficulté principale. Cependant, à Kh., nous lisons mutehi, qui, rapproché de l'orthographe des autres versions, semble indiquer mam comme première syllabe, et K., d'autre côté, donne trahi-trehi pour les deux dernières; c'est donc, suivant toute vraisemblance, mamtrehi qu'il faut lire; d'où ce sens parfaitement convenable : "il faut que par mes conseils j'assure le bien de la terre entière ». - i. A savalokahitatpå, en apparence un ablatif, Kh. oppose le datif °hitáyá. Dh. et J. paraissent avoir l'instrumental chitena et °hitená; néanmoins, comme l'n et le y sont souvent confondus, que, à Dh., on avait d'abord lu °hitâya, qu'enfin la même restitution à J. rend bien compte de l'e final (°hitâye = hitâya) qui autrement est une pure irrégularité, il est au moins fort possible que ces deux versions aient également le datif. Je crois qu'il n'en devrait pas être autrement ici, soit qu'il y ait une faute hitatpå pour hitayå, soit que le rapprochement de ya et de yam ait fait omettre une

des deux syllabes au lapicide, en sorte qu'il faudrait lire hitatpaya [.] yam cao. De toute façon, il faut que notre construction de la phrase s'accommode d'un datif; car à Kh., tout au moins, la présence en est certaine. Nous traduirons donc: « car il n'est pas d'action plus active (kammataram) pour le bien général ». La remarque s'enchaîne parfaitement avec le commencement de la phrase, tandis que l'ancienne traduction: « car il n'y a pas d'action plus nécessaire que le bien général, » outre son inutilité un peu niaise, indépendamment de la difficulté grammaticale, se relie bien au premier membre de la phrase, mais non pas au second, sur lequel pourtant elle doit, régulièrement, porter. - j. Kimti revêt dans nos inscriptions des rôles et des nuances de signification multiples, sur lesquels nous aurons à revenir. Le mieux ici est de le prendre dans sa valeur étymologique, la plus familière à la langue classique; il conserve en même temps quelque chose de la fonction qu'il remplit le plus ordinairement dans nos textes, qui est d'annoncer le style direct, et de jouer au commencement d'une phrase le rôle qui, plus communément, est réservé à iti, rejeté à la fin. Nous traduirons donc, en remplaçant le style direct par l'indirect : « Or tous les efforts que je fais, dans quel but, si ce n'est de . . . ? » Anamna a été bien expliqué par Lassen = anrinya a l'état de celui qui n'a pas de dette, qui a payé sa dette par l'accomplissement exact de tous ses devoirs ». On remarquera l'orthographe de G. qui suit l'analogie de l'orthographe ordinaire de Kh., au lieu de lire, comme les précédents nous permettaient de l'attendre, anamnam. Il est vrai que, de son côté, Kh. s'écarte ici de ses habitudes orthographiques et écrit, comme Dh. et J., amnaniyam pour ânaniyam. - k. Comme ils ne se sont pas arrêtés à nâni, je suppose que les interprêtes antérieurs y voyaient simplement le pronom avec une désinence à forme neutre irrégulière. Mais la comparaison de Dh., J. et K. ne permet pas d'hésiter à rétablir kâni; aussi bien la distance n'est pas grande de + à 1. Cette particule se retrouve par trois fois dans les inscriptions de Delhi (1v, 9; v, 9; vi, 6), comme je le montrerai en son lieu; il est vrai qu'on ne l'y avait pas reconnue jusqu'ici. L'existence du mot en pråcrit nous est explicitement attestée par une règle de Hemacandra (éd. Pischel, IV, 367), qui statue pour kim, en apabhramça, les équivalents facultatifs kavana et kaum; kaum pour kani, comme la désinence du pluriel neutre, aim pour ani. Nous avons signalė dėja dans imani (Kh. 1, 3) un autre exemple de l'extension que ce suffixe adverbial a recue dans la langue populaire. La seule singularité de notre nouvel adverbe est dans sa signification; au lieu de l'emploi interrogatif enregistré par Hemacandra, et constaté par ses exemples, pour káim, káni est ici partout usité dans un sens indéfini; K. en fournit un commentaire expressif, en le remplaçant, dans le présent passage, par sha qui n'est qu'une autre orthographe pour kha, le représentant régulier du sanscrit khala; ca kâni n'est donc qu'un équivalent de la locution fréquente ca khu ou cu kho, très familière au style de nos monuments. Le passage du sens interrogatif au sens indéfini est le même qui se manifeste dans kaçcit et ses dérivés, et qui compte dans toutes les langues plus d'une analogie. — l. Lis. anuvateram; nous avons un autre exemple de cette forme, G. x11, 7: susamsera pour sucrasheran, et non pas praçamseran, comme on l'a cru. — m. Burnouf a complètement établi et illustré l'emploi de anyatra dans le sens de « sauf, excepté » (p. 653 et suiv.); mais il accentue trop la valeur classique du mot parákrama; il le faut, comme le montre plus haut l'emploi de parâkramâmi, entendre simplement, avec Lassen, dans le sens de « effort ».

Dhauli. — a. Nous avons déjà signalé au passage l'instrumental mamayà = mayâ. Evam est nécessaire au sens; l'omission, à Dh. et à J., n'en peut être imputable qu'à une faute, qu'elle remonte aux deux graveurs ou à leur commun modèle. — b. Sur la valeur de amte, cf. in G., n. c. — c. La construction, ici et dans les autres versions, diffère légèrement de celle de G. qui a la seconde personne, pativedetha, au lieu de la troisième, pativedayamtu; c'est la différence du style direct au style indirect, et le sens n'en est point modifié. Il faut compléter hakam = aham. — d. Sur l'instrumental mahâmâtehi au lieu du locatif que porte G., cf. ci-dessus n. e. An début de la phrase qui suit, tasi aṭhasi, à côté et dans la fonction de tâya athâya, est un autre exemple de la con-

fusion qui règne entre tous les cas obliques. Lis. âlopite hoti, L pour L, comme souvent. - e. Amnataliyam pour anamtaliyam. Malgré la place qu'occupe iti, toute la suite du texte montre que savata et savam kâlam portent, dans la pensée du roi, sur les mots qui précèdent, non sur ceux qui suivent. — f. Cf. in G., n. i. - q. Amnaniya = ananiyam. Yeham, ici et à J., de même que yeka à Kh., ne peut être pris que comme l'équivalent de gacheyam de G.; c'est la première personne du potentiel du verbe ya. Yeham, pour yeyam, comme nous trouverons à Dhauli même, dans le premier édit détaché (l. 2 et 3): pativedûyeham et álabheham pour 'yeyam et 'bheyam. Cette forme se retrouve dans le prâcrit buddhique. (Cf. Mahávastu, t. I. Comment.) - h. Palakamátu pour palakamamta.

Jaugada. — a. Quel qu'ait été le radical employé ici, il est clair que sam est la désinence du génitif, pour sa ou pour sâ, par l'allongement, si fréquent, de la voyelle finale. — b. Le fac-similé B. porte anusathe, pour "sathi; au commencement de la phrase suivante, il rectific également la lecture en : nathi hi me". — c. Mem; l'anusyara fautif n'existe pas dans le fac-similé B. — d. Kammatala — kammatalam. Sur "hitene, cf. in G., n. i.

Khálsi. — a. Lis. atikamtam, pativedaná, se mamayá. — b. Corr. uyánasi, [paṭi]vedemtu. Iti manque, comme souvent même dans des cas où il paraît plus indispensable. - c. Hape est certainement fautif; on pourrait lire hake, équivalent de hakam, correction plus facile que haqe, qui est aussi attesté pour le mâgadbî (Hemac., ıv, 301); mais il me semble, sur ma photographie de ce texte, démêler positivement la lecture haham. Quant au futur kachami, il s'explique assez par le caractère consécutif des deux actions: viennent d'abord les rapports des officiers, la décision du roi suivra aussitôt. - d. Il faut certainement lire vivade; quant à nikiti, la forme, venant de nikriti, est parfaitement admissible, à côté de nikati. Anapayite - anatte, comme ci-dessus. - e. Dose pour tose, comme nous avons ailleurs libi pour lipi, etc. C'est un pracritisme orthographique qui n'est peut-être qu'apparent, la consonnance ayant pu amener sous le ciseau du graveur le mot dosa plus fréquemment usité que tosa. Sur mutehi de la phrase suivante, cf. in G., n. h. - f. Kamatalám pour kammatalá ou *talam, comme plus haut såvakåm, avec une notation double, en quelque sorte, de la nasale. - q. Lis. kimti; yeham (cf. in Dh., n. q); ánaniyam; palatá. h. Lis. se e°. Par la leçon putadâle, Kh. s'éloigne des autres versions d'une manière assez remarquable; la seule transcription possible est patradáram a mes fils et mes femmes ». L'appel fait ainsi par le roi à sa femme ou à ses femmes, à leurs efforts dans l'intérêt de la justice et du bien public, dans un document de cette nature, est caractéristique; il paraît bien correspondre à des sentiments buddhiques. Complétez "hitâya. - i. Le dernier mot est forcément incorrect. Je ne vois que deux manières d'y porter remède; on prendra que le ni final est une faute pour ti, et on lira palâkamenâti, ou on admettra à côté de parâkrama une dérivation parâkramana, qui est fort admissible, mais dont je ne puis citer aucun exemple positif; elle donnerait la lecture palâkamanenâ. A mon avis, le plus vraisemblable est peut-être que le lapicide a, par erreur, répété la dernière syllabe: palâkamenânâ pour palâkamenâ.

Kapur di Giri. - a. Cette tablette est à Kapur di Giri d'une particulière incorrection; il semble du reste que la responsabilité en pèse, pour une bonne part, sur l'insuffisance des fac-similés. Amtamra, avec une interversion dans la place de l'anusvara, pour amtaram. Dans le mot qui suit, je ne doute guère que les deux reproductions ne se doivent compléter l'une par l'autre; au lieu de bhatapapa () et de bhatapava (7), c'est sûrement bhataparva (7) qu'il faut lire, pour bhutapurvam. Dans les caractères qui viennent ensuite, nous nous heurtons à un sensible désaccord : savala se lit assez nettement dans tous les deux; puis suivent des caractères fort incertains qu'on peut lire, dans le fac-similé C., ta(ou ra ou va)vavasa, et dans le fac-similé W., ta(ou va ou ra)vavata (ou va ou ra). La suite qui, dans le fac-similé C., semble se lire patimadhata, représente certainement le mot pativedana, écrit peut-être, par une incorrection qui n'est pas rare, pativedhana. Dans les lettres mal formées qui précèdent, l'absence de vá après pativedana ne nous

permet pas non plus, vu le petit nombre de caractères, de chercher un équivalent de athakamma des autres versions, mais simplement un complément de pativedana qui ne peut être que athasa ou quelque chose d'approchant. Savala doit cacher savakala = savam kalam, soit que le ka ait été omis accidentellement, ou qu'il soit tombé dans l'étroite lacune que paraît révéler l'écartement trop sensible entre les deux derniers signes. Pour la suite, la divergence entre les deux fac-similés ne nous laisse pas le moyen de nous prononcer avec une sécurité entière. Si, comme il est probable, les traits donnés par M. Cunningham se vérifient, il serait assez facile de lire va atasa (pour athasa) ou athasa; la lecture du fac-similé W. suggérerait plutôt cette autre restitution, équivalente au fond pour le sens, vavahara (=vyavahāra). Je lis donc, au résumé, ce passage : na bhataparva sava[ka]la va athasa pativedhana, ou sava ka la vavaharapativedhana, c'est-à-dire ; na bhûtapûrvû savam kûlam athasa paţivedaná. - b. Lis. açamanasa et cf. in G. n. c; corr. vacasi vinitamsi, la lecon du fac-similé W. qui. si la pierre ne la donne pas en effet, doit très certainement être rétablie. - c. Pour pratividaka, il faut sans doute lire prativedeta pour vedemtu. On va, par deux fois, dans la suite immédiate, retrouver cette même confusion ka pour tu, 7 pour]. Les mots qui suivent, jusqu'à la fin de la ligne 14, font double emploi, comme l'a bien vu Wilson. La faute semble d'abord imputable au lapicide et non à son modèle: en recommençant une ligne nouvelle, la ligne 15, il se serait laissé

tromper par la répétition du dernier mot de la précédente, pativedetusu me, qui revient deux fois dans la phrase; il aurait ainsi répété une grande partie de la ligne qu'il venait de graver. Mais, dans cette hypothèse, comment expliquer les sensibles divergences qui séparent ces deux reproductions d'un texte identique? Quelque impression que l'on puisse tirer de ce fait curieux sur la manière dont furent gravées nos inscriptions, nous n'avons pas à y insister ici; notre tâche est de restituer le texte et le sens dans l'un et l'autre cas; elle ne laisse pas que d'être épineuse; elle n'est pourtant pas désespérée, comme en jugeait Wilson. Pour plus de brièveté et de clarté, je reproduis ici les deux répétitions, en regard l'une de l'autre; je les distingue, la première par la lettre A, la seconde par la lettre B.

A

Savatra ca nanasa atha karomi ya pi to kika makhatu
anapayami pika va avadhayaka pena ma tradha
va acayika nanasa bhoti [.]
taya athaye tiyo? . . ta
ma puriraya shanamtariyena
pativedetusu me

13

Savatra ca a... tra janasa karomi atrayutisa toka
anapice aha dapaka va çravaka va ya va pana mahamatana
acayiti ... aropita bhiti [.]
taya athaya vivide sava nijati
va parishaye anamtariçana
patividetuto me

Dans A, la correction, par deux fois, de ñanasa en janasa, est évidente, à cause de l'extrême ressemblance des deux lettres Y et Y. Je lis, pour ya pi to kika : ya pi ca kici . Y pour 7 et # pour 7 ne font pas de difficulté. Quant à la lacune, la comparaison de toutes les autres versions me persuade qu'elle n'est, pour une partie, qu'apparente, et je restitue, comme dans B: "anapayami aham dapa(pour pi)ka va çavaka"; dans ce dernier mot, au lieu de avadha, 7 pour ? est assez aisé, et 7 pour 3 ne présente pas non plus d'obstacle insurmontable; l'absence du second va, plus grave, n'est pas elle-même surprenante dans un texte où les particules sont si librement employées. Dans la suite nous rétablissons ya ca, pour ya ka, comme tout à l'heure kici pour kika; je ne m'arrête pas à pana pour pena qui est évident. La restitution mahamatrehi pour ma - tradha n'est légèrement incertaine que dans la dernière syllabe; la comparaison de B suggérerait plutôt mahamatrana, mais la confusion de 2 en 3 s'explique si facilement, que je préfère, en somme, me rapprocher, par la première lecture, du texte des autres versions. Pour la traduction de cette phrase, il suffit de renvoyer à ce qui a été dit plus haut, in G. n. e. On ne saurait se prononcer avec une entière confiance sur un passage aussi fragmentaire et aussi peu distinct que celui qui suit athaye. Du point de vue graphique, on arrive du moins aisément à la lecture viyoga pour les trois premiers caractères, et cet équivalent de vivada fournit un sens fort convenable. Le ta peut être la dernière syllabe de nikata pour nikati, et alors il faudrait admettre que la lacune qui suit n'est qu'apparente et que le ma représente seufement les restes d'un ra. Il n'est malheureusement guère de restauration certaine pour un fragment si mutilé. Les caractères suivants s'y prêtent mieux; ils se doivent lire parishaye aname; il n'y a pas très loin de 7 à 7, et la confusion de 7 en 7 se résout aisément. Dans B, la première lacune présente quelque difficulté; on peut bien compléter "atham atra"; mais atra, ainsi placé, ainsi répété, s'explique assez mal comme adverbe de lieu. Nous demeurons de la sorte en présence d'une double hypothèse : ou ata est pour atam = atham; mais alors il faut admettre qu'il n'y a pas réellement de lacune, et la répétition de cette orthographe, pour le très ordinaire atha ou atha, est un peu suspecte; ou la lacune cache réellement deux lettres perdues, et en lisant atham atájanasa — atáyatasa, nous pouvons analyser attajanasa, attayatasa (comp. attapasamda dans le xuº édit), c'est-à-dire âtmajanasya, âtmayaktasya : « je fais les affaires de mon peuple, des fidèles de ma croyance. » C'est vers cette dernière analyse que j'ineline. La seconde lacune est facile à combler, [yam pi ca mu]hhata; car c'est indubitablement ainsi qu'il faut lire les deux caractères qui subsistent; cf. 11, 5, où nous avons déjà dû lire kha pour ta, et tout à l'heure pativedaka où nous avons rétabli pativedetu. Anapice se corrige sans effort en anapimi pour anapemi, * pour * Dans acayiti, pour acayika qu'il faut restituer, nous avons presque exactement le cas inverse de celui que nous venons de rencontrer dans [mu]khaka pour makhatu. J'ai déjà marqué que je complète janasa; il va sans dire que bhiti se doit changer en bhoti. On peut de même substituer vivade à vivide, et l'analogie des autres textes parle très haut dans ce sens; il ne nous reste plus des lors qu'à joindre sava à nikati (pour nijati, 7 pour y un peu comme tout à l'heure dans çavaka nous avions 7 au lieu de 7); mais on regrette l'absence du premier va, et ce sarva que n'a aucune autre version n'est guère utile ici. On pourrait donc songer à une autre division des mots et lire : °athaye va videsa va°, c'est-à-dire vidvesha, bon équivalent de vivåda ou viyoga. En somme, cependant, le premier parti me paraît encore le plus sûr, étant le plus simple. Lis. anamtariyana = anamtariyena, le ça est mal formé et se rapproche sensiblement du ya. De pațividetuto faire pativedetavo ne constitue même pas à vrai dire une correction; mais cette lecture, confirmée par les autres textes, implique pour A une rectification plus grave, de sa (su) en va ou vu; il est curieux qu'un peu plus bas nous retrouvions en apparence parakamatusu; mais une forme pareille serait sans explication, et, dans ce cas encore (cf. viu, 17, où il faut lire ra au lieu de sa), le changement de sa en va nous rendra une lecture acceptable et intelligible. — d. Añapitu pour añapitañ. A en juger par les autres textes, la lacune qui suit maya ne cacherait que la seule syllabe na de nathi. Mais dans cette phrase notre copie s'écarte un peu des autres; en effet, en corrigeant taña en tasa, tosa, pour 4, ce qui n'est pas excessif, nous n'avons rien qui corresponde à uthane des autres textes; pi (pour pe), au lieu de ca,

après athasañtiranaya, indique du reste une modification de détail dans la construction; va, après me qu'il renforce et souligne, s'explique de lui-même. e. Je ne doute pas, d'après les autres versions, qu'il ne faille compléter mana[mam]trehi = manomantrehi, qui n'est rien qu'un équivalent de maintrehi seul. Malam pour mulam. Etra pour atra peut être correct : pâli ettha; atanam pour athanam, uthanam. Malgré ce que la confusion de na et sa a d'un peu inusité, la restitution athasamtirana, que garantit la comparaison des copies parallèles, me semble incontestable. - f. Complétez et corrigez 'na[thi] hi ka'. Je lis, en rapprochant G., "savalokahitata[ya] = savalokahitattáya. Lis. *parakamami au lieu de *mama. - q. °kimti [bhu]tanamo. Les mots qui suivent sont plus embarrassants; nous en tirons néanmoins un sens fort satisfaisant, au moyen d'une conjecture très facile; si nous lisons 4, te, au lieu de 4, ca, nous obtenons ananijasa (pour "jasi") nateyam, ce qui revient exactement, étant donné l'emploi fréquent de vattati avec des locatifs abstraits (pâli : vase vattati, dhamme vattati), au sens de la locution ânaniyam gacheyam ou yeham des autres versions. - h. Pour shu, cf. in G. n. k. Paratu pour paratam (Kh.) = parata. La lacune qui suit sukhayami semble n'être qu'apparente; il se peut aussi qu'il soit tombé réellement deux syllabes, aham par exemple. - i. Ayi pour aye = ayam. Il manque deux syllabes; il faut lire dharmadipi dipitha pour dipita; cette persévérante répétition de la même faute dans le même mot est assez singulière (cf. 1, v.

4; v, 3); mais en somme la forme régulière est au moins aussi fréquente ici (cf. IV, 4; XIII, 11; XIV, 1). Tata pour tathá; namtaro pour nátaro = nattaro. j. Nous pouvons rétablir l'avant-dernière phrase, par deux rectifications principales, de sa en va (dont nous avons eu tout à l'heure un premier exemple, n. c.), et de ? en 7, ce qui nous mène à cette lecture "parakamata savalokaathaya; je ne parle pas du changement de hi en lo, les deux signes 7 et 7 étant presque identiques. La suite, qui s'écarte un peu des autres versions, se peut analyser cependant avec une plus grande confiance. Il faut évidemment lire ma bhavatu esa, pour asa, et ce pronom annonce un substantif dans les trois syllabes suivantes qui se lisent d'abord amaa. Comme sens général, équivalent de celui des autres copies, nous obtenons : « Ce. . . . ne saurait être sans un grand effort. » D'où il suit que le substantif qui se cache sous les syllabes, certainement incorrectes, amaa, doit résumer cette action et cette conduite que le roi conseille à ses successeurs. En effet, au moyen d'une correction si légère et si fréquente qu'elle peut à peine entrer en compte, nous arrivons à amaha, que l'extrême négligence de la notation vocalique nous autorise à lire amoha; le terme est familier à la langue buddhique dans le sens, excellent ici, d'a activité, sagesse ».

Voici, en résumé, comment je propose de traduire l'ensemble de cette tablette :

« Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas.

Dans le passé [on n'a] pas [vu s'étendre] à tous les moments l'expédition des affaires et l'audition des rapports (K.: à tous les moments l'audition des rapports sur les affaires). Quant à moi, voici ce que j'ai fait. A tous les moments, que je mange, [que je sois] dans le gynécée, dans les appartements intérieurs, même dans l'endroit secret, et dans le lieu de la retraite religieuse (??) et dans le jardin, partout pénètrent les officiers chargés des rapports, avec l'ordre de me rapporter les affaires du peuple, et partout j'expédie les affaires du peuple (K. (B): les affaires du peuple, les affaires des fidèles), tant par ce que, moimême, de ma bouche, j'ordonne de donner ou de faire savoir, que par l'imprévu que procurent (K. : au peuple) les Surveillants de la religion. C'est ainsi que j'ai commandé que, partout et toujours, une division, une querelle (K. (B): toute querelle?) se produisant dans l'assemblée du clergé, il m'en soit fait rapport immédiatement. Car je ne crois jamais avoir assez déployé d'activité pour l'administration de la justice. C'est mon devoir de procurer par mes conseils le bien public; or la source en est dans l'activité et dans l'administration de la justice; car il n'est rien de plus efficace pour le bien public. Tous mes efforts n'ont gu'un but : acquitter cette dette [de devoir] à l'égard des créatures; je les fais autant que possible heureuses ici-bas; puissent-elles s'acquérir le ciel dans l'autre monde! C'est dans cette pensée que j'ai fait graver cet édit, puisse-t-il subsister longtemps! et que mes fils, mes petits-fils et mes arrière-petits-fils (Dh. et J.: mes fils et mes arrière-petits-fils; Kh.: mes fils et mes femmes; K.: mes fils, mes petits-fils) suivent mon exemple (Dh., J., Kh., K.: fassent tous leurs efforts) pour le bien public. Mais cela est difficile sans un extrême effort (K.: mais cette sage conduite ne saurait être que par un extrême effort).»

SEPTIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 255 et suiv.; Wilson, Journ. Roy. As. Soc., VIII, p. 308 et suiv., et XII, p. 198 et suiv.; Lassen, p. 264, n. 2, 5; p. 265, n. 1; Burnouf, p. 754 et suiv.

GIRNAR.

⁽¹⁾ Devânampiyo piyadasi râjâ sarvata i ichati save pâsamdâ vaseyu [.] save te samyamam 2 ca (2) bhăvasudhim ca ichati i jano 2 tu ucăvacachamdo ncâvacarâgo [.] te

Fac-similé C. "savata".
Fac-similé C. "sava".

sarvañ va ¹ kâsañti ekadesañ va kâsañti ² (3) vipûle tu pi dâne yasa nâsti sayame bhávasudhitâ va kataññatâ va daḍhabhatitâ ca nică bâḍhañ [-]

DHAULL

(1) Devånampiye piyadasi lájá savata ichati savapásamdá vasevúti [.] save ho ta " sáyamam bhávasudhi ca ichamti munisá ca (2) ucávacachamdá ucávacalágá [.] te savam vá ekadesa . kachati vipulá pí cá dáne asa " nathi sayame bhávasudhi ca nice bádham [.]

KHĀLSI.

(21) Devånampiye piyadasi läjä — vata ichati savapåsamdå vaseva [.] save hi te sayamam bhavasudhi lichamti muneva " ucåvacåchamdå ucåvacaläga [.] te savam ekadesam pi kachamti vipule pi ca däne taså nathi (22) sayame bhavasudhi kitanåtu dådhabhatita cå nica pådha [.]

- Fac-similé C. "sava va".
- Fac-similé C. "kasam".
- 3 Fac-similé W. "sava".
- Fac-similé W. *pashada va*.
- Fac-simile W. "sayama? va".
- * Fac-similé W. *pi bhasha*.

JAUGADA.

(8) Devånampiye piyadasi läjä savata ichati savapäsamdä va.e..i [.] save hi te sayaam bhávasudhi ca ichamti munisä ca ucavacachamda ucavacalägä [.](2)—ekadesam va kachamti vip.le pi ca då.e——i la nice bådham [.]

KAPUR DI GIRL

(1) Devanampriyo priyaçi raja sarvatra ichati sarvam (2) pashamja vaseyu [.] save i te suyoma bhavaçudhi ca ichamti (3) jano cu ucavacachamdo ucavacarago [.] te savam va ekadeçam va (4) pi kashamti vipule pi cu dane yasa nathi sayuma bhava (5) çudhi kitanata didhabhatita nice padham [.]

Girnar. - a. La construction serait utilement complétée et éclairée par l'adjonction de iti que portent, en effet, Dh. et J. Au reste, le sens de la phrase n'a rien d'obscur. J'ai déjà dit (G. v, n. h) que pâsamda se doit prendre dans le sens général de « secte », et non, avec Burnouf, dans le sens particulier d'a ascète appartenant à telle ou telle secte ». C'est, comme on va le voir, par les méprises où il est tombé dans l'interprétation de la suite qu'il a été entraîné à cette spécification que rien n'appelle ni ne justifie. Le roi « souhaite que toutes les sectes puissent habiter, habitent librement en tous lieux », suivant l'explication de Lassen. - b. La leçon samyamam du fac-similé B. coupe court aux hésitations de Burnouf qui, lisant sayama, le voulait transcrire svayama; samyama est, du reste, absolument familier à la terminologie des buddhistes, pour marquer la «domination sur les sens» (on peut comparer encore G. 1x, 5, où pânesu sayamo exige la restitution samyamo). La précision de ce mot nous aide à déterminer la valeur de bhâvasudhi qui désigne la pureté de l'âme, des pensées, opposée à la pureté des sens, aux macérations et à la pénitence. - c. Le reste de cette courte inscription veut être examiné d'ensemble; c'est à partir d'ici que Burnouf a fait fausse route, égaré moins encore par une explication inexacte des termes que par la liaison et le rapport qu'il établit entre les différentes phrases. Il y a cependant le mot kâsamti (kachamti des autres textes) dont il a méconnu la vraie transcription; ici,

comme dans d'autres passages 1, il y voit le sanscrit karshanti; nous avons reconnu précédemment (éd. v) que c'est tout simplement le futur de kar « ils feront ». Le doute n'est pas possible. Quant à l'expression ekadesam, la phrase précédente rapprochée de l'expression que nous avons rencontrée vers le début du ve édit, sans parler de deux passages difficiles du 1er et du nº édit détaché (l. 7-8) de Dh., en justifie bien l'emploi au moral; ce qui donne, en définitive, avec cette traduction : «ils feront tout ou ils feront une partie seulement, » ce sens général : ils atteindront complètement ou seulement en partie l'idéal moral qu'ils se proposent, ou qu'ils font profession de se proposer. Ce passage bien compris projette sur ce qui précède et ce qui suit une lumière précieuse. Par la particule tu, la proposition jano tu, etc. est placée dans une certaine opposition avec celle qui précède, et qui peut se résumer ainsi : a tous cherchent la perfection »; l'antithèse naturelle que nous attendons, étant prévue par la conjonction, est celle-ci : mais tous n'y atteignent pas. Tel est en effet le sens qui découle aisément de la traduction littérale : « mais les hommes ont des volontés et des attachements mobiles. » On voit maintenant comme, à son tour, la proposition suivante se rattache convenablement à celle-ci : la faiblesse et la mobilité naturelles à l'homme expliquent pourquoi les adhérents des diverses croyances ne remplissent pas tous tout

Lotus, p. 668 et 749.

l'idéal qu'ils concoivent : ils n'en rempliront peutêtre qu'une partie. Suit de nouveau la particule adversative, en pendant à la phrase précédente. Dans celle-ci, il importe de bien établir le sens du mot dána; ce n'est pas, comme le pensait Burnouf, l'aumône au sens passif, mais bien au sens actif « l'action de donner ». C'est l'acception dans laquelle le mot est toujours pris dans nos inscriptions. Il suffit de renvoyer au nº édit de la colonne de Firuz, l. 12, où Burnouf (p. 666 suiv.) l'a fort bien entendu (cf. encore dánasamyata, plus haut, éd. v, etc.). Du reste la construction même, qui coordonne le mot aux termes samyama et bhávasudhi, ne permet pas d'attendre autre chose que la désignation d'une qualité, d'une vertu. Ceci posé, la traduction de la phrase entière se déduit d'elle-même, sans qu'il soit besoin de presque rien changer au reste de l'interprétation de Burnouf : « Mais dans celui-là même qui ne fait pas beaucoup l'aumône, la domination des sens, la pureté du cœur, la reconnaissance, la fidélité dans les sentiments sont toujours bien. » L'enchaînement des idées est de la sorte irréprochable. Le roi veut la tolérance pour toutes les croyances; c'est que toutes poursuivent, encore que par des chemins différents, un but recommandable. Il est vrai que l'homme est faible et sans persévérance; mais encore, si la plupart ne pratiquent qu'une partie de leur programme moral, ce n'est pas une raison pour les condamner sans merci; celui qui n'aura pas une qualité en aura au moins une autre : s'il ne fait pas largement l'aumône, il saura dompter ses sens, se montrer reconnaissant et fidèle; c'est toujours très bien. Nica pour nicam, comme nice ou nica des autres textes. L'adjectif est pris adverbialement, et il est employé ici exactement comme l'est «toujours» dans certains tours familiers : « c'est toujours cela de gagné, » etc. Dans dadhabhatità, dridhabhaktità, nous ne saurions, avec Burnouf (une dévotion solide), entendre bhakti dans le sens technique de foi, dévotion, qu'il ne prend, à notre connaissance, dans les sectes indoues, qu'à une époque postérieure, et que nous n'avons pas le droit, sans preuve décisive, d'introduire dans la langue buddhique du me siècle avant notre ère. Or le rapprochement de katañúatá nous prépare bien plutôt à quelque vertu plus générale, plus humaine que religieuse ou mystique. C'est, aussi bien, dans l'acception de « fidélité, dévouement », qu'il reparaît au xnº édit (G. l. 6) dans l'expression ûtpapâsamdabhatiyâ « par attachement à sa secte ».

Dhauli. — a. Lis. hi te, sâyamam pour samyamam, bhávasudhí pour bhávasudhim. — b. Kachati à corriger en kachamti; asa pour yasa comme souvent.

Jaugada. — a. Cette lacune, comme les suivantes, se comble sans hésitation par la comparaison de Dh.; je n'y insiste pas. — b. Il faut lire, avec le fac-similé B., sayamam, ou peut-être suyamam, pour samyamam. — c. Lis. ca; la confusion entre d et J s'explique sans peine.

Khâlsi. - a. Lis. vasevu = vaseyu. - b. 'sudhi est suivi d'un trait vertical, tout semblable en apparence à celui qui, dans la suite des inscriptions de Khâlsi, est plusieurs fois employé pour remplir une place laissée libre en raison du mauvais état de la pierre. Il est plus croyable, bien qu'il soit un peu rapproché du caractère précédent, que ce trait ici n'est autre chose que la tige d'un d dont la boucle est effacée. Maneva ne saurait être correct; les désinences °chamda et °raqa des adjectifs indiquent plutôt un pluriel; il est donc d'autant plus probable qu'il faut lire munisa (comme à Dh. et J.) que det d sont après tout assez semblables. Peut-être est-ce, mieux encore, manisá ca qu'il faut rétablir, en admettant que le dernier caractère est en réalité le ca que la comparaison des autres textes nous promet ici; la ressemblance entre d et d (ou d), que je viens de rappeler, aurait eu pour résultat d'amener l'omission de d par le lapicide. En tout cas, il n'existe aucun doute sur le sens. Lis. ucâvaca. - c. Que l'omission du double va après savam et ekadesam soit accidentelle, ou bien, ce qui est très probable, qu'elle soit voulue, elle ne saurait impliquer une différence de traduction, le api qui suit ekadesam pouvant à la rigueur en tenir lieu à lui seul. Tasa ne saurait être exact; on a le choix entre deux corrections absolument équivalentes, et toutes deux d'une grande facilité au point de vue graphique : LE ou HE. Les habitudes dialectales de Kh., d'accord avec mon facsimilé, me font pencher pour la seconde. — d. Kițanâta, interversion pour kițanută. Lis. diḍhabhatită.
On a déjà rencontré assez d'exemples du durcissement anormal de la consonne moyenne, pour ne pas
s'étonner de l'orthographe pâḍham pour bâḍham. A
vrai dire, la pierre, si j'en juge par ma photographie,
permettrait aisément la seconde lecture, mais la
concordance de K., avec paḍham, commande une
particulière réserve.

Kapur di Giri. — a. Priyaçi pour priyadarçi, par omission d'un caractère; sarvañ = sarvâ. Dans cette écriture toute cursive, les signes 4 et y se peuvent aisément confondre; c'est certainement pashañda qu'a écrit ou du moins voulu écrire le lapicide. — b. °i à corriger en hi, comme souvent. Dans sayoma, comme plus bas dans sayuma, si la notation vocalique n'est pas entièrement arbitraire, ou même, dans le second cas, simplement apparente, il y aurait une interversion pour soyama, sayama = sañyama, comme dans l'édit suivant nous allons rencontrer subodhi pour sañbodhi. Relativement à padhañ = bâdhañ, cf. in Kh, n. d.

Cette tablette me paraît se traduire avec certitude de la façon suivante :

« Le roi Piyadasi, cher aux Devas, souhaite que toutes les sectes puissent habiter [librement] en tous lieux. Toutes, en effet, se proposent [également] l'asservissement des sens et la pureté de l'âme; mais l'homme est mobile dans ses volontés, mobile dans ses attachements. Ils pratiqueront donc ou en entier ou [seulement] en partie [l'idéal qu'ils poursuivent]; mais au moins tel qui ne fait pas d'abondantes aumônes possède la domination sur ses sens, la pureté de l'âme, la reconnaissance, la fidélité dans les affections, ce qui est toujours excellent.»

HUITIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 256; Wilson, p. 199 et suiv.; Lassen, p. 227, n. 3; Burnouf, p. 757 et suiv.; Kern, p. 55 et suiv.

GIRNAR.

(1) Atikâtam amtaram răjâno vihârayâtâm înayâsu [.] eta magavyă 2 ânâni ca etârisâni 2 (2) abhiramakâni ahumsu [.] so devânampriyo î priyadasi râjâ dasavasâbhisito samto amyâya îsambodhi 1 [.] (3) tenesă îndamayâtă eta yam înam dasane ca dâne ca thairânam dasane ca (4) hiramnapratividhâno ca janapadasa ca janasa darsanam dhammânusasți ca dhamaparipuchă ca [.] (5) tadopayâ esă bhuya rati bhavati devânampiyasa priyadasino râno bhâge amñe [.]

DHAULI.

(3) . . kamtam amtalam lajano vahalayatam nama . . . khamasa viya amnani ca edisani abhilamani puvam tinam [.] se devanampiye (4) piyadasi laja dasavasabhisite b nikhami sambodhi [.] tona ta dhammayata tesa hoti samanababhananam dasan ca dane ca vadhanam dasane ca (5) hilammapetividhane ca janapadasa janasa dasane ca dhammanusathi ca

JAUGADA.

(10) .t. kamtam amtalam lájá —
iya amnani ca e iya amnani buvam
tinam [.] se devanampiye
(11) piyadasi lājā dasa ——
ta tesa hoti
40 44 - 4
dâne ca vadhânam dasane ca (12) hilaninapaţividhâne ca

Fac-simile C. "tá ña".

Fac-similé C. "vya a".

Fac-similé C. "risani".

Fac-similé C. *piyo*.

Fac-similé C. "ayaya".

⁶ Fac-similé C. *na sâ*.

¹ Fac-similé C. "età ya".

¹ Fac-simile C. "ranapratividhane ca".

Fac-similé C. "dhamá".

chá · [·] tádápayá ^d · · · sa · abhilâme hoti devánampiyasa piyadasino lájine bháge amne [·]

— làme hoti devânampiyasa (13) piyadasine lajine bháge

KHALSI.

(22) Atikatam amtalam devånampiya " ----- dhiya _ nikhamisu [.] hidá migavivá amyáni ca hedisani abhilamani humsam [.] piyadasi devânampiye jā dasavasābhisite samtu * nikhamitha sambodh . [.] (23) tena tà dhammayata età yam hoti samanabambhanànam dasane ca dàne ca vidhanam dasane ca hilamnapatividhâne ca janapadasa janasa dasanam dhammanusathi ca dhanmapalipuchá cá [.] tatápayo esa bhaya láti devánampiyasá piyahoti dasisă lăjine bhâge amne [.]

KAPUR DI GIBL.

(17) Atikamtam amtaram ' java jaraya * viharayatam * name nikhamisham 1 . [.] gamagaye añane ca edicani arasamana abhavasu [.] so devanampriyo priyadarçi raja daçavashabhisito samtu 6 subodhi * nikami tena dha dharmayatra atra ya iyam hoti çramanambramenanam? darçane dana vaana . . hirañapatividhane ca pajanasa janasa damçana dharmanuçati dharmapariprutha ca [.] tatopayam ete bhaye rati bhoti devanampriyasa priyadarçisa rañi bhago añi [.]

[·] Fac-similé W. "tara ja".

² Fac-similé W. "jalya".

Fac-similé W. "yatra na".

⁴ Fac-similé W. *misha ga*.

⁵ Fac-simile W. "ca adhicane ava".

[&]quot; Fac-similé W. "sutu".

^{*} Fac-similé W. "bramaņa".

^{*} Fac-similé W. anu

[&]quot; Fac-similé W. "raño bha".

Girnar. — a. M. Kern a ici amélioré l'interprétation de Burnouf, en reconnaissant dans ñayâsu une orthographe irrégulière pour niyyasa, aoriste de niryûti. Cette analyse est, à mon avis, confirmée par le parallélisme qui en résulte entre notre expression et la locution ayâya sambodhim, également empruntée au verbe yá; ce parallélisme est évidemment intentionnel et cherché, comme le montrent les autres versions qui, dans l'un et l'autre cas, opposent également le même verbe, nikhamati. C'était une occasion naturelle de souligner le trait sur lequel repose tout ce texte, l'antithèse entre vihârayâtrâ et dharmayâtrâ. - b. Pour eta = pâli ettha = atra, il faut certainement maintenir l'interprétation de Burnouf, contre celle de Prinsep (eta, gazelle), reprise par M. Kern; c'est ce que prouve l'équivalence de hidà à Kh. Elle indique en même temps que le mot a une valeur un peu plus précise, moins explétive, que ne le pensait Burnouf, et nous donne à entendre que « la chasse, Tetc. faisait ici-bas tout le plaisir des rois ». Impossible de décider si magavyá est réellement employé au féminin ou représente seulement l'orthographe magavyam, au neutre, comme en sanscrit. - c. Bien que le fac-similé B. paraisse bien porter am, l'accord de MM. Burgess et Cunningham dans la transcription ayáya rend nécessairement cette lecture très douteuse; si elle se vérifiait, elle se pourrait à la rigueur expliquer comme = áyáya « il vint », au lieu de «il alla». Sambodhi au lieu de sambodhim. Ce mot, dont le sens a été très bien défini par Burnouf, est des plus curieux, non seulement par ses attaches indéniables avec le buddhisme, mais aussi par la preuve qu'il nous fournit de ce fait, qu'à la date de nos inscriptions, la terminologie buddhique, même en ce qui touche un mot si important et si connu, n'était pas encore fixée telle que les livres canoniques nous l'ont transmise. Car sambodhi n'y pourrait avoir d'autre sens que celui d'a intelligence parfaite», de « condition d'un Buddha ». Je reviendrai ailleurs sur ce point. So qui commence la phrase ne doit pas s'entendre au sens neutre, dans la fonction adverbiale : c'est le masculin; il équivaut à la locution so ham, et accentue l'antithèse avec rajano de la phrase antérieure. - d. Burnouf s'était mépris tout à fait sur eta yam qu'il lisait en un seul mot; M. Kern a bien divisé, mais atra de K. nous permet d'être plus exact encore dans l'analyse du détail : eta ici, comme età à Kh., représente atra, ettha; en effet, le mot fait pendant à eta de la phrase précédente, comme le comporte bien le parallélisme antithétique institué entre ces deux propositions. De l'expression eta yam hoti, sa hoti, on peut rapprocher dans le xr éd. (G. l. 2) la locution équivalente : tata idam bhavati. - e. Lis. pratividhâne. On pourrait admettre que ca n'est pas ici enclitique comme d'ordinaire; le fait se reproduit assez souvent, en particulier dans le sanscrit buddhique (cf. Mahávastu, t. I), et c'est ainsi que l'ont entendu Burnouf et M. Kern; néanmoins, comme ca manque dans toutes les autres versions, nous n'avons qu'une seule manière de construire correctement, c'est de faire dépendre un génitif de l'autre, janapadasa de janasa, ce qui nons donne ce sens : « l'inspection du peuple de l'empire, » D'autre part, la présence de ca à G. écarte la possibilité de considérer janapadasa comme adjectif, pour jánapadasa. Cf. Delhi, IV, 5, 7. Je m'en tiens pour darçana à la traduction de Burnouf, dont j'estime que le savant professeur de Leyde a eu tort de s'écarter. Il entend le mot par «l'action de voir chez soi», en d'autres termes, d'inviter. C'est introduire une nuance arbitraire, peu conforme à l'usage du style buddhique, où constamment nous rencontrons dassanam, dassanâya, pour marquer l'action d'aller voir (le Buddha par exemple). Il est d'ailleurs beaucoup plus naturel de la part du roi de recommander l'attention à veiller sur le peuple, que de se préoccuper de le faire affluer au palais. L'association de darsanam avec les deux termes suivants tend à la même conclusion; ils marquent un ordre d'idées où le roi, directement ou indirectement, est actif à l'égard du peuple; il en doit être de même pour le premier terme. On peut, plus qu'il n'a été fait, préciser la portée de dhammaparipachá, M. Kern comprend : « la recherche de la justice; » or pariprichá signifie non pas rechercher, poursaivre, mais bien questionner, s'enquérir. Quant à la traduction de Burnouf, « les interrogatoires sur la loi, » c'est plutôt un calque qu'une interprétation. Ici encore, dhamma se doit prendre au sens précis de religion. Il n'est pas très croyable qu'il soit question d'interrogatoires qui ne pourraient avoir d'autre but que de

s'assurer du degré d'instruction religieuse du peuple. D'ailleurs, l'emploi de परिपृष्ठन et, spécialement, de धर्मपरिपुक्तन, dans le Lalita vistara (p. 157, ult.; p. 158, l. 1), nous conduit directement à entendre ici «des enquêtes, des consultations auxquelles se livre le roi, pour s'éclairer sur les questions religieuses », sans doute auprès des prêtres, des docteurs les plus renommés. Ainsi il se montre dans son double rôle de maître qui répand la religion (dhammânusasti), et de fidèle zélé qui ne cesse d'en approfondir les doctrines (dhammaparipuchâ). L'existence d'un livre comme le Milindapanha de la littérature pâlie montre assez que ce rôle prêté au roi n'a rien d'arbitraire ni d'inusité. - f. Pour tadopayá, M. Kern propose de transcrire tadauparyút; il s'y laisse déterminer par cette pensée, que je ne puis m'empêcher de trouver préconçue et arbitraire, qu'il faut qu'il y ait ici quelque équivalent du sanscrit tadáprabhriti. Je le crois d'autant moins que l'idée qui serait ainsi exprimée l'est déjà dans la phrase par les mots bhage ane. Cette conjecture ne me paraît d'ailleurs se recommander ni par l'évidence, puisqu'il faut admettre un άπ. λεγ. auparyam, ni par la facilité de la construction. Quant à l'influence qu'a pu exercer sur l'ingénieux commentateur la comparaison de la prétendue leçon de Dh. tadápeyále, elle doit tomber, comme je le dirai tout à l'heure, avec la leçon ellemême. Je n'insiste pas sur le double emploi évident que fait, dans cette traduction, bháyo avec tadopaya; l'embarras m'en paraît sensible dans les explications

de M. Kern; mais j'admets pour bhûyo une nuance de signification un peu différente de celle qu'il y cherche. Difficulté pour difficulté, l'explication de Burnouf tadopayâ = tadupâyâ me paraîtrait encore préférable. Mais nous sommes en état de préciser davantage. Il faut reconnaître ici le même mot qui existe en pâli sous la forme tadápiya. M. Trenckner (Páli miscellany, I, p. 75) ne me paraît avoir apporté aucune raison forte contre l'acception traditionnelle (cf. Childers, sub. verb.) dans laquelle les commentateurs prennent le mot; ils l'entendent au sens de approprié, qui est en rapport avec.... Cette interprétation est, dans le cas présent, parfaitement convenable: le roi parle du plaisir qui va avec les pratiques religieuses, qui les accompagne, qui en résulte. La forme que prend ici cet adjectif nous donne en même temps la clef de son étymologie. Celle qu'a proposée Childers (tadrûpiya) est condamnée par les difficultés phonétiques; celle qu'a produite M. Trenckner (á-vap) ne l'est pas moins par le sens trop restreint, trop spécial qu'elle assignerait à la locution. Le pâli emploie un adjectif opâyîka pour dire convenable, bon; je le retrouve dans le sanscrit buddhique avec l'a bref, opayika (par exemple, Mahavastu, I, p. 146, l. 12); il suffit de considérer opaya comme une forme parallèle, de même signification, dont la légitimité se passe de preuves. La déformation de tadopaya en tadúpiya n'a rien de bien extraordinaire; û pour o, comme dans visûka (cf. Kuhn, Beitrüge, p. 28-29); l'i pour a a pu se développer d'autant plus

aisément dans le voisinage de l'y que la première altération avait obscurci l'origine du mot. On remarquera que mon interprétation serait indirectement confirmée par la leçon de Kh. et K., si, comme il semble résulter de l'orthographe tatopaya, opaya y a en effet une existence distincte et une valeur équivalente à celle de tadopaya. Bhûya pour bhûyo me paraît souligner une fois de plus cette antithèse entre les habitudes anciennes et les pratiques nouvelles qui fait le fond de tout notre texte; il se peut rendre : « en revanche, en échange des plaisirs abandonnés. » A coup sûr, il faut échapper à ce composé hybride, bhûyorati « extrême plaisir », où se réfugiait Burnouf. Il n'y a, au contraire, rien à ajouter à ses observations, tout à fait définitives, touchant la locution bháge añe = pàli aparabháge « dans la période qui a suivi [ma conversion] ».

Dhauli. — a. Lis. "vihâlayâtam nâma nikhamisu [eta maga]viya". Îl n'y a aucune difficulté, et il serait superflu de s'arrêter maintenant à certaines incertitudes de mes prédécesseurs auxquelles le bénéfice d'un nouveau fac-similé coupe court. Pavam se doit nécessairement lire huvam. Les deux syllabes suivantes sont autrement embarrassantes. M. Kern restitue tânam, le génitif pluriel (D. IV, 17, al.). On pourrait songer à d'autres analyses. Nous avons cru reconnaître, déjà dans ces textes, la particule nam, si familière au mâgadhî des Jainas (K. 14 éd.). On pourrait fort bien lire te ou ta nam, que l'on considérerait

comme un équivalent de la formule si fréquente au commencement des phrases des écrits jainas tae nam pour tato nanu, et dont j'ai d'autre part retrouvé dans le sanscrit buddhique des traces encore sensibles. Il faudrait dès lors reporter la ponctuation après huvañ. Je laisse à de plus habiles le soin de décider entre l'une et l'autre conjecture, et m'en tiens provisoirement à celle que recommande l'autorité de M. Kern. — b. Lis. Piyadasi, dasava. — c. Lis. tena tá°. Te sa = tad tad, la différenciation secondaire introduite entre les deux équivalents d'un terme unique a permis de les accoler ainsi dans ces deux fonctions différentes, de sujet pour l'un et d'attribut pour l'autré. Littéralement : «ceci est ceci,» en d'autres termes : «voici ce que c'est» que ces courses de religion. Lisez hilamnapati*. — d. J'ai déjà marqué plus haut que le nouveau fac-similé supprimait la lecture tadapeyala adoptée par M. Kern, et sujette, en elle-même, à tant de difficultés. Il donne tádápayá qu'il faut lire tadopayá (15 pour 5). c'est-à-dire, en somme, exactement la leçon de G. Il n'y a donc dans la lacune qui suit rien d'autre à compléter que l'e initial de esà, comme l'avait bien senti Wilson. Le fac-similé d'où Prinsep avait tiré la lecture "payâlâ est beaucoup trop indistinct dans ce passage, où le roc a souffert, pour qu'on en puisse tirer l'ombre d'une objection contre une restitution si plausible. Je ne crois pas non plus que l'incohérence des genres entre °opaya et abhilame, ou, si l'on aime mieux, la nécessité, si fréquente ici, de

corriger "opaya en "opaye, nous puisse arrêter davantage. Abhilame, qui correspond à rati de Girnar, a l'avantage de faire ressortir dans les mots, par son opposition à abhilamani du commencement de l'édit, l'antithèse qui est dans la pensée du roi. Rien n'est modifié au sens général, non plus que par la suppression, sans équivalent, de l'adverbial bhûyo.

Jangada. — Ce texte, à son ordinaire, se rapproche étroitement de celui de Dhauli. On corrigera aisément, sans que j'y insiste, les quelques fautes matérielles, comme [dha]mmapálip[achá] pour °palipu°, qui lui sont particulières.

Khálsi. — a. Je ne doute guère que les caractères dhiya du fac-similé ne doivent être lus vihû; & C pour D'u n'est pas une correction bien forcée, surtout en un passage où le roc est détérioré, comme le prouve la lacune qui suit. Il faudrait donc lire devánampiye vihâ[rayâtam] nikhamisu. Mais ce pluriel avec le sujet devânampiye, condamné du reste par le concert des autres textes, demeure sans explication. Il est très peu croyable, même en admettant cette anomalie du verbe au pluriel avec un sujet singulier, que le roi ait réellement opposé ici sa conduite, à lui, dans le passé, à ses habitudes présentes. Si l'opposition ne portait pas sur les sujets eux-mêmes, rájáne - devánampiye, la phrase antithétique qui va suivre ne commencerait pas simplement par devânampiye, etc. J'en conclus, en somme, que, dans le présent passage,

devanampiye cache une faute matérielle. Je n'ai pas la prétention de l'expliquer avec certitude; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que la version de K. porte (sauf une légère interversion que je justifierai tout à l'heure) java rajaya; si l'on se souvient que les caractères > y et > y sont à peu près identiques, que l'expression a juste un nombre de caractères égal à devânampiya, que d'ailleurs elle finit par la même lettre, ya, on sera peut-être disposé, avec moi, à imaginer que le graveur de Kh. a dù avoir comme modèle sous les yeux un texte écrit dans l'alphabet du nord-ouest et dont il transposait légèrement le dialecte, en le gravant. La fréquente répétition du nom de devânampiya l'aurait pu amener, trompé par les deux premiers caractères, à l'introduire ici par négligence, aux lieu et place de áva lájáne (cf. in K. n. a). Je ne proposerais pas ici cette conjecture, assurément très hypothétique, si je ne croyais démèler quelques autres indices encore, à l'appui du fait qu'elle suppose. - b. C'est sûrement amnâni qu'il faut lire, L au lieu de L. Humsam est pour humsu, comme à K. nous trouvons nikhamisham, pour nikhamishu, dans la phrase précédente. - c. Samtu, nominatif pour samto; K. a la même forme, une preuve de plus de l'étroite affinité qui lie les deux textes. La forme en tha, ttha pour la troisième personne de l'imparfait, est bien connue du pâli (Kuhn, Beitr. zar Páli Gr., p. 110); j'y reviendrai ailleurs à propos du sanscrit buddhique. Si le th cérébral est bien exact, il conserverait, plus nette, la trace de la

forme primitive tha pour ttha, pour [i]shta. — d. Il faut certainement corriger tatopayâ qui correspond rigoureusement à tatopayañ de K. La locution se peut bien analyser en tata + opayâ ou tatra + o (cf. n. f. in G.). Il est possible aussi que la dissérence avec la leçon de G. et de Dh. ne soit qu'apparente, le et le se ressemblant extrêmement dans l'alphabet du nord-ouest; il est aisément admissible que la lecture authentique soit tadopayâ, tadopayañ; dans ce cas, nous trouverions ici un nouvel indice en saveur de la conjecture présentée dans la n. a. Lis. bhaye (que porte mon fac-similé) lati.

Kapar di Giri. — a. Java = yávat est employé ici exactement comme nous avons vu jama, autre équivalent pràcrit du même mot, dans le re édit de Girnar, l. 7; il suffit d'y renvoyer le lecteur. Quant à jaraya, il s'explique sans incertitude comme = rajaya, c'est-à-dire rajano, par une interversion accidentelle des deux premières lettres; name pour nama. b. Gamagaye ne s'entend point, et ne peut être correct. On peut penser, comme fait M. Kern, à ajouter ma, et il est certain que la syllabe aurait pu aisément être omise à cause de la répétition magamagaye. Gependant, l'expression impliquerait une tautologie parfaitement oiseuse; l'appui le plus sérieux de cette conjecture disparaît par l'explication exacte de eta que portent les autres versions. Enfin, la phrase perd, non moins que la concordance généralement assez fidèle entre les différents textes, à

l'absence de eta ou d'un équivalent. Dans ces conditions, je garde fort peu d'hésitation à proposer la correction, très facile, de ga en la ou te, > ou \$ pour \(\varphi \); on se souvient que dans le iv édit, l. 8, nous avons dû corriger, en sens inverse, ti en qi. Nous retrouvons dès lors, en rattachant étroitement la syllabe à ce qui précède, dans nikhamishainta pour nikhamishata: nikhamisha + atra. Ou tout au moins. si l'on tient ce sandhi en suspicion, et que l'on préfère séparer complètement les deux phrases, nous aurions te pour tam = tad, comme nous le trouvons à Dh. et à J. dans la quatrième phrase où justement il correspond aussi à eta, atra des autres copies. Añani pour añane va de soi. On ne peut guère hésiter davantage à lire abhiramana (c'est-à-dire abhiramani) pour arasamana, > pour > 7; l'usure de quelques traits accessoires explique l'apparence du premier caractère; quant à la correction du second, le nº édit. 4, nous a fourni un exemple indiscutable de l'erreur inverse, sa pour ta; ta et ra ne se distinguent la plupart du temps par aucune différence précise dans l'écriture de notre inscription. - c. Samtu, comme à Kh.; nikami, sans aspiration, pour nikhami, comme plus bas anuçati pour anuçathi; subodhi pour sambodhi, c'est-à-dire sambodhim. - d. Dha est assurément fautif; l'examen de la pierre pourrait seul décider laquelle de ces deux restitutions, sa ou ta, est la plus vraisemblable; pour le sens c'est tout un. Ya iyam = yad idam, comme souvent. Lis. çramanâbramanâdarcane, avec l'allongement anormal de l'a du thème en

composition. - e. Lis. vadhana, T pour 1, c'est-àdire vriddhânâm (cf. Dh. et J.). On pourrait, pour obtenir un minimum de correction, tire "pi janasa", pi se joindrait au ca qui précède, et janasa janasa s'interpréterait aisément dans un sens distributif. Néanmoins, api ne paraît pas dans les autres versions, rien ne l'appelle particulièrement au milieu de cette énumération, et les inadvertances ou les inexactitudes sont assez nombreuses dans ce texte pour nous permettre d'oser un peu; on peut donc admettre, je pense, que le graveur s'est encore une fois mépris dans les assonances de ces deux mots assez semblables, et que son modèle portait réellement, comme nos autres copies, janapadasa janasa. Il est clair que, dans "pariprutha, la dernière lettre doit être lue Y et non -, cha et non tha (?); c'est le même mot "paripuchâ que dans les versions parallèles, mais sous une orthographe qui rappelle, par un détour curieux et bien digne de remarque, l'r étymologique du mot paripricchá. f. Sur tatopayam, cf. in Kh. n. d. Il n'y a pas à insister sur les corrections qui ne concernent que la notation vocalique : eta pour ete, bhaye pour bhaye, bhage pour bhago. Rañi et añi ne sont pas des fautes, mais des orthographes équivalentes, pour rane et añe.

La traduction suivante s'éloigne moins que pour aucun autre des édits passés en revue jusqu'ici de celle de mes devanciers :

a Dans le passé, les rois sortaient pour (Dh. K. :

pour ce qu'on appelle) des courses d'agrément. La chasse et autres [amusements] de ce genre faisaient ici-bas leurs plaisirs. Moi [qui parle], le roi Piyadasi, cher aux Devas, dans la treizième année de mon sacre, je suis parvenu à la [vraie] intelligence. Aussi voici [quelles sont ici-bas mes courses qui sont] des courses de religion; c'est à savoir : la visite et l'aumône aux bràhmanes et aux cramanas, la visite aux vieillards (manque à Dh. et J.), la distribution d'argent, la visite au peuple de l'empire, son instruction religieuse, les consultations sur les choses de la religion. C'est ainsi que, en échange [des plaisirs passés], le roi Piyadasi, cher aux Devas, jouit depuis lors du plaisir que procurent ces actions [vertueuses]. »

NEUVIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 257 et suiv.; Wilson, p. 203 et suiv.; Lassen, p. 263, n. 1; Burnouf, p. 665, 722, 735; Kern, p. 82 et suiv.

GIRNAR.

ሕLDY:-۲ṭ٩:-8,ΤΥΤΥΤΤ Θ-ἦ-۷Ι Δ. ΥΥΘΥΚΙΣ ΑΤΥΡΥ-178-18, ΤΥΘΥ-179. (9) ἦ-ν. ΥΥΘΥ-179. (9) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-179. (2) ΤΤ-179. (3) ΤΤ-179. (4) ΤΤ-179. (5) ΤΤ-179. (5) ΤΤ-179. (6) ΤΤ-179. (7) ΤΤ-179. (7) ΤΤ-179. (8) ΤΤ-179. (8) ΤΤ-179. (9) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-179. (2) ΤΤ-179. (3) ΤΤ-179. (4) ΤΤ-179. (5) ΤΤ-179. (5) ΤΤ-179. (6) ΤΤ-179. (7) ΤΤ-179. (7) ΤΤ-179. (8) ΤΤ-179. (8) ΤΤ-179. (9) ΤΤ-179. (1) ΤΤ-1

(1) Devánampriyo ¹ priyadasi rájà eva ª àba [.] asti jano ucávacam mamgalam karote ² àbádhesu và (2) àváhavíváhesu ² và putralàbhesu ³ và pravásammhi vá ³ [.] etamhî ca añamhi ca jano ucávacam mamgalam karote [.] (3) eta tu mahádáyo ³ bahukam ca bahuvidham ca chudam ª ca niratham ca

Fac-similé G. "mpiyo".

¹ Fac-similé C. *roge à*.

³ Fac-similé C. "avâhavîvâ".

Fac-similé C. "puta".

Fac-simile C. "hida".

^{*} Fac-simile C. *chadato*.

mamgalam tu kho (4) etarisam mamgalam ayam tu mamgalam [.] apaphalam tu kho (4) etarisam mamgalam ayam tu mabaphala mamgala ya dhammamamgala [.] tata dasabhatakamhi samyapratipati gujunam apaciti sadhu (5) panesu sayamo sadhu bamhanasamanam sadhu danam [.] eta ca añe ca etarisam dhammamamgalam nama [.] ta vatavyam pita va (6) putrena va bhata va svamikena va idam sadhu idam katavya mamgalam ava tasa athasa nistanaya [.] asti ca pi vutam (7) sadhu dana iti na tu etarisam asti danam va u anagaho va [.] ta tu kho mitrena va suhadayena (8) natikena va sahayana va ovaditavyam va tamhi tamhi pakarane va idam kacam idam sadha iti [.] imini saka (9) svagam aradhetu iti kica imina katavyataram yatha va svagaradhi [.]

- Fac similé C. "galam ka".
- ² Fac-similé C. "mahāpha".
- ^a Fac-similé C. "tateta dá"; le fac-similé B. paraît en effet révéler ici des surcharges qui expliquent cette lecture sans, je pense, la justifier.
 - Fac-similé C. "myapriti "gurunam apacita să".
 - ⁵ Fac-similé C. "yame să".
 - Fac-similé C. "eta ca".
 - Fac-simile C. "tavya pi".
 - Fac-similé C. "putena".
 Fac-similé C. "svami".
 - ¹⁰ Fac-similé C. °na va°.
 - 11 Fac-similé C. "anagapo va".
 - 12 Fac-similé C. "mitena".
- P Fac-similé C, "vådåta".
 - 14 Fac-similé C. *praka*.
 - 15 Fac-similé G. "kāca".

DHAULI.

(6) Devanampiye piyadasi laja hevam aha [.] athi jano ucâvacam mamgalam kaloti abadhesu - vi jupádáye pavásasi* [.] (7) etâye amnâye ca hedisâye jine bahukam mamgalam ka ithibidham ca · puti . ca nilathiyam ca mamgalam kaloti [.] (8) se kativive le . no mamgale' [.] apapale ca kho esa hedisam manga ----- maháphale* e dhammamamgale [.] tatesa dâsabhatakasi' sammapatipat. (9) gulunam apaci ---_____ samanabábhanánam dâne [.] esa amne ca _____ dhamamgala nāma [.] tā vataviye pitina pi putena pi bhâtină pi (10) suvámíke --lam ava tasa athasa niphatiya" [,] athi pa vutam vate dâne sathi ti hedisam h gahe va (11) adiva dhamma-

JAUGADA.

(14) devânampiye piyadasî
láj —
1
-t At noutes
pajupadāye pavāsa-
si [.] etâye amnâye ca (15)
hedisâye jane bahukam
m.
galam kaleti [.] se ka-
taviye ceva kho mamgale [.]
(16) apaphale ca kho esa hada
bhata-
kasi sammyapatipati gu-
lûnam apaciti panesu sa-
yame (17) samanabambhaná-
tinà
pi putena pi bhâtină pi
suvāmikena pi iya sādhu
iyam kataviye (18)
se dâne anu-
galie vå ådive dhainma-

dáne dhañmanuga ———	dâne dhammanugahe ca [.] se cu kho mitena (19)
kalanasi i ————	
ka àlàdhayitave——imena	sakiye svage aladhayitave
tasa âlâbhi [,]	kłm hi imena kataviyatala (20)

KHALSI.

(24) Devánampiye piyadasi laja aha [.] jano avacam" mamgalam ka . . àbâdhesi avāhavivāhesi pajupadáye pavásasi [.] etáye amnave ca edisaye jane bahu mamgalam kaloti [.] heta vu abakejanibhu bahu cả bahuvidham cả khudá vi nilathiyam vå mamgala kaloti [.] (25) se katavi ceva khá mamgale [,] ápaphale cu kho . sa iyam cu kho mahaphalem" . ye dhammamamga-. . . dàsabha-

KAPUR DI GIBI.

(18) Devanampriyo priyadamçi "raya eva ahati [.]jani ' ucavaca magalañ karoti abadhasa vaavivaha pajapatune pavasa* [.] ataya añaye va hadeçi ... dana tu1 mamgalam - karoti ([.] atu tu' thriyaka" bahu cu bahuvidham cu putika cu nirathiyam ca magala karoti [.] so katavo a" magala* [.] apaphalam tu kho ete hi matakho mahaphalam ye ma mamgala (19) ți^f[,] asa ima dasabha-

Fac-similé W. 'jano u'.

Fac-simile W. 'na hu ma',

³ Fac-similé W. "ata tu".

¹ Fac-simile W. "vidhu cu".

⁵ Fac-similé W. "cu ma".

Fac-simile W. "maniga".

samapatipati gulunam apaciti pa . . sayamme samanabambhananam dane [.] ese ane ca hedisa tam dhammamamgale námá [.] he " valaviye pitină pi putena pi bhâtină pi suvämikena pi mätasamthátená ava pativesiyená př (26) iyam sâdhu iyam kataviye mamgale áva tasám athasá nidhatiya* [.] iyam' kusi—vaca—la—mañigale samsayike [.] se saya va tam atham nivateyá siyá pane no hidalokike ca vase [.] iyam janá dhammamamgale akáliķo [.] hamce pi tam atham no niteti hida atham palata anamtam puna pavasati pamce sukā tam atham nivateti hida tata ubbiyetam (27) adhe

takasu samapatipati ba garanam apamiti pasadha suyama 2 çramanabramanana dana [,] eta aña ca dharma sa . pitana sava putena sa bhatu kena pi matasamthaprativativena ava ima saha etha..sa katatha maingalain yutasa" ava jacavatiya nivatanika 41 [.] (20) ima ku saye hetarakei magalam? saçayoki [.] tam siya vo tamtha nivakayati saya pane ni° ihalohha* ca avadharma anata -

—ya dharma anatam atham na nivati itu . . haa paratamnata panam prasava . hara prakhatamtha ¹⁰ nivatati tato abhaasa ¹¹ edha ¹²

Fac-similé W. "rana a".

³ Fac-similé W. *saya*.

³ Fac-similé C. "nana sa e".

¹ Fac-similé W. "kana".

Fac-similé W. "yutusa".

^{*} Fac-similé C. "nipa i".

⁷ Fac-similé W. "mamga".

[&]quot; Fac-similé W. "yoke tam".

¹ Fac-similé W. 'pana ne i'.

¹⁰ Fac-similé W. "ra pakha".

[&]quot; Fac-similé W. "abhea".

¹³ Fac-similé W. "edham bho".

tå cå ånamta panå pasåyati bhatra dhatra pana pasaka? tena dhammapaga" [.] tina tramamgale " [.]

boti' [.] hida se athe hela- | bhoti' [.] ito ca si' athi pa-

Girnar. - a. Lis. evañ aº. - b. Asti, explétif, au commencement de la phrase, comme si souvent dans le style familier, par exemple au début des contes, dans le Pancatantra et ailleurs. Karote n'est qu'une autre orthographe pour karoti. Mamgalam embrasse deux nuances de signification dont on a tour à tour exagéré l'importance particulière, et qu'il n'est pas aisé de mettre suffisamment en relief dans une traduction concise : l'idée de fête, de réjouissance (cf. l'usage pàli), et l'idée de pratiques religieuses qui doivent porter bonheur à qui les accomplit. Le pâli nous permet de spécifier le sens de ávâha et de vivâha: le premier s'applique au mariage d'un fils qui va prendre (û-) sa fiancée, le second au mariage d'une fille que le fiancé emmène (vi-) hors de la maison paternelle. Cf. áváhanam et viváhanam ap. Childers. Lis. pravásamhi. — c. Le seul terme obscur est mahádáyo. Burnouf voulait lire mahidiyo et l'expliquer comme équivalant à mahiddhika = sert. maharddhika; mais, outre que les deux à paraissent très nets, la cérébrale constituerait une irrégularité que compliquerait encore l'absence d'aspiration. M. Kern a renoncé à corriger ou à expliquer le mot; il suppose qu'il doit signifier quelque chose comme « grande

¹ Fac-similé W. "ca se a".

Fac-similé W. "ka? nina".

sottise ». Il est ici influence par son interpretation, erronée, suivant moi, de thriyaka, à K. Il règne justement en ce détail une grande divergence entre nos versions parallèles, et le rapprochement ne jette sur la locution de G. aucune lumière. Je ne vois rien à tirer de mahâdâyo; je suis donc amené à supposer une erreur, sinon de lecture (à en juger par le facsimilé B., les lettres sont ici visibles avec une particulière netteté), au moins de gravure, et je lis mahákåyo; la ressemblance entre ret f est assez grande pour expliquer une méprise du lapicide. Mahûkâyo, mahâjanakâyo sont des expressions familières à la langue buddhique pour désigner le grand nombre, la masse du peuple; il est naturel que le roi insiste sur la généralité de ces pratiques, et qu'il y trouve une raison de les souffrir, tout en en proclamant la vanité. Burnouf s'est étendu sur le sens de chuda=kshudra, qui est ici à peu près synonyme de nirartha, et condamne ces cérémonies comme dépourvues d'importance, de valeur. Mamqalem pour 'lam ou *le; on a rencontré déjà pareille confusion. d. Rien dans la phrase n'appelle la particule adversative tu. Elle commence au contraire par tad, qui marque la conséquence, la déduction; j'en conclus que ta doit être considéré, dans le cas présent, comme = tam; tad mamgalam; ces cérémonies. Dans les mots suivants, les deux ta s'expliquent naturellement: quoique il en tolère l'accomplissement, le roi déclare que ces pratiques sont de peu de fruit; les pratiques de la religion, au contraire, en produisent

de très grands. - e. C'est certainement tateta qu'il faut lire, c'est-à-dire tatra etad. Il va sans dire qu'on corrigera qurunam. M. Kern, dans toute la phrase, prend sâdhu comme épithète des substantifs, et non comme attribut; c'est certainement un tort, ainsi que le montrent et la répétition persistante du même mot, súdhu, et surtout la façon dont est employée cette formule, soit ici, un peu plus bas, soit, plus nettement peut-être, aux ur et xr édits. La comparaison du iv' édit, l. 6-7 à G., rend la preuve plus significative encore. L'emploi de sayamo dans cette locution ne peut laisser aucune hésitation sur sa valeur = scrt. samyama. Cf. vnº éd. n. b in G. - f. Eta = etam. g. On retrouvera, au xi édit, les formes d'instrumental pitá, bhrátá, remarquables par leur fidélité à la tradition sanscrite; au lieu de l'instrumental tiré d'un thème modifié, ce qui est le procédé habituel et normal du prăcrit, ces formes ne peuvent rien représenter que la transcription populaire des formes elassiques pitrà, bhràtrà. Le démonstratif n'a guère ici que la valeur de notre article : « le but [que l'on a en vue] ». Malgré l'absence d'iti, je crois que nous devons mettre les mots idam sadhu idam, etc., dans la bouche du père, etc. Le mouvement général de la phrase ne s'explique bien que de cette façon. L'analogie est frappante, d'autre part, entre ce passage et celui qui, un peu plus bas, commence par ta ta kho mitrena ra...., où, cette fois, nous voyons iti exprimé après idam kacam idam sâdhu. Si les trois participes du futur passif étaient simplement coordonnés, on ne trouverait pas, maintenue avec, tant de rigueur, non seulement ici, mais dans le passage parallèle du xiº édit, la distinction entre les pronoms : eta opposé dans un cas à idam des deux autres qui se trouvent ainsi étroitement rapprochés à l'exclusion du premier. La comparaison du xre édit me semble surtout probante et décisive. - h. Bien que MM. Burgess et Cunningham, sous l'influence des errements antérieurs, lisent på vutan, les deux fac-similés ne me paraissent laisser aucun doute sur la lecture pi; elle doit remplacer définitivement les conjectures par lesquelles on avait essayé de suppléer à l'inexactitude de l'ancien déchiffrement. Je ne saurais davantage approuver la traduction donnée par M. Kern des mots dhammadana, dhammanuqaho; ils ne signifient pas « la charité, la bienveillance par vraie piété », qui est exercée par piété, mais « l'aumône, la charité de la religion », c'est-à-dire, comme la situation ellemême suffirait à le démontrer, la charité que l'on exerce en donnant de bons conseils, des avis conformes à la religion. On peut au reste comparer Dhammap., v. 354. Pour tout le passage, voy. le xı édit avec les nn. in G. - i. Lis. natikena, saháyena, sâdhu. - j. Cette phrase est, de tout l'édit, celle qui avait le plus besoin de lumières nouvelles et qui en a aussi le plus reçu des dernières publications. Je n'insisterai pas sur l'essai de correction de M. Kern; il est condamné par une inspection exacte du fac-similé B., et plus positivement encore par la comparaison du texte de Jaugada. Nous y li-

sons imena sakiye; il faut donc ici corriger imina et entendre sakkam = çakyam, ce qui implique la lecture árádhetum. Kica, et non káca, est l'orthographe véritable du mot qui suit iti, et, si l'on songe à l'usage si fréquent, en particulier dans la langue buddhique, de la locution iti kritvá, dans le sens : « pensant ainsi, faisant cette réflexion » (cf. aussi l'emploi du participe kata dans l'édit circulaire de Defhi), on ne doutera pas que tel ne soit ici le sens de iti kica = iti kṛitya, par une extension de l'emploi du suffixe ya de l'absolutif qui est courante en prâcrit. Enfin c'est katavyataram qu'il faut lire, c'est-à-dire un comparatif régulier de l'adjectif verbal katavya; je ne vois pas que nous ayons aucun motif d'y chercher la formation adverbiale en tarám usitée en sanscrit après le verbe fini. Sous le bénéfice de ces corrections et de ces explications, la phrase se traduit sans incertitude: " Il faut que, réfléchissant que cette [conduite] donne le moyen de mériter le ciel, il la pratique avec persévérance comme méritant le ciel. » Svagåradhi pour °rådhi. La forme ordinaire est årådho, même dans nos textes, mais rien n'empêche d'admettre une formation parallèle ârûdhî; nous la retrouverons dans la suite; Dh. semble aussi avoir un substantif féminin. Cf. la note in loc.

Dhauli. — a. Corr. âbâdhesu [áváha]vi[vâhesu pa]juº. La forme upâdâya se laisse expliquer à la rigueur, parallèlement à upâdâna, comme dâya à côté de dâna; je suis néanmoins porté à admettre, étant donnés

les cas fréquents de confusion certaine entre L et L, qu'il convient, dans les deux textes, de corriger oupâdâne; la lecture de K. repose certainement sur la forme pajupadane, et, à Kh., pajupadaye doit, d'après ma copie, être corrigé en pajupadane. Quant au sens, il équivaut strictement à celui de putra plus exact serait pajá) lábha, à G. - b. On remarquera l'emploi du féminin dans la locution etaye, etc., ici comme à J., à K. et à Kh. Rien ne saurait mieux caractériser l'oblitération qu'a subie la distinction des genres dans le sentiment populaire. Jine pour jane. Compl. *ka[loti [.] etain tu] i *. Le texte de K. paraît prouver qu'il ne manque rien entre °dham et ca, et que, entre °ti et ca, la syllabe kam est seule tombée. Dans cette phrase, le texte de Dh. se rapproche beaucoup, d'une façon générale, de celui de K., notamment pour un mot qui ne laisse pas que de présenter quelque difficulté: à itthibidham ca, K. oppose thriyaka. M. Kern considérait thriyakam (qu'il lit striyaka) comme signifiant « les femmes » ou « une femme», dans une intention péjorative, pour désigner « un homme faible et superstitieux ». Si le nouveau fac-similé de Dh. est exact, il faut nécessairement renoncer à cette explication; la seule lecture qu'il autorise est: ithibidham ca patikam cao, et ithibidham ne se peut guère entendre que comme une autre orthographe pour ithividham; thriyaka se devrait dès lors expliquer comme un adjectif à peu près synonyme et employé au même titre, servant d'épithète à mamqulam, et non de sujet à kaloti. L'un

et l'autre n'admettent, d'après l'analogie des mots dans la composition desquels entre vidhá, parashavidha, etc., qu'une interprétation : a semblable à la femme, qui se compare à la femme. » Putika, pour pūtika, «pourri, corrompu», est moins douteux encore. D'où résulte en somme cette traduction : amais ces pratiques sont comme la femme (nombreuses et variées, ajoute K.), elles ne sont au fond que corruption et vanité. » On verra que Kh. emploie aussi une comparaison; mais elle est empruntée à un ordre d'idées tout différent. Le respect professé par le buddhisme pour la continence ne suffit pas à expliquer la brusquerie inusitée d'un pareil langage, surtout dans un texte comme celui-ci, qui, en somme, ne s'adresse pas à des moines, mais à la masse du peuple. Elle paraîtra bien plus naturelle si, avec moi, l'on y reconnaît une allusion aux récits, évidemment très répandus et parfaitement populaires, de la vie du Buddha. On se souvient de cette scène qui précède sa fuite hors de Kapilavastu; toutes les femmes du harem se sont endormies dans des poses disgracieuses ou indécentes; au jeune prince, toute cette multitude, si brillante et si parée (bahu, bahuvidham), n'apparaît plus que comme un cimetière (pûtika); ce spectacle le confirme dans le sentiment de la vanité (niratham) des plaisirs sensuels. L'explication qui se dégage pour pútika me semble surtout frappante; on remarquera que cette épithète figure seulement dans les versions qui portent la comparaison avec les femmes. — c. Il est certain, par le

rapprochement de J., que le. se doit lire ceva; la ressemblance entre J et d est étroite. La syllabe suivante, 1, se laisse bien entendre, «il faut que nous fassions....». Néanmoins, la correspondance est en général si exacte entre Dh. et J. qu'il faut sans doute la rétablir jusque dans le détail, par la correction très facile de L en T, ou mieux peut-être, et à coup sûr encore plus aisément, en f, pour kho. Cf. ci-dessous n. i. - d. La lacune de quatre ou cinq lettres se peut combler sans hésitation sérieuse : mamqa lam ayam tu mao. - e. Le t dental de bhataka à G. montre, d'accord avec le contexte, que l'interprétation de Prinsep, maintenue par Burnouf, bhataka - bhritaka, est bien fondée, et qu'il ne faut pas, malgré le t cérébral, confondre ici bhataka avec bhata de la locution bhatamaya que nous avons rencontrée au v édit. La lacune est de sept caractères environ, exactement suffisante pour compléter °apaci[ti panesa sayame] saº. — f. La lacune est de quatre lettres : hetadisam. Dhamamqala, pour dhammamamqalam; la répétition des deux ma explique l'inadvertance du graveur. - q. La lacune comporte bien les quatorze caractères qu'il faut compléter d'après les autres textes. Lis. niphatiye. h. Corr. athi pi va. Les mots suivants sont certainement altérés; la lacune de J. nous ôte le moyen de les restituer avec une confiance absolue, mais le sens est certain. D'après G., il faudrait lire sudhu dane; on peut penser également à radhe dâne, pour bâdham

dánam; je n'ose pas me décider expressément entre les deux: LD ou be pour by. Iti est omis, comme souvent; nous en verrons un exemple, un peu plus bas, à J. Lok doit sûrement se lire Lok, nathi tu, ti pour tu, comme nous avons peut-être, au re édit, álabhiti pour álabhitu. La lacune n'est qu'en partie réelle; elle donne place pour cinq caractères, et nous n'en avons que deux, trois au plus, à insérer, dûne ou dâne vâ. Dans adiva et ádive, nous retrouvons à J. et à Dh. la même erreur, soit de gravure, soit de lecture; e'est âdise qu'il faut lire, e'est-à-dire yâdriçam. - i. Je ne m'arrête pas aux lacunes que l'on comblera sans effort. Pour sapáyena, lis. saháyena, C pour C, comme souvent. L'est une faute pour & qui en diffère assez peu. Si l'á long de viyovaditá est bien exact, il suppose pour ce mot la forme viyovaditâve ou °távam pour °tavva = °tavya. Les fragments mutilés de la fin décèlent une certaine divergence entre Dh. et J. Que faire de ka entre imena et âlâdhayîtave? La première pensée serait de compléter [sa]ka (comme à G., pour sakiya), et d'admettre que svage était ici rejeté après le verbe. Mais à Kh., éd. xt. l. 30, nous rencontrons de même kam, précisément devant úlûdha, sans que rien y corresponde dans les autres textes. Le mot ne s'y peut expliquer que comme = ku pour khu ou kho, khala en sanscrit; j'admets ici la même explication, pour ne pas séparer deux passages si semblables. Et alors de deux choses l'une : ou sake, sakiye est tombé dans la lacune qui précède

imena, ou la conclusion était un peu différente de celle de J., en sorte que âlâdhayitave devrait être pris ici comme le participe futur passif (cf. khamitave, éd. dét., II, l. 5, etc.), et non comme l'infinitif qu'il exprime à J. Ad, qui suit la lacune, est certainement une erreur pour Ac (de svagasa) qui en diffère très peu. Alâbhi se pourrait à la rigueur expliquer pour âlâbhe, de á-lâbha; mais l'emploi de árádh est invariable dans cette locution. Cf. saggá me áraddhá, Mahávagga, éd. Oldenberg, p. 223. Je ne doute pas qu'il ne faille lire âlâdhi, comme à G.; j'en doute d'autant moins que c'était ainsi que Prinsep interprétait son fac-similé (áladhi). La revision de la pierre donnera probablement raison à cette première transcription. La lacune impliquant environ quatorze caractères, on admettra sans peine la restitution °ålådhayitave [svage kim hi imena kataviyatalå sva qasa âlâdhi.

Jaugada. — Les fragments de ce texte n'appellent guère d'observations qui n'aient été faites à propos de Dh. Je signale, l. 16, hada, qu'il faut lire hedi[se], sammyâ° pour samyá° ou sammâ°. La dernière phrase présente seule une particularité qui n'a pu être touchée. Nous y rencontrons pour la première fois la forme archaïque de l'infinitif en °tave, comme âlâdhayitave, D., IV, 10; sampatipâdayitave, Dh., éd. dét. II, 11, etc. Iti est omis après ce mot. La locution kim hi, en modifiant un peu le tour de la phrase, le supplée en somme exactement. Elle rappelle de

près l'emploi dans nos textes de kimti pour marquer le style direct. On traduirait littéralement : « Par cette conduite on peut mériter le ciel, eh bien donc! qu'il pratique, etc. » Il nous est impossible de décider si la construction était ici rigoureusement pareille à celle de G., — dans ce cas, kaṭaviyatalā serait l'équivalent de kaṭaviyatalām, — ou si le participe était en accord avec svagālādhi, ce que semblerait indiquer l'étendue de la lacune à Dh., où il n'y a guère de place pour yathā ou son équivalent.

Khálsi. — a. Avacam n'est qu'une fausse lecture pour ucâvacam qu'il faudrait restituer sans hésitation. mais que du reste ma photographie donne positivement. Abadhesi, vivahesi, pour odhasi, hasi, ou plutot °dhamsi, °hamsi. Cf. ci-dessus, éd. m, in Dh., n. a. b. Jâne pour jane rappelle la faute de Dh., jine. c. o pour L: hetam tu. En vertu de l'équivalence de u et am, j'entends abakejanibham; le dernier terme du composé est bien clair; les premiers le deviennent par la correction, bien légère, de 7 en f : âbakojanibham = ambakojanibham, c'est-à-dire amraka + uri + nibha. Urj, aussi bien que ojas, prend en pâli la forme ojá, oja; il en est de même dans le prâcrit buddhique du nord. Nous obtenons donc ce sens : « semblable au suc du fruit du manguier. » La comparaison s'explique par l'extrême abondance de ce fruit, qui est commun (khuda) et sans valeur (nilathiya), Khadâ = khadam. Vi ne peut être exact; il faut lire ou cá ou vá; il règne entre ces particules

une telle confusion qu'il n'est pas toujours facile de décider laquelle doit être préférée; en tout cas, il est peu vraisemblable que, dans une même énumération, on ait ainsi passé de l'une à l'autre; et le témoignage concordant des versions parallèles parle ici en faveur de la restitution uniforme de cá=ca. - d. Katavi = katave. Lis. kho. - e. Cf. in G., n. c. - f. Sáyamme pour sáyame = samyama. Cf. anusáyánam, éd. m. - q. Lis. hetam vata; ta, à côté de va, a été omis. On lira aussi mitasamthutená, pativesiyená. - h. Tasám pour tasá; la longue est en quelque sorte exprimée deux fois, directement et par l'addition de la nasale. Nidhatiya repose certainement sur une fausse interprétation du caractère 6, lu 6; c'est niphatiyà qu'il faut lire, comme à Dh. - i. A partir d'ici, Kh. et K. s'éloignent des autres versions et ont un texte qui leur est particulier. Aucune tentative n'a été faite encore pour interpréter ce passage difficile. En ce qui touche Kh., l'obscurité est, pour la première phrase, fort aggravée par l'extrême incertítude de la lecture. Mon fac-similé s'accorde mal avec les données du général Cunningham; mais il ne me met point en état de les remplacer, non pas même de décider quelle est l'étendue exacte des lacunes. Il me semble déchiffrer à peu près : imam kusamatâ — ca(?)la — mamgale*. La comparaison de K. permet, à mon avis, de restituer avec quelque confiance: imam ka siva ____ mamqale samsayike, ce qui se traduit sans peine: « ces pratiques sont douteuses, » c'est-à-dire, comme l'explique la suite,

qu'elles ne produisent pas sûrement la fin qu'on s'en propose. Siva, ainsi que l'indique saye de K., s'entendrait comme = siyû (cf. la désinence evu pour eyu). Il n'est plus besoin d'insister sur ku = khu, khalu. Mais pouvons-nous aller plus loin? Calamañgale se rendrait bien : a les pratiques sans force, sans solidité; » l'épithète s'accorde à merveille avec l'idée que marque expressément l'attribut samsayike; elle l'annonce et le prépare. J'hésiterais davantage, malgré la comparaison de K., à compléter tá[rise]; il n'existe entre "va (pour ma) et tá aucun blanc qui marque la séparation entre deux mots, et surtout le vide qui suit tá semble impliquer la perte de plus de deux lettres. Encore une fois, il faut, pour le détail, attendre ici une nouvelle inspection du rocher, et nous contenter du sens général qui me paraît dès maintenant assuré. - j. Saya - saya, pour siya - siya, comme au xive édit asti- asti, marque simplement l'alternative, exactement soit-soit. Nivateyà répond au påli nibbateya, nibbatteti signifiant « produire »; nous trouvons même des locutions comme mama låbham.....nibbatteyam: « que je proeure mon avantage » (Dhammap., p. 143). Nous avons vu plusieurs fois déjà sa atha employé, sans plus de précision, pour marquer l'intérêt particulier qu'on a en vue à un moment donné. Nous traduirons donc : « Ces pratiques ou peuvent produire l'effet désiré, ou ne le produisent pas. » Dans les derniers mots, K. s'écarte malheureusement encore de notre version, et, par surcroit, n'est certainement pas tout

à fait correct. Néanmoins, notre texte, isolé, se laisse entendre; le mot vase prête seul à l'incertitude. Nous ne pouvons y chercher qu'un substantif, puisqu'il nous en faut un auquel se puisse rapporter l'adjectif hidalokike. Nous le trouvons en effet avec ce rôle dans l'édit de Bhabra, où nous lisons aliyavasâni; on l'y a rendu par « puissance, puissance surnaturelle », et ce sens est parfaitement fondé dans l'usage pâli. En le retenant ici, nous obtenons cette traduction : « Et leur puissance (la puissance de ces pratiques) est de ce monde; » ce sens s'accorde à merveille avec la suite qui relève, comme l'avantage essentiel de la pratique de la loi, les trésors de mérite qu'elle procure pour l'autre monde. On verra que K. nous amène en somme à une interprétation équivalente. - k. On peut prendre à la rigueur janû comme un vocatif: o hommes! Le roi s'adresserait ainsi aux lecteurs. Mais le cas serait tellement isolé que je préfère de beaucoup la correction paná = pana que ma photographie me paraît mettre hors de conteste. Le sens de l'adjectif akálika est malaisé à déterminer. On en trouve pourtant un emploi très semblable dans un texte publié par d'Alwis 1 où l'épithète est appliquée au dhamma : dhammo samditthiko akaliko ehipassiko D'Alwis et, d'après lui; Childers, le traduisent : « qui produit des résultats immédiats, sans perte de temps. » Cette interprétation ne me paraît guère satisfaisante, étant donné le con-

¹ Introd. to Kacchayana, p. 77 et 87.

texte; elle le serait encore moins ici. En attendant quelque passage décisif qui mette le sens du mot en pleine lumière, son emploi dans notre phrase me décide à préférer cette autre traduction: « qui n'est point lié au temps, qui n'est point passager et transitoire.» En effet, ce qui distingue la pratique de la religion des pratiques du rituel, suivant Piyadasi, c'est que la première produit infailliblement des fruits qui s'étendent à l'autre monde, tandis que les autres peuvent tout au plus avoir des effets limités au temps présent et à la circonstance particulière qui en a été l'occasion. - l. Le terme le plus difficile de cette phrase est hamce. Je considère la forme comme certaine, bien que le fac-similé lise plus bas pamce; L et U se ressemblent extrêmement; dans la confusion qui en résulte, il est nécessairement plus fréquent et plus facile de prendre le premier pour le second, que de commettre l'erreur inverse; dans le deuxième cas, du reste, K. lit positivement ha la première syllabe du mot. La traduction qui s'impose est «si-si». On serait dès lors tenté de considérer hamce comme une forme inexacte ou, si l'on veut, irrégulière, pour hace-sace, saced, bien connu dans le pâli et le sanscrit buddhique. Le changement de s en h, au moins à l'intérieur des mots, est assez fréquent en prâcrit 1 pour autoriser le rapprochement. Mais la grande difficulté réside dans l'anusvâra que la répétition dans les deux cas interdit de rejeter. Je

³ Ef. Lassen, Instit. ling. Prábrit., p. 194, 219, 454, etc.

m'arrête à une explication différente, et je vois dans hamce une autre orthographe du pâli yam ce; employée ordinairement pour signifier que, après un comparatif, cette locution est aussi usitée dans le sens de si; on en peut juger par l'exemple que Childers (p. 603°) emprunte à d'Alwis. Hamce pour amce, la forme dialectale que nous devons atttendre ici, ne peut nous arrêter un instant, à côté de heta, hedisa, hida, etc. Niteti pour nivateti, la syllabe va a été omise par le graveur. Hida atham ne s'explique que comme apposition de tam atham, « ce résultat, qui est un résultat terrestre; » il était bon de préciser un peu la portée d'une expression d'autant plus vague que nous nous éloignons davantage du début de l'édit qui en déterminait la valeur; il était nécessaire de souligner l'antithèse, entre le résultat terrestre et les fruits ultérieurs, sur laquelle roule toute cette fin du texte. Puná pour pumná = pumnam. Pavasati pour pasavati, par une interversion accidentelle, cf. la lecon de K. et la suite. Mon fac-similé ne laisse aucun doute sur la restitution hamce puna tame. K. porte prakhatam, très distinctement à ce qu'il semble; ce serait donc prakhâtam, prakhyâtam qu'il faudrait entendre, et l'on obtiendrait ce sens très justifiable : « si elle produit ici-bas un résultat apparent, matériel....». Néanmoins, en présence du fait que je viens de signaler pour Kh., j'ai peine à douter qu'une revision attentive de la pierre n'aboutisse à la même rectification puna tañ. Tatá pour tato. Ubhiyetam est aussi légèrement incorrect, pour ubhayetam,

ubhayetra, abhayatra; cf. le pâli ettha - atra. Adhe serait en sanscrit riddhah: «il est puissant, fécond de deux côtés. » On remarquera le radical ridh qui fait une exacte contre-partie à l'emploi du mot vasa dans une phrase précédente. Nous en avons rapproché l'expression aliyavasáni de Bhabra; ces vasas sont précisément les pouvoirs surnaturels qui, plus ordinairement, sont désignés par le mot riddhi, iddhi en pâli. — m. Pour helată, il faut certainement lire palatá - paratra. Lis. anamtam pumnam pasavati; le vocalisme est, comme si souvent, très négligé. Mon fac-similé rétablit un parallélisme complet avec K. en fournissant la lecture 'hida câ se'; il donne surtout une correction importante du dernier mot, qui est dhammamamqalená. Appuyé sur cette analogie, on n'hésitera pas à compléter de même à K. C'était en effet la conjecture à laquelle m'avait amené d'abord la comparaison de la fin du xiº édit. Dès lors pasavati s'applique, non plus directement à la pratique de la religion, mais à l'homme qui s'y conforme. Il y aurait changement de sujet, une irrégularité après tout assez vénielle. Peut-être même reste-t-il un moyen d'y échapper. En effet, Kh. lit pasávati, qui se peut à la rigueur expliquer pour pasavvati, comme une formation nouvelle du passif, prasavyate au lieu de prasúyate, de même que nous trouvons, au moins à K., katava, katāva = kartnvya. Anamtam punam serait un nominatif et représenterait le sujet : « un mérite infini est produit. » Les inconséquences de forthographe sont ici assez nombreuses pour défendre de

repousser a priori cette forme pasavati au lieu de pasaviyati que l'on attendrait plutôt.

Kapar di Giri. — a. Priyadamçi pour priyadarçi. Sur les faits analogues en pâli, il suffit de renvoyer à Kuhn, Beitrage zur Páli Gr., p. 33-34. - b. Jani = jane, jano. Lis. abadhasavahavivaha (pour vahe comme pavasa pour pavase), avec un sandhi par élision dont nous retrouvons plus bas des exemples plus caractéristiques, pour *dhasa (*dhasi) - avaha*. Il est évident que le signe qui paraît affecter la forme tu, ou, si l'on veut, ta, est réellement da; la confusion est, on le sait, fort aisée entre les deux caractères: c'est pajapadane, pour pajupadane, que nous avons ici. — c. Lisez etaya, 1 pour 1. Va aurait le sens de ca, ce qui est possible; mais il est également très aisé de le corriger en ca, 7 en 7. Dans hadeçi, on croirait que toutes les voyelles ont été interverties, pour hedica[ye]; mais il est possible aussi que de ne soit qu'une autre orthographe pour di, et que la forme soit dérivée d'un thème en i, hediciye, en sorte que la première syllabe seule réclamerait une correction proprement dite. Dans la lacune, il semble qu'il ne se soit perdu que la dernière syllabe de ce mot. Les syllabes qui la suivent, dana tu, ne peuvent être correctes, et le concert de toutes les versions nous autorise à rétablir jana ba, le > se complète aisement en Y d'autant mieux que la pierre a souffert ici; le fac-similé W. a d'ailleurs ba pour le signe qui, dans le fac-similé C., se rapproche plutôt de ta

(on ta, il n'importe). La seule difficulté réside dans la nécessité où nous sommes de compléter ba[ha]; il y a bien entre ba et ma un peu plus que l'écartement ordinaire, point assez pour admettre que l'h y ait jamais été gravé. Quoi qu'il en soit, les exemples de syllabes omises sont assez fréquents (nous allons en retrouver d'autres plus bas) pour nous permettre de passer par-dessus ce scrupule. — d. Lis. eta, etam. Sur thriyakuñ « semblable aux femmes [du Buddha] », et půtikam, cf. in Dh., n. b. - e. Corr. 7 en 7, a en ca. - f. Lis. *kho ete (= etam) imam ta kho*. Ici les autres textes ne laissent aucun doute sur la nécessité de rétablir, quoique le fac-similé ne montre point de trace de lacune (cf. n. e), 'ye [dham]mama'. La suite est un peu moins certaine. Cependant, la lecture matérielle paraissant assez nette, je n'hésite guère à proposer de restituer *mamqalamti, ce que j'explique en comparant ati pour asti du 1er édit (l. 2), et tout à l'heure tamtham pour tam atham, etc., comme = *mamqalam asti. La phrase recommencerait avec le mot suivant, asa ima = syâd idam, qui rend bien le sens de à savoir, encore que par un tour légèrement différent de celui des autres textes. - q. *bhatakasa pour *bhatakesa ou, plus probablement, bhatakasi, singulier collectif comme à Kh. et souvent ailleurs. Ba, qui suit samapatipati, doit se lire va (cf. ci-dessus la confusion en ba et ta, lequel est quelquefois impossible à distinguer de va). Quoique les autres textes ne fournissent point de parallèle à cette particule, l'emploi en est si fréquent et si libre

qu'il n'y a guère de difficulté à en admettre ici la présence. Peut-être faut-il reconnaître dans la suite un cas exactement semblable. Après apamiti, qu'il faut lire apaciti (* pour 4), les deux fac-similés portent pasadha suyama; le second mot est = sainyamo; quant au premier, il est impossible d'en tirer sans violence le panesa que font attendre les versions parallèles. Tout au plus pourrait-on lire pasahi pour pasahi, pacuhi; mais outre l's dental dont l'irrégularité ne saurait, à yrai dire, avoir un bien grand poids, et l'emploi de l'instrumental pour le locatif dont on a vu déjà plus d'un exemple, paçu n'est pas le mot consacré dans cette locution où figure soit prânam, soit bhâtam. Si l'on se souvient de G., où sâdhu est introduit à plusieurs reprises dans cette phrase, où, en particulier, nous lisons apaciti sádha pânesa sayamo, etc., on sera disposé à corriger ici apaciti pi sadha. On pourra admettre ensuite, ou que panesu a été omis accidentellement, ou que le seul samyama a paru suffisant pour rendre l'idée exprimée ailleurs d'une facon moins concise. La lecture dana pour sa est un des exemples les plus évidents de l'avantage que l'ancien fac-similé garde en plusieurs rencontres sur le nouveau, et un des plus sûrs garants de notre droit de correction assez étendu à l'égard des lectures apparentes de l'un et de l'autre. - h. Ce membre de phrase était évidemment plus court ici que dans les autres textes. La lacune n'implique que neuf caractères; cinq au moins, etam vatavam, sont nécessaires pour le commencement de la phrase suivante.

Il n'en reste que quatre pour celle-ci. Dans ces conditions, il me paraît que l'on peut avec confiance corriger et compléter 'dharmama[qalam nama]. On obtient de la sorte, sous une forme un peu plus rapide, un sens strictement équivalent à celui des autres textes et la seule restitution qui s'accorde avec les dimensions de la lacune; c'en est assez, je pense, pour faire passer sur ce qu'a d'insolite la confusion de Det de U.- i. Sava ainsi répété n'est autre que le siva employé, semble-t-il, à Kh. (voy. n. i), c'està-dire une autre forme de siyà, syât: soît - soit. Cf. saye, saya, pour siya, au commencement de la ligne suivante. Il faut donc lire la première fois sava pour savo, et compléter sava pour sa, après putena; la lacune se comble aisément : bhatu[na sava svami]kena. Lis. mitasamthutena. Prativatiyena à corriger en "vaciyena (7 en 17) pour veciyena. Saha pour sahu, avec une orthographe pracrite, à moins qu'on ne préfère corriger la lecture en sudhu; cf. au vi° édit (n. c) matradha pour matrehi. La lacune n'est qu'apparente; je lis etha sa katavo, 77 pour 7 est une correction facile; etha = atra est, comme en d'autres passages, un équivalent de idha «ici-bas». La fin de la phrase est ici très remarquable et très curieuse; elle se peut, je crois, malgré l'isolement de notre version en ce point, interpréter avec certitude. Il suffit de la correction très légère de vatiya en vadhiya (井 en 力). Nivatanika s'explique assez par l'emploi de nivateti constaté à Kh. et que nous allons retrouver ici même dans la suite; c'est un dérivé de nivatana.

påli nibbattana d'où l'adjectif nibbatanaka (Játaka, éd. Fausböll, 1, 96) « qui produit ». Comp. le pâli samvattanika, Jaca peut être = jacca, génitif de játi; la forme jatiya serait cependant plus conforme aux habitudes de notre dialecte; je préfère donc le prendre comme représentant l'adjectif jûtya, dans le sens de « pur, authentique, véritable », et je traduis : « yoilà la pratique qu'il faut que les fidèles observent icibas, jusqu'à ce qu'elle leur vaille la prospérité véritable; » en d'autres termes, le mérite moral qui est la vraie richesse. - j. Hetarake pour hetarike = etarikhe; k pour kh, comme dans ku = khu, etc.; nous trouvons d'ailleurs ici plusieurs cas où la cérébrale remplace la dentale d'une façon irrégulière. Saye= siyû. Cf. n. i. Saçayoki pour samçayiko par transposition des voyelles. - k. On remarquera le sandhi tamtha = tam atha, tam atham. Cf. un peu plus loin paratamnata pour parata anamta, et plus haut n. f. Pour nivakayati, lis. nivatayati, 1 pour 7; au lieu de ni, c'est no qu'il faut lire; saya pour siya; pane = panah. Malheureusement la fin de cette phrase et le commencement de la suivante sont fort obscurcis par la lacune. Nous en voyons assez pour être portés à penser que notre tablette différait, au moins dans les termes, de celle de Kh. Dans ces conditions, il serait oiseux de produire des conjectures forcément fragiles. Une seule chose est certaine, c'est qu'il faut lire ihaloka pour ihalobha (7 pour 7). A partir de tam atham, le texte, qui est intact, se rapproche exactement de celui de Kh., et redevient aisément

explicable. Il vaut mieux, pour le passage intermédiaire, reconnaître simplement notre ignorance; la condition de la pierre l'excuse suffisamment. - 1. Nivați pour nivațeti; une syllabe est tombée. ltuito, synonyme de hida, iha, comme le montre une fois de plus la phrase suivante. La lacune qui vient après doit n'être qu'apparente; car haa (72) se peut surement corriger en 77, 77, ou même 77, c'està-dire atham, sous l'une des formes qu'il revêt successivement ici. Paratamnata = parata anamtam, el. la note précédente, pañam à corriger en puñam. Compl. prasavati. Je corrige hara en haca, hace, 72 pour 7 2, comme nous y autorisent les cas déjà signalés où v se doit nécessairement corriger en c. Cf. par exemple in iv, n. f. Voy. du reste, sur ce mot et sur prakhatamtha, le commentaire de Kh. Nivatati pour nivateti. On rétablit la concordance exacte avec Kh. en lisant ubhayatra pour abhaasa; il n'y a réellement que le changement de 7 en ∧ qui fasse quelque difficulté; au 11º édit, nous avons vu déjà notre facsimilé donner > ou > pour], et nous avons depuis rencontré bien des cas analogues. Quant à 3 pour 7, il n'est pas besoin d'insister. Le changement de ri en e n'étant pas rare, edha pour riddha peut à la rigueur être exact; il me paraît néanmoins beaucoup plus probable qu'il faut corriger 1 pour 7, et lire idha, comme en pâli. - m. Sur ito, cf. la note précédente. Si athi - se athe. Les mots suivants doivent s'interpréter ou se corriger paratr' anata, paratra anamlam, en substituant 7 à 7 et 7 à 3 ; pana - puñam,

comme ci-dessus. C'est évidemment pasavati qu'il faut lire, 7 pour 7, comme à l'instant nous avions 7 pour 7. Je ne puis douter qu'il n'arrive ici pour le dernier mot ce que j'ai pu constater à Kh., qu'une revision nouvelle ne le complète en *mamqalena, En supposant que la pierre soit fidèlement reproduite, il ne nous resterait qu'à admettre que le graveur a oublié accidentellement la dernière syllabe. Tina, pour tina, tena, ne présente pas de difficulté; dans le tra apparent, on ne cherchera donc point autre chose que les restes plus ou moins déligurés, soit par les lecteurs, soit par le lapicide, soit par la détérioration du rocher, du mot dhamma. La nécessité évidente de rétablir la concordance entre notre texte et Kh. me paraît devoir l'emporter ici sur les scrupules d'une critique trop timide.

L'ensemble de cette tablette se traduira donc de la façon suivante:

"Voici ce que dit le roi Piyadasi cher aux Devas. Les hommes observent des pratiques variables [suivant les circonstances] dans la maladie, au mariage d'un fils ou d'une fille [G. et Dh. ont le pluriet], à la naissance d'un fils (Dh., Kh., K.: d'un enfant), au moment de se mettre en voyage. Dans ces circonstances et d'autres semblables, les hommes observent des pratiques variables. Mais ces pratiques qu'observe le grand nombre (Dh., Kh., K.: qu'ils observent), (Dh., K.: semblables aux femmes [telles qu'elles apparurent au Buddha]; Kh.: sont semblables

au sue du fruit du manguier), à la fois nombreuses et diverses (ces deux épithètes omises à Dh.), sont sans valeur (Dh., K.: un amas de corruption) et vaines. Il faut cependant observer ces pratiques. Mais de pareilles pratiques (Kh., K.: elles) ne produisent guère de fruits; la pratique de la religion, au contraire, en produit de très grands. C'est à savoir : les égards pour les esclaves et les serviteurs, le respect pour les parents et les maîtres sont bons (ces deux mots omis à Dh., J., Kh., K.), bonne (ce mot omis à Dh., J., Kh.) la douceur envers les êtres vivants, bonne (mot omis à Dh., J., Kh. K.) l'aumône aux cramanas et aux brâhmanes. Ces [vertus] et d'autres semblables sont ce que j'appelle la pratique de la religion. Il faut qu'un père, ou un fils ou un frère, ou un maître (Kh., K.: ou un ami, un camarade, ou même un voisin) le dise: voilà ce qui est bien, voilà la pratique qu'il faut observer jusqu'à ce que le but soit atteint (K.: qu'il faut que les bdèles observent tant qu'elle produise leur avantage solide). On a dit : l'aumône est une bonne chose; mais il n'est pas d'aumône ni de charité comme l'aumône de la religion, la charité de la religion. C'est pourquoi il faut qu'un ami, un parent, un camarade donne ces conseils : « Dans telle ou telle circonstance, voilà ce « qu'il faut faire, voilà ce qui est bien. » Convaincu que c'est par cette conduite qu'il est possible de mériter le ciel, on la doit suivre avec zèle, comme le moyen de mériter le ciel (Dh., J. : on doit pratiquer avec zèle le moyen de mériter le ciel). (Kh. et K.

remplacent tout ce passage, depuis : On a dit, etc. par le suivant : Les pratiques [ordinaires] de ce genre (Kh. : pratiques sans solidité,) sont d'une efficacité douteuse. Ainsi, ou elles produisent ou elles ne produisent pas le résultat [que l'on a en vue]; et [, en tous cas,] leur puissance est limitée à la vie présente. La pratique de la loi, au contraire, n'est pas liée au temps. Si elle ne produit pas le résultat que l'on a en vue, le résultat terrestre, elle assure pour l'autre monde une infinie moisson de mérite; mais si elle produit ce résultat [K.: immédiatement sensible icibas?], alors elle a une efficacité double. Ici-bas [on se procure] ce résultat, et dans l'autre monde on se prépare une moisson de mérite infinie, [le tout] grâce à la pratique de la religion). »

DIXIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 258; Wilson, p. 209 et suiv.; Burnouf, p. 658 et suiv.; Kern, p. 86 et suiv.

GIBNAR.

(1) Devânampiyo ' priyadasî rājā yaso va kiti va na mahāthāvahā manāte anata tadātpano dīghāya ' ca me jano ' (2) dhammasusumsā susrusatām dhammavutam ca anuvidhiyatām ' [.] etakāya devānampiyo ' piyadasi rājā yaso va kiti va ichati [.] (3) ya tu kici parākāmate ' devānampriyadasi ' rājā ta sāvam pāratikāya kimti ' sakale apaparisave ' asa ' [.] esa tu parisave ya apunām ' [.] (4) dūkaram tu kho ' etam chudakena va janena usatena va ' anata agena parākamena savam paricajitpā [.] eta tu ' kho usatena dukaram ' [.].

DHAULI.	JAUGADA.
(13) Devânapiye piyadasi râjâ yaso vâ kitî vâ na	(21)

- 1 Fac-simile C. "priyo".
- T Fac-similé C. "dighâ".
- ^a Fac-similé C. *jane dha*.
- Fac-similé C: "vidhiya".
 Fac-similé C, "privo".
- Fac-similé C. "râkamā",
- 7 Fac-similé C. *piya*.
- Fac-simile G. 'kiti'.
- " Fac-similé C. "apaparapave".
- Fac-similé C. "parasave ya apumña dů".
- 11 Fac-similé C. "ra ta kho".
- 13 Fac-similé C. *jitpa eta ta kho*.
- Fac-similé C. "důka".

váh mañ-	
nati và kitî và ichati" ta-	yaso và kiţi và ichati ta-
datvaye amnati . jane (14)	datvaye amyatiye ca jane
dhammasususà sususàtam	dhainmasususam sususatum
me dhammavatam *	me* (23)
[.] etakáye	
lâkammati devânampiye pâ-	- ti devånapiye på-
latikāye vā (15) kimti saka-	latikáye và kiti saka-
le apapalesave puveya ti * [.]	le apapalisave puveya ti [.]
palisa	(23)
kajava —	
ta agena na sa-	
vam ca palititu	itijita
(16) khadukena vå usathe-	khudakena và usaje-
na vå [.] usatena ca dukala-	na va [.] usațena cu dukala-
ta -	tale [.]

KHALSI.

(27) Devănampiye piyadasi lâja yaso và kiti vâ no mahâthâvâ manati anată yam pî yasa vâ kiti vâ ichati tadatvaye ayatiye câ jane dhamasususă sususâta ma ti dhamavatam vâ nuvidhiyâta ti [.] etakâye de-

KAPUB DI GIBI.

(21) Devanaŭpriyo priyadarçi raya yaço va kirti va na mahathavaha mañati añatra yo pi yaço criti va imati tenatrasa ayatiya cu tane dharmasañ cusha suçrushaa me ti dharmavatañ cu anuvidhayatañ [.] etakaye de-

Dans le fac-similé W., les syllabes dar et ci sont séparées par un court intervalle où semblent apparaître les traces d'un caractère indistinct.

² Fac-similé W. "ti iña".

² Fac-similé W. "samçashu".

vánampiye piyadasi (28) lájá yaso vá kiti vá icha [.] am cá kichi łakamati devánampiye piyadasi lája ta savam pálitikáye vá kimti sukale apapalisava siyáti ti [.] ese cu palisakha e apumne [.] dukale cu kho ese khudakena vá vagena usutena vá anata agena palalakamená savam palitidisa [.] pata cu kho (29) usatena vá dukale [.]

vanampriya priyadarçi raya yaço kiti va (22) ichati [.] yam tu kici parakra.mati devanampriyo priyadarçi raya ta savam paratikaye va sati sakali aparisave siya ti [.] eshe tu parasrave yam apummam [.] damkara ta kho eshe vadakena vagena usadhinata va gena parakamena savam paritiji [.] eta ca — usa — usa 6

Girnar. — a. M. Kern a le premier reconnu le sens de tadâtpano qu'il corrige avec raison en tadâtpane — tadâtvane, tadâtve « dans le présent ». A cause du datif qui suit et du datif qu'opposent plusieurs versions, on pourrait songer à lire tadâtpâye, mais on verra que K. porte également le locatif. Le sens de dighâya « dans la suite, dans l'avenir » est nettement déterminé par le rapprochement des textes parallèles. La lecture janâ avait induit Burnouf dans des erreurs de construction qu'a déjà rectifiées M. Kern. La place de me qui choquait si fort le savant profes-

¹ Fac-simile W. *kale a*.

¹ Fac-similé W. "ra tu kho".

⁴ Fac-similé W. *ashe*.

¹ Fac-similé C. "rijiji".

Fac-similé C. "ita".

^{*} Fac-similé W, *ca isa*.

seur de Leyde s'explique aisément, quand on le construit, comme l'exige la comparaison de K. et Kh., non avec jano, mais avec dhammasususam et dhammavutam. En effet, malgré l'accord avec lequel les différents textes, à la seule exception de J., omettent l'anusvara, c'est certainement sususam qu'il faut entendre; l'équivalence de la longue et de la voyelle nasalisée a pu contribuer à cette omission. Susrusatám et ses équivalents sont la troisième personne de l'impératif moyen; anavidhiyatâm est la même forme, au passif, de anu-vi-dhâ employé, comme il l'est en sanscrit, avec l'accusatif, au sens de « se conformer à. . . . ». Vutam ou vatam est le pâli vatta (cf. Childers, s. v. vattati), le sanscrit vritta, et signifie « devoir, pratique ». La construction de la phrase est d'une concision à peine régulière. Le sens, exprimé plus au long dans les versions parallèles, n'est pourtant pas douteux : « Piyadasi n'estime aucune gloire à l'exception de [celle-ci] : que le peuple, etc. » De cette construction un peu elliptique on peut rapprocher la construction de yathâ dans le xu édit, 1. 8 à G. — b. Pour kiti, lis. kîtim, kirtim. — c. Lis. yam, kimei, parákamate. Devánampriyadasi pour devánampriyo priyadasi, par une inadvertance du graveur. Ta pour tam. Si l'omission de l'anusvára n'était si fréquente, on pourrait penser que ya tu et la savam sont des orthographes intentionnelles pour yattu, tatsarvam. Pâratikam, dérivé de pârată, tiré de para, et hidatikam, tiré pareillement de hida, idha, ne signifient pas simplement « la vie à venir, la vie présente »,

mais « l'intérêt, l'utilité de la vie présente, de la vie à venir». Cf. D., 111, l. 22. Kimti, nous l'avons vu déjà, annonce le style direct; il explique suffisamment l'absence, à la fin de la proposition, de l'iti que portent les autres textes. M. Kern a bien déterminé la forme étymologique de parisava qui est parisrava, comme le montre K. Il a, fort à propos, comparé âsrava, dans la terminologie buddhique. Il n'a pas remarqué que nous retrouvons le mot en pâli sous la forme parissaya, avec le changement assez rare de v en y. Son emploi dans le v. 328 du Dhammap. (cf. le comment.) et dans le v. 8 du Khaggavisánasutta, auguel renvoie Childers 1, indique que, à l'idée principale de péché, impureté morale, il joint celle de souffrance, qui paraît aussi appartenir quelquefois à asrava (cf. PWB). En somme, la notion de danger, épreuve, paraît bien, comme le veut Childers, impliquée dans le mot?. Il est clair qu'ici apaparisave, qu'il représente alpapa° ou apapa°, doit être, quant au sens, essentiellement équivalent à aparisrave de K. : « Puisse-t-il être (c'est-à-dire puissé-je être) tout entier exempt de peril. Mais le [vrai] peril, c'est le mal. » — d. Le langage du roi est très concis; évi-

1 Voici ce distique :

Câtuddiso apatigho ca hoti Saŭstussamâno itaritarena | Parissoyânaŭi saliită achambhi Eko care khaggavisânakappo ||

³ Dans le passage du Khadgav. S., je traduis : « Il traverse toutes les épreuves sans en être ébrandé.»

demment, dans sa pensée, ce qui est difficile, c'est d'atteindre complètement à ce mérite moral qui est l'objet de ses efforts. Je crois, malgré l'opinion de M. Kern, que Burnouf a raison de rapprocher usața de ucchrita (et non ucchrita, comme il a été imprime par erreur), non de utsrita. Ce dernier mot ne paraît guère être en sanscrit usité dans le sens qui convient ici, et qui est, en effet, le plus ordinaire de ucchrita « élevé ». Je me fonde sur l'emploi pâli de ussăpeti — ucchrăpayati « lever ». Il se peut d'ailleurs que l'influence obscure des dérivés de sri ait favorisé la forme ussața pour ussița. — e. Il faut admettre que dukaram a ici un sens prégnant: « cela est vraiment difficile, » qui supplée en quelque façon au comparatif, plus expressif, des autres textes.

Dhauli. — a. Kiti pour kitim = kittim. Compl. na [mahâthâ]vâ[hâ...]. La comparaison de Kh. ne laisse pas de doute sur la manière dont il faut compléter la suite "vâ[hâ mamnati amnata]: elle permet aussi de corriger avec certitude les caractères suivants qui ont été ou mal gravés ou mal lus, et qu'il faut restituer: am yaso vâ. La correction de 8 en H ne présente pas de difficulté, non plus que celle de L en L; quant à la confusion de L et de L, elle s'explique également, et nous en trouverons tout à l'heure d'autres exemples à Kh. (n. d). La construction est un peu plus développée et plus claire ici qu'à G.: Piyadasi considère qu'il n'y a de vraie et profitable gloire que celle qu'il ambitionne : la

nature en est ensuite exprimée au moyen du style direct : puisse le peuple, etc. - b. Corr. tadatvâye comme à J. Il faut fire amyative, comme à J., c'est-àdire âyatiye a pour l'avenir ». Cependant, la lacune n'est que d'une lettre, et l'on regrette le ca; peutêtre faut-il lire âyati ou âyatim ca, par la même locution adverbiale qui est usitée en pâli, Sususâtam peut n'être qu'une erreur matérielle comme dhammavatam, pour sasúsatañ. Cependant, comme, à Kb., nous retrouvons la même orthographe, et de plus anavidhiyáta, îl est très admissible que les trois formes représentent le pluriel (âtam pour amtam), fort naturel après un sujet collectif comme jane. - c. La lacune du commencement de la phrase se comble aisément : etakáye [yaso vá kitim] vá i[chati am ca kimc]i pa. Vá pour va = eva, par une confusion déjà signalée. Apapalesave pour apapalisave. Puveya, à corriger en huveya, b pour b. - d. Il peut y avoir environ huit lettres de tombées après palisa. Elles se complètent approximativement : palisa[ve tu am apumnam du]; comme, d'autre part, après va il n'y a place que pour cinq caractères, il faut certainement corriger et compléter 'du kalam ca [kho etam amna]ta'. Lis. agena [palâkame]na°. Palitita ne peut être correct et doit, d'après J., se restituer paliti ji tu = parityojitva. Il nous faut donc admettre que tyaj est exceptionnellement, et par un samprasàrana comparable au pâli vidh pour vyadh, changé en tij au lieu de caj. Le fait est d'autant plus curieux qu'il se reproduit ici dans le passage correspondant de Kh. et de K.: à

Kh. nous lisons (d'après mon fac-similé) palitidita, qu'il faut corriger en palitijitu; le 6, tel qu'il s'écrit dans cet alphabet, au lieu de &, peut aisément se confondre avec 5. Nous retrouverons du reste à Kh., vers la fin du xiva édit, la forme alocayisa, correspondant à l'absolutif álocetpá de G.; il la faut aussi nécessairement corriger en alocayita. Il n'est guère permis de songer à une correction, graphiquement plus aisée peut-être, alocayitpa (pour d); nous n'avons aucun cas certain de l'emploi, à Kh., de la ligature b de G. A K., le fac-similé W. donne paritiji qu'on peut aisément corriger en °tija = °tyajya; il est vrai que le ti ne doit pas être parfaitement net, puisque le fac-similé C. fournit "rijiji; mais ce premier ji n'est pas bien formé et laisserait pressentir quelque erreur. Il est à croire que le graveur a voulu écrire ca; la ressemblance est grande en effet entre 7 et 7 dans l'alphabet du N. O. Faut-il attribuer à quelque faute commune, fondée sur cette confusion, l'accord, entre Kh., Dh. et J., dans cette forme exceptionnelle et irrégulière, paritijita pour paricajita? Pour Kh., tout au moins, certains indices déjà signalés et la position géographique rendraient, à mon sens, la conjecture assez plausible. Elle est évidemment beaucoup plus suspecte en ce qui touche Dh. et J. La lacune qui suit n'est qu'apparente, comme le font sentir les autres textes. Lis, khadakena et usalena. < au lieu de O, comme plus haut, € pour O, in Dh. v. n. e. - e. Compl. "tale. Le comparatif est, comme si souvent en sanscrit, employé avec une valeur de superlatif : « Mais cela est pour l'homme d'un rang élevé d'une excessive difficulté. »

Jaugada. — a. Tous les détails qui peuvent intéresser cette version viennent d'être touchés dans le commentaire de Dh. où je renvoie. Lis. sus as ata m. Plus bas, outre devânampiya, kimti, le fac-similé B. donne la lecture paritijitu.

Khâlsi. — a. La syllabe hâ est omise. Kh. paraît, comme Dh., avoir employé la forme allongée °váha: elle se peut à la rigueur expliquer par un substantif âvâha; mais je crois bien plutôt à une transposition fautive de la longue, "háthaváhá pour "háthávahá. Ma photographie paraît donner, pour les deux impératifs, la lecture sususátu, anuvidhiyátu. Si elle se confirme, nous aurions ici la désinence active, au lieu de la moyenne; cela ne changerait rien à l'observation émise (in Dh. n. b) au sujet de l'avant-dernière syllabe. - b. Compl. icha[ti], et de même, dans la phrase suivante, [pa]lakamati. — c. Sukale est une faute pour sakale, amenée sans doute par le voisinage de dakale. Le graveur très négligent de Kh. s'est laissé égarer par une antithèse qui n'existait que dans son imagination. S'il n'y a pas de faute matérielle, siyâti serait une forme parallèle de siya; elle rentrerait, du reste, fort bien dans l'analogie de la formation páli-prâcrite en eyyâmi, eyyâsi. Mais peut-être est-ce le sentiment même de cette analogie qui a induit notre

lapicide à répéter deux fois ti. Cf. ci-dessous, éd. xu, n. c, in Kh. Ma photographie porte correctement pálatikáye. - d. Lis. palisave, il n'y a presque pas de différence entre le kh tel qu'il est écrit à Kh. et la ligature pour ve, entre 3 et 3. — e. Vagena est un mot difficile. Je ne vois que deux façons de l'expliquer. Il peut représenter le sanscrit vargena et signifier, avec khudakena: a par la foule des petits; » mais le substantif ne convient plus à la seconde épithète. usatena, qu'on est obligé d'en isoler d'une manière assez inattendue. D'autre part, l'a cérébral que porte K. dans ce mot ne s'explique guère dans cette hypothèse. On remarquera d'ailleurs que K. lit khudakena vagena et non "na vá vagena". D'où la seconde conjecture : vû serait redoublé par erreur à Kh. où il faudrait rétablir 'khudakena vagena' et analyser 'kshudrakena vá agrena. Il est certain que agra a un chef, un puissant», fait double emploi avec usata; encore la présence s'en justifierait-elle par le désir de marquer dans les termes le rapprochement qui est dans la pensée, entre la grandeur de l'homme et la grandeur de l'effort qui lui est nécessaire, l'agra parâkrama. La position qu'occupent les deux vá et qui paraît envelopper les deux mots agena et usatena dans un seul groupe, confirme cette interprétation : « soit pour un petit, soit pour un grand, un puissant; » c'est à celle-là que je crois devoir m'arrêter. Relativement à palitidita qu'il faut lire palitijita, cf. in Dh., n. d. - f. La comparaison de K. met hors de doute la valeur de pata, qui correspond à eta, etam. Au point

de vue graphique, la correction cesse d'être forte, si l'on admet, d'après les nombreuses analogies que l'on sait, l'orthographe heta, pour hetañ. $V\hat{a} = eva$: « c'est surtout pour le puissant qu'il est difficile. »

Kapur di Giri. - a. Pour criti, lisez kiți, ou peutêtre kriți = kirti, c'est-à-dire kirtim, 7 ou 7 pour 1. Imati se doit restituer ichati, Y pour U. Pour l'apparent tenetrasa, c'est sûrement tadatasa, c'est-à-dire tadatamsi = tadátvane de G., qu'il faut lire. Le da et le na étant presque impossibles à distinguer, la correction ne porte guère que sur te que je lis ta; le changement est insignifiant. Quant à la finale sa, cf. dans le 1er édit mahanasasa = mahanasasi. Il est évident que tane doit se lire réellement jane; il y a eu confusion entre 7 et Y, comme entre 7 et 7 (cf. ci-dessus à plusieurs reprises) dans saçrushaa, pour sucrashata. Dans anuvidhayatam, le vocalisme seul est blessé; il faut anuvidhiyatam. - b. Sati ne peut être exact; la correction la plus simple, recommandée par la concordance des autres versions, est, en somme, kiti, c'est-à-dire kimti, h pour D. Sakali = sakale, comme souvent. — c. Lis. parisrave. — d. Damkara pour dukara, dukaram. Lis. eshe khadakena, c'est-à-dire "khuda". Le fac-similé de Wilson paraît avoir conservé des traces assez'distinctes du trait supérieur du kh, 4, dont la disparition complète donne à la lettre l'apparence d'un 🖒 dans le fac-similé du Corpus. Sur vagena = vá ageo, cf. in Kh., n. e. Dans la suite, il y a ici des altérations sensibles. Il est sûr

qu'il faut corriger dhi en ti ou ti (= te), 4 en 7 ou 7; mais usaținatava[a]gena n'est pas encore satisfaisant; en supposant même un sandhi par élision, il serait tombé une syllabe, il faudrait usațin'anata; de plus, le va a sa place avant, et non après, anata, anatra. Sur paritiji ou plutôt paricaja, cf. în Dh., n. d.

Je traduis la tablette entière de la façon suivante : « Le roi Piyadasi, cher aux Devas, ne juge pas que la gloire et la renommée apportent grand profit excepté [celle-ci:] (Dh., J., Kh., K.: excepté cette gloire et cette renommée qu'il recherche [à savoir]:) que dans le présent et dans l'avenir le peuple pratique l'obéissance à ma religion, qu'il observe les devoirs de ma religion! Voilà la gloire et la renommée que recherche le roi Pivadasi, cher aux Devas. Tous les efforts que fait le roi Piyadasi, cher aux Devas, tous sont en vue des fruits pour la vie future, dans le but d'échapper à tout écueil. Or l'écueil c'est le mal. Mais certes la chose est difficile, soit pour le petit, soit pour le puissant (Kh., K.: soit pour le grand, pour le puissant), excepté par un effort puissant, en se détachant de tout. Mais cela est assurément difficile (Dh., J.: infiniment difficile) pour le puissant (Kh., K.: surtout pour le puissant). »

ONZIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 259; Wilson, p. 212 et suiv.; Burnouf, p. 736 et suiv., Kern, p. 76 et suiv.

GIRNAR.

- (1) Devånampriyo¹ piyadasi rājā evam āha¹[.] nāsti etārisam dānam yārisam dhammadānam dhammasamstavo vā dhammasamvibhāgo vā dhammasambadho va [.] (2) tata idam bhavati dāsabhatakamhi samyapratipati³ mātari pitari sādhu sususā mitasastutanātikānam bāmhaņasamaņānam sādhu dānam³

¹ Fac-similé C. "nampriye".

¹ Fac-similé C. "âhā nisti".

Fac-similé G. "myapati".

Fac-simile C. "danam".

(3) pránánam anárambho sádhu* [.] eta vatavyam pitå va putena va bhátá va mitasastutanátikena va áva pativesiyehi ida sádhu ida katavya* [.] (4) so táthá ka.u¹⁴ ilokacasa* áradho hoti parata ca amnamtam pumñam² bhavati tena dhammadánena [.]

KBALSL.

(29) Devánampiye piyadasi laja hevam ha" [.] nathi hedisam dâmna vádisam dhammadane dhamasamvibhågo — dhamasambamdha [,] tata ese dåsabhatakasi samyåpatipati matapitisu sususa mitasamthutana . . . tikanam ' samanábañibhanáná dáne (30) pânănăm analambho [.] ese vataviye pitinām f pi pute pi bhâtină pi savamikena pi mitaşamthutána avá pativesiyená iyam sadhu iyam kataviye [.]

KAPUR DI GIBL.

(23) Devanampriyo priyadarçi raya evam ahati[.]nathi ediçanı danam yariça " dharmadana dharmasamthavo dharmasamvibhago dharmasambamdhi va [.]. ta itam datambhatakānam samapatipati matapitushu sucushu mitasathatañatu cramanabamanasa (24) dana prapana anarambho. [.] etam vatavo pituna pi putrena pi va bhatena pi va mitrena pi mitrasathatuna ava pativeçiyena 7 ____ sadhu ide kaṭavi* [.]

Le caractère est tout à fait indistinct dans le fac-similé C.; le fac-similé B. n'a que l'u de clair; mais B. lit karn, comme Burnouf d'après le fac-similé de Wilson.

Fac-similé C. "kacapa â".

³ Fac-similé C. "pumña bha".

⁴ Fac-similé W. ⁵vadiça⁵; mais la ressemblance est si grande entre les caractères ri et di, qu'il est impossible d'être entièrement affirmatif.

⁵ Fac-simile W. "bamdho va".

Fac-similé W. "vataro".

⁷ Fac-simile W. "tiviçi".

^{**} Fac-similé W. "tavo so".

că kam aladhe hoti palata ca aradhiti puná . . tenà dhammadanena [.] (25) ti tena dharmadanena [.]

so tatha kalamta hidalokike | soʻtatha karatam ihaloka ca paratra paşavati anatam punam krasavabha.

Girnar. - a. Toute cette tablette se rapproche étroitement de plusieurs parties de la IXº au commentaire de laquelle je dois tout d'abord, et d'une facon générale, renvoyer le lecteur. Ici, comme précédemment, je ne puis que repousser, pour dhammadânam, l'explication de M. Kern. C'est a l'aumône de la religion, l'aumône des bons conseils et de l'enseignement religieux» qu'il faut entendre. Seul ce sens est compatible soit avec la valeur ordinaire de dhamma, soit avec l'intention générale du contexte. Le dhammadána est si bien la préoccupation exclusive du morceau, que ce mot sert, à la fin, à le résumer tout entier; à lui seul, il représente toutes les expressions que nous trouvons accumulées ici. Or en quoi consiste ce dhammadana? Il consiste, de la part d'un père, d'un frère, etc., à avertir son fils, son frère, etc., que telle chose est bonne, qu'il faut observer telle conduite. Est-ce là ce qui se peut appeler "l'aumône avec piété, l'aumône pieuse »? N'est-ce pas rigoureusement « la charité, l'aumône des conseils religieux »? Le sens que l'analogie de sa première interprétation induit M. Kern à attribuer aux termes suivants en fait, je pense, ressortir l'insuffisance. « La justice dans les rapports, la justice dans la libéralité, la justice dans les relations [de parenté] (? gerechte betrekking), » sont des idées dont la dernière au moins me paraît bien obscure, mais qui toutes sont également étrangères aux préoccupations que manifeste le reste du passage. Si, au contraire, nous fondant sur l'explication que nous revendiquons pour dhammadana, nous conservons partout à dhamma sa valeur pleine et en quelque sorte indépendante, au lieu d'une simple fonction épithétique, nous entendrons «les relations, les libéralités, la parenté de religion », c'est-à-dire « les relations fondées sur la religion, les libéralités en religion, la parenté constituée par l'union religieuse». Et ces termes trouvent leur entière explication dans la suite. Le roi va inviter un ami, un maître, un parent à faire l'aumône de la religion; il marque d'abord que ce dhammadana forme le lien le plus solide entre amis, entre maître et serviteurs, entre parents. Ce qui, entre gens sans relation spéciale, n'est que l'aumône de religion, se peut appeler, avec une énergique concision, entre amis, l'amitié de religion, du maître au serviteur, la distribution, les gages de religion, entre parents, la parenté de religion. Tous ces mots ne sont ainsi que d'autres expressions, variées suivant les applications spéciales, de l'idée contenue dans dhammadána. C'est exactement ce que laissait attendre la fin de l'édit. Il faut encore comparer l'emploi, au viii édit, de dhammayata, au ix', de dhammamamqala; ni l'un ni l'autre ne se peuvent traduire : « des courses justes, des pratiques justes, » ou, ce qui est tout un: « la justice dans les courses,

la justice dans les pratiques du culte, » mais, comme le contexte l'exige à l'évidence : « les courses de religion, les pratiques de la religion. » - b. Comme au ix' édit. M. Kern unit étroitement aux substantifs le mot sâdhu; il en fait un simple qualificatif. S'il était besoin d'une preuve nouvelle en faveur de la fonction d'attribut que je lui prête, après Burnouf, on la trouverait dans la façon même dont le mot est ici placé. M. Kern l'a bien senti, et c'est ainsi qu'il a été forcé de rejeter le dernier sâdhu au commencement de la phrase suivante; mais cette division n'est pas admissible. La comparaison du ixº édit ne permet pas de commencer la phrase suivante autrement que par etam. Comp. aussi le nu édit ci-dessus. On verra que, à Kh. et à K., la phrase, au lieu d'être ainsi articulée, se réduit à une simple énumération; le procédé est, en lui-même, très explicable; mais on ne saurait, sans violence, l'introduire à Girnar; il est clair, du reste, que, dans les deux cas, le sens revient essentiellement au même. La locution tatra idam bhavati peut aussi bien ouvrir une énumération que préparer une proposition complète. Dans les deux cas, la signification de bhavati doit être soulignée, accentuée: « Voici les devoirs de religion établis, recommandés.» — c. Cf. n. a ci-dessus, et éd. IX, n. q, in G. Je n'insiste pas sur les corrections évidentes: idam, kataryam, etc. — d. Il faut certainement s'arrêter à la lecture karu que nous donne M. Burgess, d'accord avec la lecture probable de Prinsep et du fac-similé de Westergaard. Kara, pour

karam, est l'équivalent exact des leçons de Kh. et K., karamta pour karamto, le participe présent, que nous retrouvons dans la phrase tout analogue du xnº édit (l. 4-5). Jen vois une preuve décisive dans la forme karam (comme en pâli gaccham à côté de gacchanto), xII, l. 4. C'est dans la suite de la construction que réside la difficulté. Je ne parle pas de ilokacasa qu'il faut évidemment lire ihalokasa ca. Si l'on fait abstraction des trois premiers mots, la proposition marche le plus naturellement du monde, ârâdho et pumnam étant sujets. Il ne resterait plus qu'à considérer le commencement de la phrase comme un nominatif absolu; et il faut avouer que, trouvant un point d'appui dans la construction, si habituelle, par l'absolutif, des exemples s'en produisent dans la langue du pracrit et du sanscrit buddhique. Burnouf entendait ihaloke ca saûradho; mais son explication a contre elle les habitudes de la langue et l'analogie des passages plus ou moins identiques; elle n'est guère acceptable, ni au point de vue de la construction ni au point de vue du sens. M. Kern l'a en effet abandonnée. Il prend aradho comme adjectif en se référant à l'usage pali. Mais jusqu'ici l'emploi adjectif de árádha en pâli ne repose, à ma connaissance, que sur une fausse lecture (cf. mon édit. de Kaccayana, 111, 7, et Bâlâvatára, éd. de Colombo, 1869, p. 69). D'autre part, la comparaison de Kh. où nous avons hidalokike aladhe montre clairement que aladha est substantif puisqu'il est accompagné d'un adjectif qui s'y rapporte. L'irrégularité que nous signalons à

G, s'y retrouve donc exactement; elle se complique même de ce fait que la seconde proposition, palata ca, etc., revient à ce sujet, so kalamta. L'expédient proposé au 1xº édit (n. m, in Kh.), et qui consiste à prendre pasavati comme passif, présente plus de difficulté ici, puisque la pierre porte pasavati et non pasávati. A K. seulement, la structure est irréprochable. So est tout d'abord le sujet de la première proposition ihalokam aradheti, mais non de la seconde. Paratra ca anatam punam krasava bha ti exige deux corrections tout à fait certaines : il faut lire prasava, L' pour 7, et compléter bha[va]ti. Il en résulte, comme seule construction possible, paratra ca anamtapañamprasava (pour evo) bhavati, pour pañápra" = "puñapra", avec l'allongement de l'a du thème en composition; et anamtapuñaprasavo est clairement un bahuvrihi qui se rapporte au sujet so tatha karamta (pour karatam). Tout est donc ici dans l'ordre. Quant à G. et à Kh., je ne vois, en somme, d'autre issue que de considérer, ainsi que je l'ai marqué tout à l'heure, so tathâ karu ou kalamta comme un nominatif absolu.

Khâlsi. — a. Gompl. °evam âhâ. — b. Lis. dânam, etc.; je dois dire que mon fac-similé paraît lire °hedise dâne adisam°, ce qui rentre parfaitement dans les habitudes dialectales de ce texte. On peut douter où il convient de couper la phrase. Après dhamma-sambamdha, on attend va que donne K. Peut-être se cache-t-il dans le premier ta de tata; il est plus pro-

bable que, devant tata, le graveur l'a omis par une inadvertance dont il est assez coutumier. — c. La lacune n'est qu'apparente. On remarquera samanâbambhanânâ pour samanabambhanânam. — d. Lis. pitinâ pi ou pitinam pi, putena pi; "samthutena. — e. Cf. sur cette phrase la dernière note, in G. Kam ne se peut expliquer que comme — ku pour khu — khalu. Cf. ci-dessus, édit ix, n. j, in Dh. La lacune de deux lettres après pasavati n'est qu'apparente; rien ne s'est perdu.

Kapur di Giri. — a. Complétez tata; itam pour ctam; il est impossible de décider si l'erreur est matérielle, o pour o, i pour e, ou si nous sommes en présence d'une variante orthographique, comme plus bas dans aradhiti, pour aradheti, et ailleurs. Lis. dasambha pour dasabha ou dasabha; suçusha; mitasamthutanatakanam, pour "natika". Je ne crois pas que la cassure de la pierre à la fin de la ligne 23 ait enlevé aucune lettre : cramanabamanasa est un singulier collectif comme dâsabhatakasi à Kh. — b. Vatāvo = vatavvo, vaktavyah; cf. plus bas katavi. Va mitrena représente en réalité suvamikena. Evidemment le graveur s'est laissé égarer par la ressemblance entre les caractères 747 et 747, d'où une confusion tout accidentelle. Lis. 'samthatana pour 'samthatena. Malgré son étendue, la lacune ne paraît avoir absorbé que deux caractères idam (ou ide). - c. Cf. in G., n. d.

Voici comment je traduis l'ensemble de ce texte : « Voici ce que dit le roi Piyadasi, cher aux Devas. Il n'est pas d'aumône comparable à l'aumône de la religion, l'amitié [qui se manifeste par la communication de la religion (le mot manque à Kh.), les libéralités en [conseils de] religion, la parenté [qui se fonde sur la communication de la religion. Voici ce qu'il faut observer : les égards envers les esclaves et les serviteurs, l'obéissance aux père et mère (G.: est bonne), la charité envers les amis, les camarades, les parents, les cramanas et les brâhmanes (G.: est bonne), le respect de la vie des êtres (G.: est bon). C'est là ce qu'il faut que dise un père ou un fils, ou un frère (Kh., K.: ou un maître), un ami, un camarade (G.: un parent), voire même un voisin: « voici ce qui est bien, voici ce qu'il faut faire! » En agissant ainsi, il y a (K.: on trouve) avantage en ce monde et pour la vie à venir; il résulte (Kh., K.: on récolte) un mérite infini de cette aumône de religion. »

DOUZIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 259 et suiv.; Wilson, p. 215 et suiv.; Lassen, p. 264, n. 3; Burnouf, p. 761 et suiv.; Kern, p. 65 et suiv.

GIBNAR.

かりまとてならない。まることのできます。

【٩ቮ٤٣ጚ፮፲ፐ٩६९Δ٣٩ቮ٤٣፫٣٢J (5) TΥΥ OPPR991274-0TLL.827.1249319549 TLTC1927-1997 (3) Y9747: -28-1.799V \$II+OK2PF91V+P31OF3APPAPA JYYJUPQYTYZYTHZZYZY (1) PKP±1/P YTYTE11TYP9P4P3DJK.1490TE143TYTY POLYIPE RPART ALT HOLEY (9) YLLAND VICY (9) ヤネルトロゲムサイでよくアイアトアのイストラント ∵ኒ₤₽↑ТҮ०+∟Ұ₩↑С९५,□-९ҮІ. Г∩РТҚҮҰ8 የተያየቸው (⁴⁾ ትሂጸታ8. ታዋው. 8. ዊ፲ደባ የተያየተያ T-22197898991274-6TY-8837874-0T

- (1) Devánampiye piyadasi rájá savapásamdání ca pravajitâni ca gharastâni ca pûjayati dânena ca vividhâya ca pûjâya půjayati ne [.] (2) na tu tathá dánam vá půje va devánampiyo mamnate yatha kiti saravadhi asa [.] savapasamdanam. sáravadhi tu bahuvidhá [.] (3) tasa tasa tu idam múlam ya vacigutî kimtî î âtpapâsamdapûja va parāpāsamdagarahā va no bhave apakaranamhi lahukā4 va asa (4) tamhi tumhi prakaraņe pūjetayā tu eva parapāsamdā tena tena prakaraņena [.] evam karam 7 atpapásamda ca vadhayati parapásamdasa ca upakaroti [.] (5) tadamnatha karoto atpapasadam ca chanati parapasamdasa ca pi apakaroti [.] yo hi koci atpopasəmdəm püjayəti parapasamdam və gərəhəti (6) sə vəm 10 åtpapåsamdabhatiyå* kimti åtpapåsamdam dipayema iti so ca puna tatha karato atpapasamdam badhataram upahanati [.] ta samaváyo eya sádhá 11 (7) kimtimañamamñasa dhammam sruņāju 12 ca susumserā caf [.] evam bi 13 devānampiyasa ichā
 - Fac-simile C. "nam va pů".
 - 2 ta du second tasa très indistinct dans le fac-similé B.
 - * Fae-similé C. *kîtî*.
 - Fac-similé C. "lahakā".
 - Fac-similé C. °parápå°.
 - * Fac-similé C. "tena tana".
- 7 Telle est la seule lecture que me semble autoriser le fac-similé B. pour ce mot lu très diversement lata, havin, etc.
 - Fac-similé C. "kâci".
 - * Fac-similé C. "da va".
 - 10 Fac-similé C, "va à".
 - 11 dhá tout à fait indistinct dans le fac-similé B.
 - 11 Fac-simile C. "naja ca".
 - " Fac-similé C. va hi'.

kimti savapåsamdå bahusrutå ca asu kalånågamå ca åsu [.] (8) ye ca tatå tata pasamnå tehi vatavyam h devånampiyo no tathå dånam va půjà va mammate yathå kimti såravadhi asa savapåsamdånam h bahakå ca [.] etàya (9) athå vyåpatå dhammamahåmåtå ca ithijhakhamahåmåtå ca vacabhůmikå ca ane ca nikåyå [.] ayam ca etasa phala ya åtpapåsamdavadhi ca hoti dhammasa ca dipanå [.]

KHALSI.

- (30) Devånampiye piyadasi (31) låjå savå påsadåni pavajitáni gahathåni vå pujati dånena vividhaya ca pujäye [.] ne ca tathå dåne vå pujå vå devånampiye manati athå kiti sålavadhi siyåti [.] savapåsamdåna sålåvadhi nå bahuvidhå [.] tasa ca iyam mule a vacatuti kimti taatapåsada vå pujä vå palapåsamdagalahå vam 7 tam apasakate va no sayå (32) apakalamnasi lahakå vå siyå tasi tamsi pakalamasi pujetaviya cu palapåsamdå tena tena akålana [.] hevam kalata atapåsamdå bådham vadhiyeti palapåsapida vå upakaloti [.] tadå anatha kaloti atapåsamda ca chanoti palapåsamda pi vå apakaloti [.] ye hi kecha atapåsamda puyåti (33) palapåsamda vå galahati
 - 1 Fac-similé C. "gama ca asu".
 - Fac-simile C tavya de.
 - ² Fac-similé C, "dåna ba".
- ⁴ Fac-similé C. ⁹kå va e⁹. Mais le fac-similé B. me paraît donner clairement ca qui est aussi la lecture de Kh.
- ⁵ Bien que les fac-similés portent ⊙=, qui est proprement le signe ⊙, avec la notation de l'd redoublée, il ne semble pas qu'il y ait jour à une autre lecture que *thℓ (O).
 - ⁶ Dans "ta ata", le second ta est rajouté au-dessus de la ligne.
 - Depuis pala*, rajouté au-dessus de la ligne.
 - Pi rajouté au-dessus de la ligne.
 Pd rajouté au-dessus de la ligne.

sa ve atapásamdabhatiyá vá kiti atapásamda dipayema so cá puná tathá kálota bádhatale upáhamti atapásamda pi [.] samaviye va sádhu kimtimanamanasá dhamma sunemyu cá sususáyu vá ti [.] hevam pi devánampiyasá ichá kimti (34) savapásamda bahuputá cá kalánága ca háveya ti [.] e va tatá tatá pasamná tehi vataviye devánampiye no tathá dánam vá pujá vá mamnate athá kiti sálávadhi siyá savapásamda ti bahuká ca [.] etáyátháye viyápatá dhammanahámátá ithidhiyakhamahámátá vacabhumíká ane vá yá nikáye [.] (35) iyam ca etasá phale yam atapásamdávadhi ca hoti dhammasa ca dipaná [.] athavepábhipitasá [.]

KAPUR DI GIRI.

N'a conservé de cet édit que les dernières lettres qui semblent se lire:

(1) — hapatraca vepa.pitasa 1* (.)

Girnar. — a. Pûje pour pûjam. Je crois avec Wilson, contrairement à l'opinion de Burnouf et de M. Kern, qu'il faut lire, ici et à la ligne 8, kimti sâra et non kitisâra. La forme n'oppose aucune difficulté, pas plus à la première qu'à la seconde analyse. Mais d'autres raisons me décident, et, tout d'abord, l'emploi, qui suit immédiatement, de sâravadhi; il prouve tout au moins que dans kitisâravadhi, il faudrait nécessairement considérer kitisâra, non comme un tatpurusha (Burnouf), mais comme un dvandva, à l'exemple de M. Kern. Cependant, nous n'avons

¹ Cette première ligue de l'autre face du rocher manque complètement dans le fac-similé W.

aucun motif de penser que le roi s'intéresse si spécialement à la renommée, à la gloire de toutes les sectes qui, après tout, sont des rivales de sa croyance à lui. Il nous a, au vu' édit, nettement expliqué ses sentiments; il entend les tolérer, les favoriser même, en raison du but moral et élevé que, au fond, toutes se proposent également; c'est le commentaire le plus expressif de notre sâra, leur essence. Quant à la restitution de kimti, l'emploi si fréquent de la locution dans ce texte lui prête a priori une certaine vraisemblance. On reconnaîtra aussi que cette introduction du style direct donne plus de clarté à la construction; siyûti de Kh., si, comme il est probable, il le faut résoudre en deux mots, démontrerait positivement que nous sommes en présence du style direct. On ne saurait guère hésiter, dès lors, à en chercher la marque dans kimti; il suppléerait ici, comme souvent dans nos inscriptions, l'iti qui manque, du moins à G., à la fin de la proposition. C'est aussi en partie sur le ti de Kh. que je fonde ma division des deux phrases; je coupe, comme Burnouf, avant, et non, comme M. Kern, après savapásamdánam. Il est en ellet très naturel que săravadhi, qui fait antithèse à dâna et à pâja, soit présenté dans les mêmes conditions que ces deux mots, c'est-à-dire sans ce régime. Il est bien plus indispensable à la phrase suivante; sava" et bahuvidha sont en effet dans une corrélation directe, nécessaire. C'est pour ne l'avoir pas assez senti qu'on a donné de cette proposition des interprétations si peu significatives.

Par la particule tu, elle se présente comme une objection : «Mais le règne, l'empire, pour toutes les sectes [à la fois], de leur fond essentiel, implique bien des diversités. » En d'autres termes : Mais comment prétendre favoriser à la fois la puissance des doctrines fondamentales de toutes ces sectes, alors qu'il existe entre elles tant d'oppositions et de divergences? La phrase suivante répond à ce scrupule : quelle que soit cette diversité, - telle est l'intention de l'expression distributive tasa tasa, pour tasa tasa comme ya pour yû, - toutes ont au moins un intérêt commun, ou, littéralement, cette puissance a une racine, une source commune, qui est la retenue dans le langage. Le roi enfin, fidèle à ses idées exprimées dans le vue édit, n'entend pas que l'on compromette par des polémiques acerbes et irritantes, inspirées par un esprit de secte exclusif, les heureux effets que peuvent, comme il nous l'a expliqué, produire toutes les croyances; car toutes, suivant lui, bien que dans des mesures diverses, poursuivent au fond un but identique (såra). — b. Burnouf isole åtpapåsamdapůjá de la négation no, et comprend que l'on doit seulement honorer sa propre croyance, mais non blâmer celle des autres. La symétrie des deux va-va me paraît interdire cette construction. D'autre part, il n'est pas admissible que le roi défende d'honorer sa propre croyance, au moment même où il conseille de les honorer toutes en général. Il faut évidemment prendre átpapásamdapújá et parapásamdagarahá comme les deux termes, corrélatifs et étroitement liés, d'un

ensemble unique; il ne faut pas honorer sa croyance anx dépens des autres, ou faire le procès aux autres croyances, au profit de la sienne; en d'autres termes, c'est la polémique que veut ici interdire le roi, et il la résout en ses deux aspects. La même observation s'applique au commencement de la phrase yo hi koci, etc., de la ligne 5. M. Kern a le premier reconnu le vrai sens de lahuká et de l'opposé bahuká, que nous trouverons plus bas : a respect et manque de respect, dénigrement.» Cf. le pâli gârava. Les formations d'abstraits en ka ne sont pas rares en pâli ni dans le sanscrit buddhique; j'en réunirai ailleurs des exemples. Il n'est pas besoin d'insister sur asa = pâli assa, védique asat, équivalent de syát. Burnouf, qui s'est trompé sur l'analyse de apakaranamhi = a + praka. c'est-à-dire «dans la non-occasion, quand il n'y a pas lieu», et sur la lecture prakarane qu'il transcrivait pi karane, garde l'avantage sur M. Kern, à propos de pújetayá, qu'il traduit pújetavyá. La comparaison de Kh, ne peut plus laisser aucun doute à ce sujet. Kh. montre aussi que notre texte contient une légère erreur; au lieu de prakaranena, c'est prakârena qu'il faudrait. Cette rectification nous dispensera de joindre, comme on a fait jusqu'ici, tena tena prakaranena à la proposition suivante. Sans parler de l'analogie des autres phrases qui commencent par evam karamto, il y a une correspondance significative entre tambi tambi prakarane et tena tena prakârena : "Il faut au contraire honorer les autres sectes en diverses manières suivant les circonstances. » — c. Le fac-

similé B. ne permet d'admettre d'autre lecture que karam ou tout au plus karam; dans les deux cas, nous avons certainement, comme le démontre kalata. pour kalamte, à Kh., le participe présent, karam = karamto ou karomto. Cf. ed. x1, l. 4, à G., et la note. Jai à peine besoin de faire remarquer que cette lecture půjetavyá condamne définitivement pour cette phrase la construction et la traduction de M. Kern. - d. Karoto pour karomto. Il est impossible de décider si chanati, sanscrit kshanoti, n'est point passé dans une autre conjugaison. Cependant la présence à Kh. de la forme chanoti, jointe à l'extrême facilité de la confusion de f en I, rend la restitution chanoti très plausible. - e. Je ne crois pas qu'il faille lire, comme on a fait jusqu'ici, savam en un seul mot - sarvañ. Le pronom yo exige un corrélatif, je le reconnais dans sa; vam pour ve (l'inverse de pûje pour pújam à la première ligne) ou pour vâ = va, comme souvent; Kh. a ve, ce qui me fait pencher pour la première hypothèse. La phrase se construit d'elle-même; il est tout simple que les deux verbes, qui viennent d'être exprimés, soient maintenant sousentendus. Il est sensible que nous obtenons de la sorte un parallélisme bien plus naturel entre les deux membres de phrase, sa vain, etc., et so ca puna, etc., qui se font antithèse. Burnouf avait bien rapproché les deux moitiés de la période que M. Kern a eu tort de disjoindre. Kiñti marque exactement que les mots qui suivent expriment la pensée, l'intention qui inspire ce zèle, maladroit au dire de Piyadasi. Karâto

pour karamto. Badhataram, au sens du superlatif: a très fort ». - f. Lis, sâdha. Sur I'm de mañamañnasa, addition euphonique entre deux voyelles, cf. les cas analogues du pâli, dans Kuhn, Beitrage, p. 63. M. Kern a bien vu que sranaja est pour sraneja = sruneyu; comp. jamá pour yávat au ra édit, etc.; mais il a eu tort de préférer la lecture pasamserá; Kh. prouve à l'évidence qu'il faut lire susumserá, c'est-à-dire sassuseram du pâli. Quant au sens du mot, il ne peut être exactement : a obéir »; on ne saurait exiger que la tolérance soit poussée à ce point; mais de deux choses l'une : ou le mot est pris avec la valeur de « respecter, honorer », dérivée de l'idée d'a obéir » (cf. plus haut, à propos de sususa, m' édit, n. b, in G.); ou, ce que le rapprochement de srancju rend pour moi encore plus probable, il est employé, exceptionnellement, dans son sens étymologique: « qu'ils écoutent et aiment à écouter ». - h. Asu pour assu. - i. Vataviye de Kh. ne permet pas de douter qu'on n'ait eu réellement en vue ici l'orthographe vatavyam; d'où il suit qu'il faut lire tehi en un seul mot, et non en deux avec M. Kern, et traduire: « ceux qui ... doivent [se] dire ... ». Půjá équivalent de půjam, J'hésite d'autant moins à corriger bahaká en bahuká que la revision du texte a restitué plus haut la forme lahukâ (c'est du reste la lecture de Kh.); sur le sens du mot, cf. ci-dessus, n. b. - j. Complét. atháya vyá°. J'ai déjà marqué précédemment (vr édit, n. c, in G.) que, pour vacabhâmika, je m'en tiens provisoirement au sens admis par Burnouf; j'y suis surtout déterminé par l'emploi assez étendu et généralisé de vaccasodhaka dans le Mahâvamsa, où il paraît signifier veilleur de nuit. — j. Etasa est malheureusement bien indéterminé; cependant la seule application naturelle me paraît être celle qu'y cherche Burnouf: « le fruit de cette institution ». Il me semble en tout cas évident, quelque vague que l'on veuille garder, que le mot ne peut s'appliquer qu'aux idées, à la conduite du roi, non à celle qu'il conseille à ses sujets; la recommandation en est trop éloignée. Mais alors il s'ensuit que âtpapâsamda désigne la propre croyance du roi, « ma propre croyance »; c'est ce que confirme l'expression dhammasa dipanâ; dhamma ainsi employé absolument désigne toujours la vraie religion, la religion du roi.

Khâlsi.—a. Lis. pujeti. Si le modèle de Kh. correspondait exactement au texte de G., il devait porter *pujûye pujayati ne ne ca*. La ressemblance entre le L final de pujûye et le L suivant a pu amener de la part du graveur l'oubli des mots pujayati ne; mais il est impossible de rien affirmer, ces mots n'étant pas indispensables au sens. Sur la fin de la phrase, cf. la n. a, in G. — b. Lis. *pâsamdânam sâlavadhi*. Nâ est sûrement fautif; c'est ta qu'il faut lire, par le changement de L en L; nous trouverons plus bas l'exemple inverse (n. j). — c. La répétition, au sens distributif, de tasa, importe à l'intelligence de la phrase; je suppose que c'est par une inadvertance du

lapicide que l'un des deux manque ici. C'est en réalité atapâsada qu'il faut lire : le second L est rajouté au-dessus de la ligne; évidemment le graveur, ayant écrit par interversion taa pour ata", a voulu corriger, mais en rétablissant le ta à sa vraie place, il a négligé d'elfacer le premier. Le même cas se reproduit aussitôt dans atapâsadavâ pujâ vâ, qui serait pour "samdapajâ vâ, comme à G.; il est moins probable qu'il faille lire "pâsamdasâ pujâ vâ, quoique la confusion entre de et de ne soit ni difficile ni très rare. Peutêtre devons-nous avoir recours au même expédient pour nous rendre compte des caractères tam apaşakate va. Voici à peu près comme est ici gravé le texte :

Si, au lieu d'ajouter les mots qui sont dans l'interligne, nous les substituons aux caractères auxquels ils sont superposés, nous obtenons un texte exactement pareil à celui de G.; c'est à coup sûr une puissante recommandation pour cette conjecture, d'autant plus que les caractères soupçonnés ne donnent pas, tels que nous les livre le fac-similé, un sens satisfaisant. Il faut avouer pourtant qu'il y a deux difficultés à ce système: d'une part, nous ne sommes pas en état d'expliquer leur introduction accidentelle, et en second lieu, il me semble que nous pouvons, au prix de deux corrections qui n'excèdent pas les droits que nous donnent ici le désarroi et les négligences

sensibles du texte, leur restituer une valeur utile, Je proposerais de lire atapasadakate va; ata pour tama comme nous avions à l'instant taa ta pasainda; d'où ce sens: « dans l'intérêt de sa propre croyance»; ce serait le pendant exact de l'expression atapasamdabhatiya que nous avons rencontrée à G. et que nous retrouverons tout à l'heure ici même. Je présère d'autant plus la première hypothèse, que les caractères suspects paraissent, d'après mon fac-similé, avoir été expressément rayés; du moins portent-ils une ligne transversale qu'il est malaisé de considérer comme une érasure accidentelle de la pierre, puisqu'elle ne s'étend qu'aux lettres donteuses. Saya pour siya. d. Lis. apakalanamsi, en transposant l'anusvàra. Il est évident que, pour akâlana, c'est pakâlena qu'il faut lire. Cf. in G., n. b. - e. Lis. kalamta ou mieux kalamte. Vadhiyeti, pour vadhayati, comme le prouve la construction de upakaloti. Il s'ensuit que atapaşamdâ est = °pâşamdam. Lis. palapâşada pi vâ, pour *påsamdam*; pi, qui est rajouté au-dessus de la ligne, a été introduit en mauvaise place. - f. C'est encore une correction insuffisante qui prête ici au texte une apparence d'incorrection. Le lapicide avait gravé taanatha; il a ensuite entre ta et a corrigé dâ, mais sans effacer la lettre a à laquelle en réalité le nouveau caractère doit être substitué. C'est, au fond, tadânatha qu'il faut lire, c'est-à-dire tadamnatha, tadamnatha, - q. Kecha pour kechi-kaccit. Puyati pour puyeti = půjeti, y pour j, comme nous en avons eu déjà des exemples, surtout à K. Ou bien le ja est-il

tombé: puyáti pour pu ja yáti, pujayati? L'á long. pour e, me fait incliner vers la première hypothèse. Je passe sur les petites irrégularités de détail; chacun les corrigera à première vue. - h. Lis. samavaye. Dans sunemyu, l'anusvàra est encore une fois transposé pour suncyum. — i. L pour L. la faute est commune. Compl. kalânâqamâ ca. Ma photographie paraît donner la lecture kayana"; elle concorde mieux avec l'orthographe du v' édit. Malgré l'à long de háveya, c'est haveya qu'il faut rétablir; cf. à G. (1. 6) sádhá pour sádha. Nous avions plus haut à Dh. le singulier huveya. - j. Savapāsamdati doit nécessairement être corrigé en "pásamdaná pour "pásamdánam. Cf. ci-dessus, n. d, la correction de ná en tu. - k. La lecture itthidhie démontre que, de même, à G., e'est bien itthijha' qu'il faut lire. Corr. nikâyâ. - l. On voit que notre texte contient ici, comparativement à celui de G., une courte addition, nous en trouvons également des traces à K. Bien qu'elle soit déparée par plusieurs fautes ou confusions de lecture, elle se laisse rétablir avec certitude : athavásábhisitasá, et quoique la formule soit ici plus concise que d'ordinaire, elle se traduit sans hésitation : « [De Piyadasi] (donné par Piyadasi) sacré depuis huit ans, » c'est-àdire, dans la neuvième année de son sacre. Mon facsimilé est venu après coup prêter à cette restitution une garantie matérielle.

Kapur di Giri. — a. Ces quelques mots, les seuls que K. ait conservés de notre tablette, ouvrent l'ins-

cription sur l'autre face du rocher. Elle est en général beaucoup moins bien conservée que ne le sont les caractères du côté opposé, et la condition de la pierre en rend d'ailleurs la reproduction infiniment plus difficile et plus imparfaite. Les anciens explorateurs n'avaient même rien reconnu de cette première ligne. On ne saurait done s'étonner de l'extrême incorrection de ce fragment. Les traces qu'il nous conserve suffisent, je pense, grâce à la comparaison de Kh., pour le reconstituer avec une extrême vraisemblance. Les trois derniers caractères sont surement sitasa; si l'on rétablit bhi dans la lacune, on n'hésitera pas à lire vasa, pour vepa, les deux signes qui précèdent; comme on en peut juger par le signe si, il n'y a pas très loin du / à l' >. Il ne serait pas étonnant du reste que le déchiffrement antérieur de Kh. eût pu influencer malencontreusement le général Cunningham dans son examen de K. Quoi qu'il en soit, ces corrections me paraissent hors de doute. Elles impliquent, pour le caractère d'avant, la lecture tha ou ta à laquelle il se prête sans peine. Restent les signes 7 6 2. On les peut, sans trop d'effort, amener à correspondre au texte de Kh., en corrigeant 7) h 3, c'est-à-dire dipana ca. Mais il est impossible d'arriver ici à la certitude, étant donnée la perte de toute la partie antérieure de l'inscription.

Voiei, en résumé, ma traduction de cet édit : « Le roi Piyadasi, cher aux Devas, honore toutes les sectes, ascètes et maîtres de maison, il les honore (ces trois mots manquent à Kh.) par l'aumône et par des honneurs de divers genres. Mais le [roi] cher aux Devas attache moins d'importance à ces aumônes et à ces honneurs qu'au vœu de voir régner [les vertus morales qui constituent] leur partie essentielle. Ce règne du fond essentiel de toutes les sectes implique, il est vrai, bien des diversités. Mais pour toutes il a une source commune, qui est la modération dans le langage; c'est-à-dire qu'il ne faut pas exalter sa secte en décriant les autres, qu'il ne faut pas les déprécier sans [légitime] occasion, qu'il faut au contraire en toute occasion rendre aux autres sectes les honneurs qui conviennent. En agissant ainsi, on travaille au progrès de sa propre secte tout en servant les autres. En agissant autrement, on nuit à sa propre secte en desservant les autres. Celui qui exalte sa propre secte en décriant les autres, le fait à coup sûr par attachement pour sa propre secte, dans l'intention de la mettre en lumière; eh bien! en agissant ainsi, il ne fait au contraire que porter à sa propre secte les coups les plus rudes). C'est pourquoi la concorde seule est bonne, en ce sens que tous écoutent et aiment à écouter les croyances les uns des autres. C'est en effet le vœu du [roi] cher aux Devas que

Je rappelle que la comparaison du vus édit importe à l'intelligence de ce morceau. Le roi estime que, par le but qu'elles poursuivent essentiellement, par leur sâra, toutes ces sectes se rapprochent au point de se confondre; il est dès lors naturel qu'il tienne leurs intérêts (au sens moral et élevé, bien entendu) pour étroitement solidaires.

toutes les sectes soient instruites, qu'elles professent des doctrines pures. Tous, quelle que soit leur foi, se doivent dire que le [roi] cher aux Devas attache moins d'importance à l'aumône et au culte extérieur qu'au vœu de voir régner les doctrines essentielles et le respect de toutes les sectes. C'est à ce résultat que travaillent les Surveillants de la religion, les officiers chargés de la surveillance des femmes, les inspecteurs, et d'autres corps d'agents. Le fruit en est l'avantage de ma propre croyance et la mise en lumière de la religion. (Kh., K. ajoutent: Donné dans la neuvième année de mon sacre.)»

TREIZIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 261 et suiv.; Wilson, p. 223 et suiv.; Lassen, p. 241, n. 1; p. 242, n. 4; p. 243, n. 1; p. 259, n. 6. Les lacunes essentielles de G. et l'insuffisance, encore sensible malgré les efforts de M. Cunningham, des fac-similés de K., dans cette partie surtout, prêtent au texte de Khâlsi une importance particulière. C'est cette version que je reproduis d'abord, et dans le caractère original, car c'est sur elle que repose principalement l'explication de cette tablette pour laquelle presque tout reste à faire.

KHÂLSI.

(35) \$5164664541461447.86848

KAYYYSPAPYWT29AKGYTWAPYPTOK የፓ (39) D.8+8\LD.R.T የQ1ታዩ ፒር ጥዊ ደዝ Q1 Y4181-329X32KJLC+9Y392TJT94TPY といりかるでしておことってとりできますするメットタ プイロインを下くてで、下くイイエソイ8アとコンを下くてを TS-O3774.WJSTKS8R9TV-4TP-4TP-120V.4KCO-2T VRCYPY71 - ゲゲድ& Ľርኒゲゲ "V" ተዋሪደ ርኒፕኔኒኒኒኒት አየያወያያ የወቅን የ እንደ የጽሂኒን 81 (38) LESCESCELLATONSCELDELS W.OLYCTYFFTTT. COLYYLEGYTBER ርሮኒሶኒሶርት ህብ ዕም የየት የተመሰለ ነገር ተመሰለ ነገር ነገር ተመሰለ ነገር ተመሰለ ነገር ተመሰለ ነገር ተመሰለ ነገር ተመሰለ TTLQ978TL75TLTQ:-874THTLTJF (39) ロ・41998191Q2f2CETC5なアとTQ8

₹+√У ⁴ · · Ç (5) ТУ 2.8(Q.∩^१९ · □ · Y Ľ^У Ҷ
(1) ውጤት የተመፈፀ የደቅ የዓለያ የያለ ታ ነው። (1) ተመፈፀ የ
PT0T4:∙98 (€)
(3) 49Y
T
ኃትዮ ተያየተ የተመሰው (ቀ) የተመሰው ነ
PET · · · TYPK X X X X X X X X X X X X X X X X X X X
1±88TT\$Y.K8JT8R-Y13P-X,PYTYTY
です。
74861986 (4) . PLERVIETT+
47 የጉታት የተገነጋን ታ የተገነጋን ታ የተገነጋን ተገን ተ
የፐርተያር (6) የጳጋየታሂፕየናፕ አውድተያገያ
<u> </u>
Y (17) D-C TPKPT PAPT. KKT PAPT (17) Y
398.QY-2-Y72-3-20V P-2-Y77-35Y 8-Y-5-T-E
(12) 4-16-13-14-14-14-14-14-14-14-14-14-14-14-14-14-

+37°LJCBCL: LOKPLY4 (81) TJT847 ኒሶኒር-ሮሂጸዝT (14) Tየዩናግጻዩናግሃናግጸር^ተና T+4TEFT4J.42-1.9 (12) 54XE-197Y.899E 8T8TYTD.8名ETTできユもキャイユ (19) もずかと9 + (-124-1-1287)20204-4-1-1-4-4

KHALSI.

(35) Devånampiyasa piyadasine läjine kalikhyam vijitá diyádhamáa" [.] pánasatásahaseve tuphá havudhena satesapasamata tata hate bahu tivateke và mite [.] tatà thavà sådhuya ladhesu kalimgesu tive dhammavaye (36) dhammakammatà dhammanusathi ca devānampiyasā' je athi anusaye devanavijitavi kalikhyâni [.] avijitam hi vijimnemane e tatà vadha va maline vå apåvåhe va janasa ce badhi vedamnayamate galamate ca bava devánampiyasá [.] iyam pi ca

KAPER DI GIRI.

(1) Devanamprisa priyadarcisa ravo ka(?)lita vi-. tā . adhamatra * [.] pavaçatânsraça ta . . . aha . vu . dhe . çatasahasa ri tamtra hati . . . ka (2) va rina [.] ta ca cruta ladhasha kati(?)-. sha khaa dha . avaçi tapa(?)kha a dhatamita ma. mana(?) çathi . ca . hava . . . mi yi athi anusocana devanainpriyasa pi ____akaga*[.] (3) aviji(?)tam ? vijiņamano yo tata vata vi . . maranam va apavaa va janasa tam badham shadaneyamata garumata ca ma devanampriyasa [.] ... sa ca galumatatâle devâ- taca sashatamatura deva-

nampiyaså [.] (37) savatá | vasati bambhanà va sama vâ pasamda gihithå vå yeşu vihitäthasa agine . sususa matāpitisususā gulumitasathatasahayanätikesususa bhátikása gâmâpațipati damdhalitită? [.]tesam te[?]tå poti , pasagháte và vadhe và abhilátánam vikhi nikhamane [.] (38) yesam vapi vävihitänam sine pe avipahine etanam mitaşamthutåsapånatike vayásanam pápanáta [.] tatá so pi tanàmevà upaghata pati [.] patibhagam ca esa savamanayanam gulacate må devánampiyaså* [.] nåthi ca se janapade vătă năthi ime nikâyă ānamtāt yenesa (39) bambhane ca samane ca nathi că kuvápi janapadasi yatá nathi můnisánam ekatalasá. pi påsanisi no nama pasade " [.] se avatake jane tadá kalimgesu...pi(?)nete* cå ma-

nampriyasa [.] tadhatanatra (4) vasathi bramana gramana ane vain pashamda grahethi va yesu vihitā-Psha agrabhutisucrusha matapitisha sucrusha mirosa sacrusha mitasamtatasahaya-(5) ñatikeshu dasa Ptakanam samampratipapa dri.?tita / [.]tisam tatam bhoti apagatho va vadham vadho ca añanata* nikamanam [.] pasha vampi samvihitanam sava avipraani atasha matasathatasahayañatika24 vasana (6) prapunati [.] tatam tam pi tesha va upaghato bhoti [.] pamtibhagam ' ca atam samvemaneyanam garumatam ca devanampriyasa [.] nathi ca

ekatarihi paçadehi na nama prasado [.]so yamatroja ta.na tada ka? lagre hata mata câpe pavudha . ba . tată tam ca apavaa ca tato ta

3 Fac-similé C. "sha datasa".

¹ Cf. fac-similé W.; fac-similé C. *tam? sha.

saliasăputebhága va galumate bhága và aja. vá devánampiyasá [.] (40) (1) ---- vanapanake ichama (2) savata — yama samavaliya madavam ti [.] iya vu mu"-____ (3) devânampiyeså [.] ye dhammavijaya sa cape(??)nå ladhe * devå-vesa ca alesu asasu (?) pi châjane. .sa* [.] tesa ate amtiyoge nama yone . . . la ca tena (5) amtiyogena 4 lajane tulamaye nāma amtekina nama mākā nå(6)ma alikasadale nåma" nicaŭi codapañidiya avañi tambapamniya hevamevá hevamevá (7) . palájá vismavasi [.] yonakabojesu nābhakunàbhapaintisain bhojapitinikesu (8) adhapuladesu'

(7) catabhaga va sahasrabhagam va aja garāmatātara devanampriyasa [.] vo pi ca aprakati yati cha(?)mitaviyamate ta devanampriyasa yam çako cha(?)manaya [.] ya pi hi atabi devanampriyasa sa?tam bhoti tati anadeti ananija piti banatrape pi ca pabhatre (8) devanampriyasa vacati lisha kitri a tatra payone (?) ca añiñeyasu bicha . ti hi' devanampriyo savabhataam suyama samavariya va bhacu [.] iyo ti maljamya " devanampriyasa [.] yo dharmavijayo sa namdana ladham devanampriyasa in vashu camamteshu(q) ashushu pi yojanaçado(Pisha [.] Pvain amtiyoko nama yonaraja param ca tenam amtivokena catura 4 rajano turamaye nama amtikini nama maka nama alikasudaro nama nici (?) codapainda ava tambapammniya hevameva benaraja tini"[.] yanakamboyeshu nibhakanabhatina (10) bhojapitinikeshu amdhrapulideshu

savatà devànapiyasa dhammanucuthi anavatamti [.] yata pi duta [9] devanampiyasi niyamti * te (?) pi sutu devånampiniya lavavutam mådhunam (10) dhammanusathi dhamma anuvidhiyama aninuvidhiyisaa ca ye . . lodha [.] (11) .takená* hoti savatá vijaye [.]

pitilase se gadhā sā hoti piti hoti dhammavijayam (12)si [.] lahaka ve kho sa piti palamtikameve mahaphojali manamti devanampiye [.] (13) etaye ca athaye iyam dhammalipi likhitā kiti putá pápotá me ana (14) nava vijaya ma vijayataviya manisu " [.] sayakasi no vijayasakham ti .calam va (15) dadatá vá locepa^y tameva ca vijayam manata ye dhammavijaye se hidalokikapalalo(16)kiye savá ca ku nilati ho.u ya malati pá pi hidá lokikapalalokiķá* [.]

savataŭi devanaŭi privasa dharmanaçathi anavatamti* [.] yata pi devanampiyasa deta pavameamti* ti pi erntu devanampriyasa dbarmavutam tivena dha(?)manucathi dharma tunavidhiyati ananayiyoka. ca ça . judhra 1.1 etakena bhoti savatam vijayo vijayo' [.] (11) vi(?)jayo pitirasu so ladho (?) bhati dhamavijavani [.]lamaka va (?) kho (?) sam priti paratikamevam mahaphala meñati* devanampriyo [.] etari ca athave ayo dharmadipi dipito kiti putra papatra me asu catam vijavu ma vija?tama mañesha' [.] ? Pyo vijacaja dadata ca romcetu" tam va na vija mañam (12) yo dhammavijaya [.] ta iprenviko" paralokiko sava ca vivati bhotu ya nama rata sa i hidelokika . paralokika [.]

GIBNAR.

- - Fac-similé C. "sapasamatam".
 - ² Fac-similé C. "vato ha".
 - 3 Fac-similé C. "baha tâ".
 - Fac-similé C. "adhů(?) nå".
 - Facsimilé C. Tigesu*.
 - * Fac-similé C. *tive dhammavayo*.
 - Fac-similé C. "ta bâ".
 - " Fac-similé C. "gutasu".
 - " Fac-similé C. "tata so".
 - 10 Fac-similé C. "tesa u".
 - " Fac-similé C. "ghâto pâti patibhago".
 - 13 B. "mi ya".
 - 13 Fac-similé C. "năstă manu".
 - " Fac-similé C. "sâde yâ".
 - " Fac-similé C. "yà va pi".
 - ¹⁸ Fac-similé C. *piyasa prijite săti*.
 - 17 Fac-similé C. "châtim ca".
 - 18 B. "samam . . . ".
 - 19 Fac-similé C. "cairam".
 - 30 Fac-similé C. "dava ca".
 - ²¹ Fac-similé C. "rājā pa".

est garanti dans sa partie radicale par la répétition khalikhyáni qui en revient un peu plus bas. Quant à la désinence, kalikhyam devant être en accord avec vijitá, nous n'avons le choix qu'entre deux partis, qui sont de prendre ou *khyam = *khyâ ou *tâ = tam. On va voir que des raisons tirées du sens me font préférer la seconde hypothèse. Il faut corriger mâa en mâta, pour mâtam; c'est ce que prouve la correspondance à K. de matra. On a pu juger par plusieurs exemples que la confusion entre H et Å n'est ni difficile ni rare; ma photographie, du reste, donne positivement *mâte. En prenant diyâdhamâtam comme attribut, nous sommes en possession d'une proposition com-

¹ Fac-similé C. *para ca*.

^{*} Fac-similé C. "takina".

Fac-similé C. " — dhapirim".

⁴ Fac-similé C, "priya".

Fac-similé C. "důti".

Fac-similé C. 'yo sava'.

² Fac-similé C. "yo pitiraso så ladhå så".

Fac-similé C. 'yamî'.

^{*} Fac-similé C: *-m vi*.

³⁰ Fac-similé C. "mamnasa ra".

plète. Mais que signifie kalikhya? De l'ensemble du morceau qui vise, à plusieurs reprises, la conquête du kalimga, je prends la conviction que ce mot n'est qu'un autre nom de ce royaume, nom composé de kali, la partie caractéristique, et de ákhya; kalikhya pour kalyákhya, kalákhya, comme, au xue édit, nous ayons en ithijhakha pour ithyajhakha, ithajhakha, comme nous trouverons dupativekkha = "pratyavekkha (D., III, 19), comme nous relevons en pâli kiñcikkha pour kiñci + åkhya. C'est le pays « qui tire son nom de kalin. Je suis porté à penser que, dans le second passage où reparaît le mot, K. le remplace par kalimga. Malheureusement il règne trop d'incertitude sur la lecture exacte pour que nous y puissions asseoir une conclusion indiscutable. La phrase se traduit littéralement : « le territoire Kalinga conquis par Piyadasi est une fois et demie aussi grand n, si l'on veut, une fois et demie aussi grand que son domaine antérieur, son domaine héréditaire. Mais ce serait trop préciser : nous retrouverons dans les édits de Sahasaram, etc., diyadha employé dans un sens en quelque sorte indéfini, et pour marquer une extension considérable. La suite fait comprendre pourquoi le roi insiste sur l'étendue de cette conquête : par là s'explique le nombre des victimes qu'elle a faites et qui sont énumérées dans la phrase suivante. - b. A cette phrase il faut comparer un passage analogue, un peu plus loin, 1, 39. Il nous conduit d'abord à la correction apavae (b pour b). Le mouvement général de la phrase montre d'ailleurs

qu'il faut construire ensemble satâsahase et apavadhena, et nous mène aussitot à la lecture satàsahasûni (pour "se ye"; le relatif n'a ici que faire) et apavudhani, deux corrections dont notre expérience du texte de Kh. garantit la facilité (L pour L, à pour e). Tuphà ne peut être correct; l'a de la première syllabe n'est pas du tout net, d'après le fac-similé. Par malheur, K. est ici encore défectueux. Mais nous ne saurions guère nous passer d'un mot qui fasse sentir le lien qui unit cette phrase à la précédente; tatá, tatra est exactement celui qui convient et que l'on attend ici; je lis donc tatá les deux caractères, certainement fautifs, que nous fournit le fac-similé. Je corrige ensuite satásahasamátam, avec lequel s'accorde hate pour hatam, et tavatake, tavatakam, bien connu du pâli. La pensée est complète : le roi énumère le grand nombre de gens ou emmenés en esclavage, on blessés, ou morts dans la conquête dont il a d'abord signalé l'importance. - c. Les premiers mots se doivent lire tato pachá : a ensuite de cela, après cela ». La comparaison de G. nous met en état de rétablir avec certitude cette lecture, que ma photographie favorise très clairement. K. a une expression tout à fait différente, dont le rapprochement montre du moins que ces mots doivent bien être attribués à la phrase nouvelle qui commence. On corrigera ensuite sâdhuya en adhuna, comme à G.; l'espèce de tautologie que fait le mot avec la locution qui précède peut d'autant moins nous arrêter que adhuna marque spécialement une nuance de soudaineté; il ne

porte pas sur ladhesu, mais sur la suite, tive dhammavâye, etc.; en sorte que l'expression entière revient à ce sens : « aussitôt après cela, le Kalinga une fois conquis». Lassen a bien reconnu la valeur de ces derniers termes. Pour dhammavaye, G., au témoignage concordant de MM. Burgess et Cunningham, porte dhammavayo. L'orthographe tout à fait régulière serait, je pense, dhammavayo, dbammavaye, de dhamma + aváya; le sens de considération, réflexion, intelligence se dérive tout naturellement, pour le second terme, de avaiti, encore que je ne trouve pas le substantif employé ordinairement de la sorte. La gradation est ainsi ménagée, de la considération de la religion à l'amour de la religion, puis aux instructions fondées sur la religion. Cette interprétation, en somme, paraît plus probable qu'une correction dhammavase, dont les caractères vaçi, assez nets à K., pourraient donner l'idée, mais d'où l'on ne saurait sans subtilité tirer le sens, nécessaire, de a volonté, désir de la religion ». Tive, dans le sens de vif, ardent, qu'il a souvent en pâli. D'après le 1" édit de Delhi, dhammakammatá est pour *kámatá, «l'amour de la religion ». On voit que la proposition principale finit à devânampiyasă, qu'il faut par conséquent suppléer hoti. Je, c'est-à-dire ye, commence une proposition qui se traduirait littéralement en latin : quæ est regis pænitentia ; elle nous explique donc une des causes prochaines de cette conversion du roi, de son zèle nouveau pour la religion. Les deux derniers mots, vijitavi kalikhyani, présentent seuls

quelque difficulté. Le premier ne peut pas être correct; je crois que le second ne l'est pas non plus; il suffit d'une modification, en somme assez légère, pour obtenir un sens excellent : je lis vijitasi kalikhyûsi (pour °khyamsi), et je traduis: «tant a été grand le repentir du roi cher aux Devas, lors de la conquête du Kalinga ». Les causes de ce repentir vont être expliquées par la phrase suivante. — d. Non seulement la proposition qui précède est parfaitement complète, mais la conjonction hi marque nécessairement le commencement d'une proposition nouvelle; je ne pense donc pas qu'il puisse y avoir de doute sur la façon dont j'ai coupé le texte. Il présente cependant une irrégularité. Avijitam hi vijimnemane (lis. vijinamane, cf. vijinamane à K.) ne permet, autant que je puis voir, qu'une seule construction : « car, en conquérant un territoire non conquis, ou ce qui n'était pas son domaine»; ce nominatif n'est le sujet d'aucun verbe; le mouvement de la phrase change aussitôt; mais nous avons précédemment rencontré déjà un exemple de nominatif absolu (cf. x1º édit, in G., n. d). Nous ne nous étonnerons pas de lui trouver ici un pendant. Il va sans dire que maline = maranam, « la mort ». Ce qui suit janasâ ne peut être exact; G. et K. s'accordent à nous garantir la correction se = tam. Bádhi = bádhe, bádham. Il faut lire évidemment redaniyamate (à K. vedaneyaº - vedaniyaº); le voisinage de qalamata en détermine bien le sens : « considéré comme une peine»; vedaniya est un dérivé de vedaná qu'a con-

servé, à G., vedanâmata. Nous retrouverons la locution plus bas. Il est évident que bava est corrompu. J'hésite un peu sur le remède; du point de vue graphique, la correction la plus aisée serait badha, bâdham; de à à la distance est presque insignifiante; d'autre part, la leçon ma (c'est-à-dire me) de K. ferait plutôt songer à lire moha, maham (=me), quoique cette conjecture implique deux fautes au lieu d'une. Par bonheur le choix est, pour le sens général, sans conséquence grave. - e. Iyam, idam, « ce qui va suivre ». Corr. qalumatatale : « encore plus pénible pour le roi cher aux Devas ». - f. Vasati, le verbe au singulier avec un sujet pluriel, comme il arrive souvent dans le style buddhique, à moins qu'on ne présère admettre que l'anusvâra a été omis. A coup sûr, le graveur a passé une syllabe entière dans sama vá pour samaná vá. Lis. ane, amne = anne. Il y a probablement deux mots oubliés après pásamda; gihithá vá doit faire pendant ici, comme au commencement du xnº édit, à pravrajità va : « les autres sectes, ascètes ou maîtres de maison». Au moins l'omission paraît-elle remonter plus haut que notre graveur, car nous la constatons de même à K. Gihitha, probablement pour gihetha, grihestha, à moins pourtant qu'on ne lise gihâthâ pour gihatthâ, comme vihitathesu (car c'est clairement ainsi qu'il faut lire) pour vihitatthesu. La portée de cette dernière locution ne laisse pas que d'être un peu vague. Toutefois, à prendre le sens le plus ordinaire de artha, a avantage, intérêt, besoin », on obtient cette traduction :

« chez lesquels, quand sont sauvegardés leurs intérêts, quand ils sont protégés »; et cette épithète forme une antithèse assez naturelle aux mauvais traitements et aux misères dont le roi va regretter qu'ils aient été victimes. Pour agine, je lis agâne, c'est-à-dire agánam, et j'admets que la lacune n'est qu'apparente. Ces agras, agrabhata de K., ce sont les « chefs », les « autorités ». Compl. qulusu[su]så. Corr. mitàsamthutasaháyanátikasususá. - q. Bien que K. porte bhatakanam, nous avons déjà vu, dans cette construction même et ailleurs, le locatif opposé au génitif; nous lirons donc *bhatikesu. Quant au caractère suivant, quoique le changement soit, en apparence, assez fort, il est évident qu'il faut le corriger de qu (K) en su (6): sâmâpatipati pour sammáº; l'inspection de mon fac-similé ne peut, à cet égard, laisser le moindre scrupule. On n'hésitera pas davantage à corriger li (√) en bha ou bhá (√) dans le mot d'après. Nous avons eu déjà didhabhatità, dridhabhaktità, à la fin du vu édit. La forme *bhâtitâ s'explique bien pour *bhattitá, de même que damdha pour dridha parait représenter dádha, pour le prâcrit dalha. Le sens est clair : « la fidélité dans le dévouement [au roi] ». -h. La comparaison de K. ne laisse pas de doute sur la correction de tetá en tatá. Pour poti, lis. hoti. La lacune d'une lettre n'est qu'apparente, car le rapprochement d'un passage de la ligne suivante montre que pasaghâte se doit corriger en upaghâte, LU pour UE. L'explication de abhilâtânam est moins claire, d'au-

tant moins que le texte de K, est fautif. On peut du moins, correctement, prendre abhilata comme équivalent de abhilatta = abhirakta; abhilatanam nikhamane se traduirait: « le départ, la séparation d'avec les gens qui leur sont chers ». L'expression correspondrait exactement à l'idée énoncée dans d'autres passages par apaváha. Vi, qui suit abhilátánom, ne peut guère, étant donné le mouvement de la phrase, représenter qu'une erreur légère, pour va; et il ne reste plus dès lors qu'à corriger khi en pi. — i. On peut voir par K. que c'est sâvihitânam = samvihitânam qu'il faut lire. Le roi vient de parler de ceux qui sont directement victimes; il passe maintenant à ceux-là même (yesam vapi) qui sont l'objet d'égards, d'une protection particulière. Sur cet emploi du mot samvihita, cf. Childers, s. v. samvidahati, et surtout l'expression samvihitarakkha, dont nous avons ici l'équivalent plus concis. Pour sinepe, je lis, par une correction que suggère K., save pi = sarvam api. Ve pour ne, comme nous avons eu ni pour ti, etc.; pe pour pi, comme meta pour mita, etc. L'à long est fautif dans avipahine, comme si souvent ici; c'est aviprahinam: « ceux mêmes dont tout (la personne, les biens) est sauvé, demeure intact». Compl. et corr. *sahâyanâtikâ. Vayâsanam pour viyasanam. Cf. G. et K. La lacune qui suit n'est qu'apparente, et j'ai à peine besoin de dire que papanata se doit lire papunoti, quoique le sujet soit au pluriel, si l'on ne préfère corriger papunamti; aucune des trois versions n'a de trace de l'anusvàra. - j. Tanâm pour tânam

= tesham. Cf. un peu plus haut etânam. Lis. upaqhâte hoti. - k. Le sandhi cesà à G. ne peut laisser de doute sur la façon de couper la phrase, elle doit recommencer avec patibhagam. Le pâli patibhaga n'étant employé qu'en composition, au sens de pareil, semblable, nous ne pouvons chercher ici que la locution adverbiale pratibhágam. Savam anayanam s'explique aisément comme un équivalent de sarvo 'nayah, anaya signifiant, dans la langue buddhique en particulier, « faute de conduite, crime, violence ». On traduira donc: « et toutes ces violences qui atteignent tout le monde», littéralement « chacun pour sa part ». Le d apparent de qulacate porte sur le fac-similé des traces sensibles de détérioration accidentelle; on y reconnaît les restes d'un 8; c'est, en effet, d'après ma photographie même, qu'umate qu'il faut lire. Má pour me. - l. Yátá = yattá, yatra. Il est facheux que les deux versions parallèles nous manquent ici à la fois, car les mots ânamta yenesa me laissent beaucoup d'incertitude. Nous avons déjà rencontré le terme nikûya (xnº édit); il était appliqué aux « corps d'agents » créés par Açoka, tels que les Dharmamahâmâtras, etc. Mais il n'y a aucune apparence qu'il s'agisse d'eux; le pronom ime indique bien plutôt que le mot porte sur ce qui suit, c'est-à-dire les brahmanes et les cramanas; et il est vraisemblable, en effet, que nous avons ici au fond le même sens que dans la phrase antérieure de la ligne 37 : savatá vasati, etc. C'est dans cette hypothèse que je propose, pour les mots ânamta yenesa, une explication

qui ne va pas sans quelque difficulté. Je prends ânamtâ comme = ânâtâ, en sanscrit âjñâta, et je corrige ye nesa en ye esa, au singulier collectif, comme bambhane, samane; d'où cette traduction : « où ne sont pas connues des corporations telles que les brahmanes et les cramanas», c'est-à-dire les brahmanes et les cramanas, ou des corporations analogues. Je ne méconnais pas du reste ce que la place occupée par ânamta et la nécessité de corriger ne en e jettent de doute sur cette interprétation. - m. La correction de kuvâpi en kutâpi-kutrâpi est aussi facile que nécessaire au sens. On pourrait songer à un autre changement janapade se, qui donnerait un sujet exprimé; mais la syllabe mi (pour mhi), visible encore à G., montre que nous sommes bien en présence du locatif; il ne nous reste qu'à admettre comme sous-entendue quelque désignation vague : « il n'est, en aucun pays, de lieu où, etc... » G., que confirme mon fac-similé, permet de rétablir : ekatalasi pi påsadasi, locatif construit avec pasåde. Les trois versions s'accordent à répéter la négation qui est ici redondante, ayant été déjà exprimée plus haut dans nâthi. - n. La lecture pi n'est rien moins que certaine, à en juger par le fac-similé lui-même. Pinete ne donne aucun sens; c'est hata qui y correspond à G., et c'est en effet le mot que nous font attendre les passages parallèles que nous avons envisagés précédemment. Dans ces conditions, je ne doute pas que la vraie lecture ne soit hanete = hanyate. Suivant toutes les vraisemblances, la lacune

qui précède n'est qu'apparente, c'est un blanc dont la détérioration ancienne du rocher a imposé la nécessité au graveur. Cápe pour cápi. Il nous faut ensuite [a]pavadhe; ma photographie démontre que le trait vertical n'est point ici le signe destiné à garantir la continuité du texte, mais bien le reste de l'H dont nous pouvons malaisément nous passer. Je crois qu'il n'est tombé aucun caractère dans les deux lacunes possibles, avant et après ba; en corrigeant cette lettre en ca, ce qui n'a rien de violent, nous obtenons un sens satisfaisant et une concordance parfaite avec le texte de K. Il va sans dire que putebhága se doit lire satabhágam (LA pour LA). On a constaté plus haut la portée de aja: « aujourd'hui que je suis converti». C'est, rigoureusement, un comparatif qu'il faudrait, et K. paraît en effet avoir lu qu'amatatara; on comprend néanmoins le positif : a cela m'est aujourd'hui pénible cent sois et mille fois [comme cela me l'avait été d'abord]». - o. Pour le passage compris dans la lacune et pour ces quelques caractères, voyez le commentaire de K. p. La difficulté principale réside ici dans les caractères sa capená; à K. nous avons très clairement sa namdana ladham, qui, par la simple correction de da en da, s'explique sans effort. Aussi bien le caractère de Kh. que je lis pe (-L) est suspect par la position inusitée qu'y occupe, au milieu et non au sommet du fût, le trait vocalique; il l'est un peu aussi par la manière dont il remonte au-dessus du niveau

général de la ligne. La confusion entre d et 1 n'étant pas d'ailleurs très difficile, je n'hésite pas à admettre qu'il faut introduire ici la lecture de K. et corriger sa namdaná. Namdaná serait employé, comme on tronye nandanam en pàli, dans le sens de bonheur, joie, un équivalent enfin de priti que nous allons rencontrer. - q. Lis. savesu ca amtesa. Les mots suivants sont moins aisés. Cependant, pour le second, la lecture vojonaçadosha se corrige trop facilement en yojanaçateska pour que j'hésite à le rétablir; de & à L la distance n'est rien moins qu'infranchissable. Reste asasu auquel correspond, à K., ashushu. Je ne puis rien faire de l'une ni de l'autre forme; mais nous ne devons pas, peut-être, nous laisser trop impressionner par leur apparente concordance; une erreur de lecture dans une première version a pu aisément devenir contagieuse, en prévenant l'esprit et l'œil du lecteur, dans des passages évidemment disficiles à déchisfrer. Or, au prix d'une correction extrêmement légère, 29 pour 17. j'obtiens à K. cette lecture : bahushu pi yojanacateshu, a même sur une étendue de plusieurs centaines de yojanas», aussi correcte que raisonnable. Nous la pouvons, sans violence, transporter à Kh., les traits H & sont peu éloignés de la forme □ 1 qu'elle suppose. K. montre enfin que, dans la lacune, est tombé, outre la fin de devánampi[yasa], le mot eta = ettha, atra: « ici et sur les frontières ». — r. Tesa amte, c'est-à-dire teshâm antah, « parmi eux », parmi

les peuples frontières conquis à la religion. Cette locution revient au même que [e]vam de K. La lacune se complète sans hésitation : yona [laja pa]lam ca. Param ne peut être pris ici dans le sens temporel où nous l'avons eu (ve édit) : « après ». C'est nécessairement une signification locale qu'il y faut chercher. Mais je ne crois pas qu'on en rende toute la valeur en traduisant « au delà de cet Antiochus ». Tout à l'heure, après l'énumération des quatre rois, nous arrivons au mot nicam. Je ne vois pas qu'on en puisse rien faire en le prenant, à l'ordinaire, comme l'équivalent du sanscrit nityam, «toujours». Il précède immédiatement le nom des Codas et des Pandyas; mais je ne connais pas de nom de peuple qu'il puisse représenter; et d'ailleurs les Codas et les Pandyas sont plusieurs fois nommés ici, dans des locutions toutes semblables, seuls et sans être précédés d'aucun autre ethnique. Dans ces conditions, je ne puis m'empêcher de penser que param et nicam, sanscrit nicam, sont en réalité opposés l'un à l'autre, le premier marquant les pays qui sont au nord d'Antiochus (comp. l'emploi ordinaire de parânc dans ce sens), le second ouvrant l'énumération des peuples qui, comme les Codas et les Pândyas, sont au sud des frontières de l'empire Maurya. Bien que nîca ne soit pas, semble-t-il, usité de la sorte dans la langue classique, cet emploi n'aurait rien que de naturel, nica étant l'exact synonyme de avanc qui, par opposition à parâñe, marque le midi. Catali pour catuli, catule, caturo. On sait que le signe x, pour quatre.

avec son équivalent de K., est le plus ancien exemple connu dans l'Inde de notation en chilfres. Cf. Burnell, South.-Ind. Palæogr., 2" édit., p. 59 et suiv. Prinsep avait déjà exactement reconnu, d'après la copie de G., les noms d'Antigone et de Magas, pour ne point parler de celui de Ptolémée. Le quatrième, Alexandre, n'a été fourni d'abord que par le texte du N. O. On sait les difficultés chronologiques qui résultent de la juxtaposition de ces différents noms propres et de la coexistence qu'elle paraît impliquer pour les princes qu'ils désignent. Il suffit de renvoyer à la discussion et aux conjectures de Wilson (p. 244 et suiv.) et surtout de Lassen (p. 241-242). - s. Heramevá=°mevam. Le mot est répété par erreur. La manière dont il coupe la phrase semble avoir pour but de marquer que les noms qu'il précède n'appartiennent plus au sud. Malheureusement la condition des deux textes jette sur leur véritable forme la plus grande indécision; il y a pourtant quelque chance pour que, dans le second, vismavasi, la leçon de Kh., qui paraît très nettement conservée, soit exacte. Du moins n'est-il pas très difficile d'admettre que la leçon apparente, vishatini, de K., se doive ramener à la lecture vishavasi. Je suis, il est vrai, hors d'état de fournir aucune lumière sur ce nom. J'admets que la proposition se termine avec ce mot: tous ces nominatifs servent de sujet à un bhavanti sous-entendu. S'ils étaient les sujets d'anuvatamti, on ne comprendrait pas le changement qui se produit ici dans le mouvement de la phrase. Et-

puis comment le roi pourrait-il dire que les Codas et les Pândyas se conforment aux enseignements de la religion « parmi les Yayanas et les Kambojas, etc. »? J'en conclus que cette première phrase ne nous donne qu'une énumération de quelques-uns de ces souverains ou peuples limitrophes dont le roi parlait tout à l'heure. Il reprend aussitôt sa pensée sous une autre forme: "dans tel et tel pays, partout enfin, on suit les enseignements de la religion.» — t. Ici la forme des noms ne paraît pas douteuse. Il faut clairement lire nabhaka pour nabhaka: il est non moins certain que dans "nábhapamtisam, "sam représente la désinence su. La partie radicale du mot est plus suspecte, K. portant *nabhatina pour nabhatisa ou *tisha; il est possible, il est même probable que la syllabe pam a été omise par erreur; nous n'en avons pas la certitude, ce nom ne nous étant pas garanti d'ailleurs. Adhapuladesa, pour amdhrapulimdeshu, des ethniques bien connus. Lis. dhammanusathim anavatamti, b (sa) pour & (ca). - u. G. nous donne la lecture complètement correcte dútá, pour data: « des envoyés ». Nous attendons dès lors un mot comme sont dépêchés, sont expédiés; c'est le sens que donne en effet niyamta (pour niyamti), c'est-à-dire niyata = niyuktů; a partout où des envoyés du roi cher aux Devas sont dépêchés », littéralement « sont mis en place», en anglais appointed. Te s'applique, comme le démontre la suite de la phrase, non aux missionnaires du roi, mais aux peuples qu'ils évangélisent : « ceux-là aussi », c'est-à-dire ceux-là, indépendamment de ceux qui viennent d'être nommément énumérés. Suta = çrutvâ. Il est évident que devânampiniya exige une correction; la plus simple consiste à lire devânampiyasa, soit qu'il y ait quelque inexactitude dans la lecture (LL et Ld se ressemblent d'assez près), soit que la pensée du génitif piyadasine ait induit le graveur en quelque confusion accidentelle. Du reste, il est sensible par les caractères suivants que le texte doit ici avoir souffert: au lieu de lavavatam, c'est dhamavutam qu'il faut lire (D8 ou 08 pour Jo). Dhammavutam = dharmavrittam, comme l'indique le t cérébral de K. et comme le prouve le passage où précédemment nous avons déjà rencontré l'expression (xº édit, l. 2 à G.). C'est le pâli dhammavattam: « les devoirs de la religion ». Le mot suivant diffère évidemment dans nos deux textes: mâdhanam ne peut être entièrement exact. Tivena de K. pour tivena, tivrena, présente du moins une forme possible et normale. Cet instrumental isolé, sans substantif auguel on le puisse joindre, fait songer d'abord à l'emploi adverbial de l'instrumental dans des cas comme cirena, nacirena, et autres analogues. Cette application particulière de tivrena me paraît confirmée par cette locution du Mahábhár. (II, 1067. Dict. de Pét. s. verb.): nâtitîvrena karmanâ, « sans beaucoup de peine». Seulement tivra prend dans la langue buddhique le sens spécial de zélé, actif; nous l'ayons tout à l'heure constaté ici même; je traduis done tivena: "avec empressement, avec zele". Si,

comme nous en avons le devoir, nous cherchons d'abord dans la lecture de Kh. une valeur analogue, je ne vois, pour nous y mener, d'autre correction que adhunam (adhuna), pour madhunam. Nous avons de même précédemment dû corriger déjà, sur l'indication précise de G., sâdhuyá en adhuná. A l'idée du présent, adhaná joint une nuance de rapidité qui reflète assez exactement l'intention contenue dans tivena. A prendre anuvidhiyam isolément, on pourrait y chercher un accusatif, pour anuvidhin; mais alors nous aurions dhammánue, la séparation marquée dans les deux versions entre les deux termes prouve que nous ne sommes pas en présence d'un composé, que dhamma est un mot isolé; anavidhiyam ne s'explique plus. Par une correction que confirme suffisamment la comparaison de K., je lis anuvidhiyamti anue an lieu de eyam a anue. Cela implique la lecture °anusathim et dhammam, régimes de ce verbe. La fin de la phrase est plus problématique à cause des lacunes et des erreurs certaines que présentent l'un et l'autre texte. Pour le premier mot, la correction me paraît à peu près sûre : je lis anuvidhiyisáti cá (pour 'samti'), par la même substitution de H pour X que nous venons de reconnaître à l'instant. La même lecture se rétablit aisément à K., si l'on remptace 7.7 A 1717 par 77 7 A 3717, c'est-4dire anavidhiyicati ca (pour ana "camti"). Pour les caractères suivants, la concordance se rétablit bien entre les deux versions; on peut sans violence lire à K. ya. . ludhā, ce qui se rapproche sensiblement de ye... lodha

(°dham) de Kh. Mais la lacune laisse ici une grande obscurité. Il est au moins fort probable que le second des caractères perdus devait être ni; nous obtenons ainsi un composé dont le second membre est nirodham, et qui serait bien épithète à dhammam: « la religion qui met un obstacle, un frein à... Quant au premier membre, commençant par y et n'excédant pas deux syllabes, je n'ai malheureusement aucune conjecture un peu probable à offrir. - v. Etakena, « par autant, de la sorte ». Evidemment la construction était à G. un peu différente, quoique les lacunes ne nous permettent point de la rétablir avec confiance. A K., vijayo est répété jusqu'à trois fois; peut-être est-ce une de trop; il est en revanche très possible que vijaye ait été ici omis une fois. Le mot finit bien la phrase; il est aussi fort utile au commencement de la suivante; il n'y est pourtant pas indispensable. Le pronom suffit : « cette conquête emportée a la saveur de la joie», en d'autres termes : « cette conquête (la conquête de religion) est très douce à emporter». Il n'y a aucun doute sur pitilase, prîtiraso; et malgré le peu de ressemblance entre les caractères A et J, le rapprochement de G. et de K. ne permet pas d'hésiter à lire ici ladhe, labdho. C'est aussi par une erreur matérielle que hoti est répété deux fois; il le faut nécessairement supprimer après piti, prîti. - w. Le sens est clair : lahakâ se doit corriger en lahakâ : « cette satisfaction est à vrai dire légère, de peu de poids »; le seul (eva) fruit important aux yeux de Piyadasi,

c'est l'utilité pour la vie à venir (pâlatikam). Dans mahaphajali pour mahaphali, c'est-à-dire mahaphalam, je ne puis voir qu'une inadvertance du lapicide, sans être en état de me représenter par quelle circonstance a été amenée cette insertion d'un & que rien ne justifie. Manamti pour mamnati, mannati. - x. Kiti, lis. kimti. Ana, c'est-à-dire amna, amnam = anñam, comme nava pour navam, etc. Ma pour mâ, et manisu - maññisu, la 3º personne de l'aoriste. « Que mes descendants ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre nouvelle conquête; » c'en est assez des conquêtes de religion. - y. Il suffit de la correction loceta, locemta (indiquée par K.) et mamnatu = maññatu, pour faire sentir nettement le mouvement de la phrase. Elle a pour sujet ces descendants dont le roi vient de parler. La proposition qui se termine par iti marquera ce qu'ils doivent voir, ce qu'ils doivent considérer. En effet, en lisant sâyakasi, et en nous souvenant que sâkhya, sâkha, équivaut fort bien à ákhya, comme sáhvaya à áhvaya dans le style buddhique, nous traduirons littéralement : « [la conquête, la victoire] dans la flèche (comme nous dirions par l'épée) ne mérite pas le nom de conquête. de victoire. » Nous manquons pour sáyakasi du contrôle de K, où deux lettres sont fort indistinctes. On verra qu'à G. j'en crois reconnaître un équivalent exact, sarake = carake. La lacune qui suit n'est qu'apparente, comme le montre K. Le sens est en effet complet: « qu'ils n'y voient (dans la victoire par l'épée) qu'un ébranlement, une violence [vulgaire] (damdatâm)». La suite est claire : « et qu'ils ne considérent comme conquête que les conquêtes de religion». — z. Ku pour khu, avec une perte de l'aspiration particulièrement fréquente dans ce mot. Il n'y a pas toin de J à b; c'est nivati qu'il faut lire, comme l'indique K., c'est-à-dire nivati, ce qui, en complétant hota et [dham]malati, donne ce sens : « et que toute joie soit le plaisir [que l'on trouve] dans la religion». Il va sans dire que pâpi est à corriger en sâ hi, hidelo en hidâlo; la lacune n'est qu'apparente.

Kapar di Giri. — a. Compl. opri[ya]sa. Dans kalita, la lecture du premier caractère serait entièrement incertaine sans la comparaison de Kh. Les cas semblables sont rendus si fréquents dans tout cet édit par l'insuffisance des fac-similés ou le mauvais état de la pierre, que je me dispenserai de les signaler tous. Quant à la troisième syllabe, tá pour khû, nous avons déjà relevé pareille confusion. Lis. vi jilta pour vijitam. Dans la lacune qui suit, il faut suppléer la syllabe di; il est dès lors beaucoup plus naturel de corriger en ya (A pour ?) le caractère suivant, que d'admettre un biatus qui serait sans exemple dans nos textes. - b. Autant il est aisé de reconnaître que notre version reflète un modèle essentiellement semblable à celui de Kb., autant il est impossible, au milieu de ses incorrections et de ses lacunes, d'arrêter une opinion précise sur chacun des détails. Il est indubitable que paraçatāasraça cache panaçatāsahasra; mais quant à décider par

quelle méprise a été corrompue la vraie leçon, si c'est par des confusions de lettres ou des interversions, quant à faire la part de chacun, graveur et lecteur, dans la responsabilité, nous n'y saurions songer. On peut admettre que la lacune n'est qu'apparente, et, lisant tra (pour a) le premier caractère qui la suit, le joindre, dans le mot tatra, au dernier qui la précède; mais ce n'est qu'une conjecture; j'ai plus de confiance dans la restitution a pa vudhe des lettres suivantes, en supposant, par conséquent, que le second vide n'a absorbé aucun signe. Je propose de lire ca tatra pour ri tamtra. Il n'y a place dans la lacune qui suit que pour trois caractères; il faut donc penser que le texte primitif, omettant baha, portait seulement [tâvata]ka. Notre version est aussi, dans les mots suivants, certainement plus concise que les autres; elle paraît même en différer tout à fait. Pour les premiers caractères qui semblent donner va rina, je ne crois pas, bien que la correction soit assez forte, que l'on puisse hésiter beaucoup à restituer va mita. De taca à tata ou tato, il n'y a pas loin; mais les signes cruta répugnent à rentrer dans l'analogie des autres textes, par une correction pacha. Il est beaucoup plus vraisemblable que nous avons ici un commencement de phrase différent : tam ca crutu = tacca crutvá. Ces mots, « en apprenant ces choses », c'est-à-dire ces violences et ces misères, reviennent à peu près au même, pour le mouvement général de la pensée, que l'autre locution : « ensuite de cela ». Dans les deux cas, le roi motive son zèle religieux

par les événements du Kalimga. — c. Lis. ladheshu kalimaesku. Bien que la seconde lettre du dernier mot soit peu distincte, on y retrouve des traces du caractère li; le rétablissement de ge ne peut dès lors demeurer douteux. Dans khaa, le premier signe offre une confusion inverse de celle que j'ai signalée tout à l'heure, kh pour t; c'est tava (tiva) qu'il faut lire; 7 se prête aisément à une confusion avec 7. Les mots suivants laissent malheureusement une part trop large à la conjecture, faute de se rapporter étroitement à la version de Kh. Voici, en somme, comment je propose de lire et de compléter, m'en remettant au lecteur de vérifier, d'après le fac-similé, la vraisemblance de la restitution : dhammasa avayi (cf. la n. c in Kh.; I et A se confondent facilement) apekha (pour cet emploi d'apekhá, cf. D. I, 6, où il est rapproché de dhammakâmatá) ca dhammakamita (le fac-similé ne paraît pas admettre, entre dha et la lettre que je lis ka, un espace suffisant pour l'insertion de U; mais notre graveur ne se fait pas faute de sauter parfois un caractère; *kamita, si mi existe bien réellement sur la pierre, serait aussi pour °kamata) ca [dham]manucathi ca deva nampriya]sa (la correction de ha en de est extrêmement aisée; elle implique la restitution de sa pour mi, > pour \$\mathcal{\Psi}\$, qui n'est point, au fond, aussi hardie qu'il pourrait sembler d'abord). Relativement à anusocane, il me suffit de renvoyer au commentaire de Kh. L'addition 'yadarçisa remplit bien la lacune. Il s'ensuit que notre texte est un pen moins développé que la version parallèle; nous n'y trouvons rien qui corresponde à vijitasi. En effet, la restitution à laquelle se prêtent le plus aisément les trois signes qui suivent, est kalaqa, pour kalimge, qui, si la conjecture est fondée, correspondrait exactement à kalikhya et mettrait, comme je l'ai indiqué, hors de conteste l'interprétation que j'ai offerte de ce mot. L'omission de vijite n'altère pas sensiblement la portée de la phrase : il importe peu que le roi parle de son repentir « relativement au Kalimga» ou « relativement à la conquête du Kalinga»; l'intention a été suffisamment éclaircie par les développements qui précèdent. — d. Compl. "jitam hi vi". Yo tatra vadhi est la lecture du fac-similé W.; elle se rapporte trop bien au texte de Kh., alors inconnu, et qui, par conséquent, n'a pu influencer le premier déchiffrement, pour que j'hésite à la substituer aux données moins satisfaisantes du général Cunningham. Il m'est impossible de me prononcer avec confiance sur les trois caractères qui suivent : le premier diffère notablement dans les deux fac-similés, et la planche du Corpus marque simplement une lacune pour l'espace occupé par les deux derniers. Une chose est claire : le mot ou les mots qu'ils recèlent ne devaient modifier en rien l'allure de la phrase. On jugera peut-être que les traces qui nous sont conservées permettraient, sans trop de violence, de compléter, à titre purement hypothétique et provisoire : va athi ou ati, c'est-à-dire vå atthi. Apavaha, pour apavaa, est certain. Il ne l'est pas moins, malgré les petites difficultés gra-

phiques, qu'il faut entendre vedaniyamata. Ma pour me. - e. Dans la lacune, je complète simplement [e]sa. Taca se corrige aisément en tata, tatra, ou plutôt tato, comme à Khâlsi, qui nous indique aussi la correction nécessaire de sashatamatura en garutamatara, par transposition du t et de l'm, pour garumatatara. - f. La comparaison du fac-similé W. nous aide à corriger avec assurance les premières lettres de cette phrase; au lieu de tadhatanatra, il porte tavatra, qui, on l'a vu par plusieurs exemples, se corrige facilement en savatra, la lecon que réclame a priori la comparaison de Kh. Vasathi pour vasati, pour vasamti. Vam = vá. Grahethi pour grahethá, c'est-à-dire qrihestha; on peut vérifier ici, pour l'alphabet du Nord-Ouest, la remarque qui a été faite précédemment pour l'écriture de G. (éd. n.n. f): il représente occasionnellement la voyelle ri par la consonne r; nous allons avoir dridha où l'orthographe dri exprime une sorte de compromis entre le sanscrit dri et le prâcrit di. Malgré l'incertitude matérielle d'une lettre qui se rapproche plutôt de la forme ta, il est évident qu'il faut rétablir vihitatheshu (ou "teshu ou "theshu, peu importe). Lis. agrabhutasu", à moins qu'on ne préfère admettre, d'après l'analogie des mots suivants, que la vraie leçon serait agrabhutishu (= bhuteshu), et que le graveur a omis la dernière lettre. A mirosa il faut substituer garosa, c'està-dire gurusa; la confusion Y, mi, pour P, ga, s'explique sans effort. Je n'insiste pas sur saçrasha, samtata, pour sucrusha, samthuta, non plus que sur les

corrections ou additions dasa[bha]takanam, samampratipați (ou °pati), pour samápr"; elles sont évidentes. La restitution dri dha bhatita n'est pas moins incontestable. — q. Pour le premier mot, il est difficile de décider lequel des deux fac-similés reproduit le plus fidèlement l'original; ce qui est sûr, c'est que la forme, quelle qu'elle soit, que porte la pierre, représente le même sens que tesam de Kh. Tatam pour tatra. Dans apagatho, pour apaghato (cf. la ligne suivante), il semble que l'aspiration ait été faussement transposée, entre les deux dernières lettres. Dans les mots vadho ca anânata, les deux fac-similés diffèrent trop pour qu'on ose établir aucune conjecture sur des données clairement insuffisantes. Peut-être la leçon véritable se rapprochait-elle beaucoup de celle de Kh.; il est certain que, tels que nous les donne le fac-similé W., ces caractères, ou plutôt les traces de ces caractères, se prêtent beaucoup plus naturellement à une lecture abhiratanam ca ou va qu'à celle qu'indique le fac-similé C. Nikamanam, avec perte de l'aspiration pour nikhaº. - h. Le fac-similé W. porte yasha pour pasha; quoi qu'il en soit, c'est surement yesham qu'il faut entendre. Vampi - vápi. Lis. aviprahani (= hine, 2 pour 7 comme souvent) etásha (eteshám) mitasamthuta"; sahaya" pour sahaya". - i. Pour pamti", c'est prati qu'il faut lire; la méprise est fréquente. Elle se retrouve dans samvem pour sravem = sarvem, sarvam. Les autres inexactitudes se rectifient d'ellesmêmes. — j. C'est la répétition de nathi qui a égaré le graveur et lui a fait, par inadvertance, sauter tout

un membre de phrase. Tel qu'il est, le texte serait inintelligible, sans la comparaison de Kh. Elle montre que ekatarihi pacadehi est pour ekatarehi pashamdehi, l'instrumental étant employé dans la fonction du locatif; le pluriel s'explique aisément par le sens distributif de la phrase. — k. Le rapprochement du fac-similé W, permet de restituer avec confiance yamatoka, pour yamatako - yávatako, avec cette substitution de m pour v que nous avons rencontrée à G. dès le premier édit dans jamá pour yava. Il ne reste plus, dès lors, qu'à admettre pour la lettre suivante la valeur ja qui, avec le na suivant, et en faisant abstraction de la lacune, possible mais assez invraisemblable à en juger par le fac-similé W., donne jana pour jano et rétablit le parallélisme avec Kh. Il est plus certain encore que le trait vertical qui sépare ka et la n'est qu'un accident matériel de la pierre; la leçon kalage (pour kalagre) = kalimge est excellente. Il suffit ensuite de corriger apavadha, apavudha, ? et 7 pouvant se confondre aisément, et de lire tam pour ta; la phrase, avec les autres détails, est assez éclaircie par ce qui a été dit à propos de Kh. - l. On ne s'étonnera pas, d'après tout ce qui précède, que, réduits à la seule reproduction de K., nous nous trouvions, pour le passage qui manque à Kh., hors d'état d'en rétablir le texte. Les conjectures seraient fondées sur des données par trop insuffisantes. J'aurai occasion de revenir au moins sur certains détails. Souhaitons qu'une revision exacte, particulièrement rigoureuse pour cette phrase, nous apporte

bientôt des documents plus sûrs. Les fragments sauvés à G. nous permettent seulement de supposer que l'accord général entre les différents textes, constaté jusqu'ici, devait continuer dans cette partie. Tout au plus paraît-il vraisemblahle qu'une phrase nouvelle commençait à ya pi hi atavi, etc. On en peut, avec l'aide de G., rétablir conjecturalement le début : ya pi hi atavi devanampriyasa na vijitam bhoti tatra.... Mais la suite ne laisse pas voir à quelle intention serait mentionnée cette « forêt (ou ces forêts) qui n'appartient pas au territoire de Piyadasi». La lumière recommence à se faire à partir de devanampriyo. Les premiers mots sont faciles à restituer : devanampriyo savabhatanam achatim sayamam (pour samya') samacariyam vaº. C'est la lecture même de G. où les deux lacunes, dans achatin et dans samaceram, ne sont qu'apparentes. Pour le mot suivant, les deux textes divergent, et dans les deux caractères que je lis bhasi, il m'est impossible de rien découyrir d'équivalent à mâdavañ ca, lecture que garantit, on le verra, le texte de G. A prendre les termes de G., ils sont très clairs, isolément : achati = akshati, « la sûreté » des êtres vivants; sumyama se passe de commentaire; samacera (pour samacaryà, comme en pali machera, pâțihira, etc. pour matsarya, prátiharya, etc.; la lecture samacariya, au lieu de samavariya, est appuyée à K. par l'autorité du fac-similé W.), c'est-à-dire camacaryâ (cf. Dhammap., v. 142 : samam carati), marque la recherche de la tranquillité, de la paix; mádavam, mardavam, « la douceur ». Il manque un verbe, tel que

ichati, par exemple: « Le roi cher aux Devas souhaite à tous les êtres la pureté, etc. » Je crois en retrouver des traces positives. Et d'abord, à K., il faut peutêtre, au lieu de bicha . ti hi, lire ichati hi, qui fournirait un bon commencement de phrase. A Kh., la restitution paraît encore bien plus probable : je lis : [de]vanapaya ku ichami - sava[bhu]ta[nam achatin salyama, etc. La correction la plus hypothétique est le changement, du reste accessoire, de la syllabe ke en ku pour khu=khalu, correspondant à la conjonction hi que je crois reconnaître à K. La pierre, qui a beaucoup souffert en cet endroit, ouvre le champ à des suppositions multiples sur lesquelles il serait sans profit de s'attarder. Il va sans dire que, à Kh., nous devons, d'après l'analogie des autres versions, rétablir samacaliya et, comme à G., madavam ca (ou cá). J'ai laissé de côté jusqu'ici le dernier mot, encore inexpliqué, de la phrase, à K. La lecture apparente, bhasi, ne fournit aucun sens; il suffit de la correction légère de si en vi pour obtenir le potentiel bhavi, c'est-à-dire bhavet; sans y être indispensable, il rentre très bien dans la construction, en sorte que sa présence à K. s'expliquerait non moins bien que son absence dans les textes correspondants. Il est vrai que le potentiel de as, siyâ ou asa, est ordinairement seul employé ici au singulier, ce n'est pas une raison pour proscrire l'usage parallèle du potentiel de bhû. Je n'oublie pas que, après le si, le fac-similé W. donne une lettre assez déformée, mais certaine à ce qu'il semble. Le fac-

similé C. n'en garde aucune trace. Si elle existe en effet, elle ne contrarierait pas ma conjecture; sa forme, A, quoique altérée, ne permet guère d'y voir qu'un ya (cf. à la ligne précédente l'aspect, dans le fac-similé W., de la lettre qui correspond à yam — devanampriyasa yam çako — du fac-similé C.); ce qui nous donnerait bhaviya, pour bhaveya, équivalent irréprochable de bhavi-bhave. - m. Iyo ou ayo = iyu ou aya, pour iyam, ayam (cf. 1er éd., n. a in K.). Si l'on veut bien comparer le fac-similé W., on reconnaîtra, je pense, que nous sommes parfaitement autorisés à corriger : mati (= mate, mato) dharmavijaya; non seulement il nous donne le nombre de caractères nécessaires, mais le signe vi y est beaucoup plus distinct que dans la reproduction du Corpus. Le sens est clair : « C'est là (à savoir le progrès parmi les hommes de la sécurité, de la douceur, de la paix) ce qui est considéré par le roi cher aux Devas comme une conquête de la religion. » Kh., soit par les traces qu'il garde, soit par l'étendue de la lacune, se prête à merveille à ce sens. Il suffit de lire, avec quelques corrections de détail insignifiantes : iyam ca mu te dhammavijaye devanampiyaså. Mute pour mate, comme ailleurs (cf. l'index). - n. Sur toute cette phrase je me suis expliqué, à propos de Kh., np. o et p. - o. Je passe sur les particularités orthographiques : tenam = tena, alikasudaro = alikasamdaro, nici = nice (nicam, cf. Kh.), etc. [E]vam, qui commence la phrase, est moins explicite que tesu amte de Kh., mais néanmoins suffisant; « tels sont ». J'ai déjà dit que pour les deux noms henalajà

et vishatini, qui s'éloignent sensiblement de la lecture de Kh., je suis hors d'état de décider avec certitude entre les deux versions. Pour le premier, notre leçon ici peut faire penser à une correction hanaraja, qu'il ne serait pas impossible d'introduire à Kh.; elle serait bien curieuse à pareille date; mais elle est trop conjecturale. Cette médiocre ressource nous fait ellemême défaut pour le second terme que la leçon de Kh. me paraît, comme je l'ai marqué, avoir chance de représenter plus fidèlement, - p. Le même embarras que je viens de signaler se représente pour le nom nibhakapabhatina; à en juger par Kh., il faudrait au moins "nabhapamtinam, avec le génitif dans la fonction du locatif, à moins qu'on ne veuille aller jusqu'à rétablir enabhapamtisu, correction que je suis loin de considérer comme impossible. On peut, pour le verbe, hésiter entre la lecture anavatanti et une autre, équivalente, anavatari pour anuvatare. q. Conformément à l'explication proposée pour niyamti de Kh., je considère navamcamti comme le présent passif de ni-yaj, sans oser décider si va est une fante accidentelle (voire une fante de lecture) ou une substitution dialectale (nous en avons rencontré plusieurs cas) pour ya (cf. ci-dessous n. r). Quant au durcissement de j en c, nos inscriptions en offrent divers exemples qu'on trouvera groupés dans l'exposé grammatical. J'en citerai un seul, à cause de sa complète parité, sur lequel je dois revenir, je veux dire la forme caghati, dérivée du sanscrit jágrati. Pour toute la suite de la phrase, cf. le comm. de Kh., n.

s. - r. Je ne vois qu'un moyen de justifier la triple répétition de vijaya, c'est de lire vijayavijayo, en expliquant: «la conquête des conquêtes». Dans la phrase suivante, l'absence du pronom sá devant bhoti (c'est ainsi qu'il faut lire) est trop contraîre au mouvement de la phrase pour que je la croie intentionnelle. Corr. °vijavasi, pour vijayasi; va pour ya, comme j'ai été amené à l'admettre tout à l'heure (n. q). — s. Lis. lahañka = lahuká. Le rapprochement de Kh. garantit la lecture ve kho, quoique le second caractère parût plutôt se devoir lire tri. Sam pour sa; evam, c'est-à-dire eva = eva; menati pour mamnati. t. Etari, nécessairement : etayi, etaye, peut-être par l'intermédiaire etavi, etave; on sait que r et v se distinguent à peine. Cf. les nn. q, r. En dehors des rectifications légères que le lecteur introduira de luimême, la fin de la phrase réclame seule quelques corrections. Elles sont tout indiquées par Kh. et n'impliquent en effet que des modifications graphiques auxquelles l'expérience de notre texte nous a préparés. Je lis: °me anu (=amnam) navam vijaya (= "jayam") ma (= må) vijavitamva (= vijayitavam pour "tavvam"; encore une fois ra pour ya) manishu. - u. Si peu lisibles que soient les deux premiers caractères de la phrase, ils paraissent au moins se prêter à une restauration nasá qui, complétée par une modification très légère, na saye (pour "sayo), se ramène bien à la teneur de Kh. Sâya au sens de sâyaka, est reconnu par les lexicographes (Dict. de Pétersbourg). Vijaçati est sûrement altéré; pour le caractère que

je lis provisoirement ja, il n'est pas de correction plus aisée que kha (4 pour Y). Il ne reste qu'à corriger ca en ya (conjecture facile par elle-même et que, dans le cas particulier, le fac-similé W. ne peut que favoriser) pour obtenir vijayakhamti, l'exact équivalent de la leçon de Kh. La suite est claire; on remarquera seulement l'orthographe romcetu (pour rocemtu) avec un r substitué à un l'étymologique et ancien. Le sens est assuré; il exclut la lecture na ou na, qui peut aisément reposer sur des traces incomplètes du caractère ca. Vija maña représente vijayam manamtu; il y a donc au moins une syllabe d'omise (yain); l'autre (tu) s'est peut-être perdue à la fin de la ligne. — v. Lis. ta ihalokiko para. La copie C. a visiblement enchevêtré deux lettres distinctes 2 et 7; on en peut juger directement par le facsimilé W. qui donne aussi beaucoup plus clairement le signe 7, (ki). Bien que l'un et l'autre fac-similé s'accordent à lire vivati, nivati fournit seul le sens nécessaire; nous ne pouvons que le rétablir, sur l'autorité de Kh. La correction ya dhamarati est encore plus certaine. Il suffit de mentionner la lecture sa hi hidalokika; elle se justifie d'elle-même.

Girnar. — a. La première syllabe, de, que marque M. Burgess, mais qui n'est pas reconnaissable sur son fac-similé, ne s'accorde pas avec les autres versions. Je ne doute guère qu'elle ne repose sur une erreur de lecture. Il en est de même de "pata", qu'il faut lire sata", U pour L, comme souvent. — b. Lis.

tato pachá. La lecture adhuná est certainement la bonne, bien que je ne reconnaisse pas le trait vocalique sur le fac-similé B. Jen dirai autant de dhanmaváyo que j'explique, plus haut, comme = dhañmávâyo. L'orthographe exacte serait vedanâmatam. Ganamata est certainement fautif, pour qurumatam, A 1 pour A L. — c. Quoique dans les deux fac-similés la première syllabe paraisse être pâ, il est évident par les autres versions que c'est, en effet, sá qui est la lecture authentique, la dernière syllabe de [susû]sû. On remarquera deux fois susumsa = sususa. "Samstata" pour °samstuta°. Après la lacune, ya, dernière syllabe de [sahá]ya. — d. Patibhato à corriger en patibhago, A pour X. Il est à penser que cette forme masculine était irrégulièrement associée à un substantif neutre que les deux autres textes s'accordent à donner. - e. L'i qui reste seul est la finale de [janapadamhli. Pour yato, lis. yata = yatra. La dernière syllabe "de ou "do de pásado n'est plus visible sur le facsimilé B.; on remarquera, du reste, que c'est pasado qu'il faut lire. - f. On se souvient que les quelques syllabes qui suivent la lacune forment la fin d'une phrase que les fac-similés de K., seul complet ici, ne m'ont pas permis d'expliquer. Il paraît seulement certain que saka est çakya « possible », vamitave, ou plutôt khamitave, un infinitif qui en dépend. Les mots suivants commencent une phrase nouvelle dont je ne suis pas non plus en état d'analyser la fin. Il me semble sculement extrêmement probable que dans

ce qui nous est conservé ici, il faut lire na vijite homti (cf. in K.). - q. De l'explication donnée plus haut il ressort que les lacunes secondaires ne sont qu'apparentes. Seule, celle qui suivrait madava doit se compléter au moyen de ca, comme l'indiquent M. Burgess et le fac-similé C. dont je retiens la lecture achatim, - h. Sous les traces fort imparfaites des premières reproductions, Prinsep a eu, dès le début, la sagacité de reconnaître ici le nom d'Antigone 1; la vraie orthographe ne peut guère être que antikona ou tout au plus amtakona. - i. Lis. adhapurimdesu. Dans purimda = pulimda, nous retrouvons le même fait que j'ai signalé plus haut à K., à propos de rocentu = locemtu. - j. Sivathá pour sávathá = savvathá, comme on a en samvatra à K. Il est impossible de se prononcer ici avec certitude, étant donné l'état fragmentaire du texte et sa divergence d'avec les autres versions. On peut admettre que vijayo était précédé de etakena bhoti; d'où, en coupant la phrase avant pitio (lis. piti[ra]so), on tirerait cette traduction: « Ainsi se fait une [vraie] conquête, et une conquête qui s'étend à tous les lieux. Elle, etc... » - k. Il est probable que la syllabe qui précédait vijayam était non pas yam qu'a cru reconnaître M. Burgess, mais vam de [na]vam; on s'y peut aisément tromper. A en juger par le fac-similé B., il y aurait entre mañ et sa place pour deux caractères dont il semble qu'on aperçoive les traces sans les pouvoir lire avec

¹ Journ. Asiat. Soc. of Bengal, 1838, p. 224 et suiv.

confiance; il y aurait de plus, à la rigueur, entre sa et ke place pour une lettre étroite, dont il ne semble pas qu'il demeure aucun vestige. Dans sa transcription, M. Burgess ne tient aucun compte du fait, il lit simplement, sans marquer de blanc, mañnásarasake, et telle est aussi la lecture que fournit le facsimilé C.; il laisse seulement entre les deux derniers caractères un espacement légèrement marqué. Le plus sûr me paraît être, jusqu'à nouvelle inspection, de nous attacher autant que possible au témoignage concordant des deux savants archéologues. Nous lirons donc mamnisu (pour mamnasu), comme à K. Mais, comme je ne vois pas qu'on puisse rien faire de rasake, je propose ensuite de rétablir na (pour ra, comme plus haut nous avons eu dans gana, pour garu, na pour ra) sa[ra]ke; sarake = çarake correspond à merveille à saye, sayake des autres textes. Vijayechâ s'analyse bien en vijaya + ichâ, « désir de conquête »; mais alors la phrase ne se construit plus; il faudrait quelque chose comme má sarake eva vijayechá siyá. Tout indique au contraire que notre phrase est ici essentiellement identique aux autres versions; c'est ce qu'implique iti qui suit immédiatement. Je pense qu'il faut achever de rétablir la concordance en lisant vijayekhyáti pour "vijayákhyáti"; la confusion entre les caractères & et I est assez facile pour justifier cette conjecture (conf. à Khâlsi, l. 4, châjana" pour yojana, & pour L). Je n'ai pas à m'arrêter aux lacunes qui, grâce à la détérioration de la pierre,

nous privent de toute une moitié de cet édit. Ce qui en reste suffit à constater l'identité générale de cette version avec celles qui nous sont plus complètement conservées. Je me dispense même, pour ne point la surcharger d'indications superflues, d'en indiquer les limites dans la traduction d'ensemble de cette tablette.

«Immense est le Kalinga conquis par le roi Piyadasi, cher aux Devas. Des centaines de milliers de créatures y ont été enlevées, cent mille y ont été frappées, bien des fois le même nombre y sont mortes [dans cette conquête]. Alors (manque à K. qui ajoute : en l'apprenant,) le roi cher aux Devas s'est aussitôt (manque à K.), depuis l'acquisition du Kalimga, tourné vers la religion (K. ajoute : il s'est préoccupé de la religion), il a conçu le zèle de la religion, il s'est appliqué à la diffusion de la religion, si grand est le regret qu'a ressenti le roi cher aux Devas de ce qui s'est passé] dans la conquête du Kalimga. En effet, en conquérant le territoire qui ne m'était pas soumis, les meurtres, les morts, les enlèvements d'hommes qui s'y sont produits, tout cela a été vivement et douloureusement ressenti par moi, le roi cher aux Devas. Mais voici qui a été ressenti plus douloureusement [encore] par le roi cher aux Devas. Partout résident des brâhmanes ou des cramanas ou d'autres sectes [ascètes] ou maîtres de maison; et parmi ces hommes, quand on veille à leurs besoins, règne l'obéissance aux autorités, l'obéissance aux pères et

mères, la docilité envers les amis, les camarades, les parents, les égards pour (K. : les esclaves et) les serviteurs, la fidélité dans les affections. Ces hommes y [c'est-à-dire dans la conquête] sont exposés aux violences, à la mort, à la séparation d'avec les êtres qui leur sont chers. Quant à ceux même qui, grâce à une protection [spéciale], n'éprouvent aucun dommage [personnel], leurs amis, connaissances, camarades ou parents trouvent la ruine. C'est ainsi que, euxmêmes, ils y [dans la conquête] ont un coup à subir. Toutes les violences de ce genre sont douloureusement ressenties par moi, le roi cher aux Devas. Il n'est point de pays où ne soient connues des corporations telles que les brâhmanes et les cramanas, et il n'est pas [de lieu], dans aucun pays, où les hommes ne confessent la foi de quelque secte (cette phrase est tout à fait tronquée à K.). C'est pourquoi, autant de gens ont, naguère, été frappés, sont morts, ont été enlevés dans le Kalimga, le roi cher aux Devas le ressent aujourd'hui cent et mille fois plus douloureusement.....

En effet, le roi cher aux Devas souhaite (K.: de voir régner) la sécurité pour toutes les créatures, le respect de la vie, la paix et la douceur (le dernier mot manque à K.). Or c'est là ce que le roi cher aux Devas considère comme les conquêtes de la religion. C'est dans ces conquêtes de la religion que le roi cher aux Devas trouye son plaisir, et dans

son empire et sur toutes ses frontières, dans une étendue de bien des centaines de vojanas. Parmi ces [voisins] (K. : Tels) [sont] Antiochus, le roi des Yayanas, et au nord de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre; au sud, les Codas, les Pâmdyas, jusqu'à Tambapanni, et de même aussi le roi des Huns (?) Vismavasi (?). Chez les Grecs et les Kâmbojas, les Nâbhakas et les Nâbhapamtis, les Bhojas et les Petenikas, les Andhras et les Pulindas, partout on se conforme aux instructions religieuses du roi cher aux Devas. Là où ont été dirigés des envoyés du roi cher aux Devas, là aussi, après avoir entendu, de la part du roi cher aux Devas, les devoirs de la religion, on se conforme maintenant (K.: avec zèle) et on se conformera aux instructions religieuses, à la religion, cette digue contre.... C'est ainsi que la conquête s'est étendue en tous lieux. J'y ai trouvé une joie intime; tel est le contentement que procurent les conquêtes de la religion. Mais à vrai dire, le contentement est chose secondaire; et le roi cher aux Devas n'attache une grande valeur qu'aux fruits que l'on s'assure pour l'autre vie. C'est pour cela que cette inscription religieuse a été gravée (K. : écrite), afin que nos fils et nos petits-fils ne croient pas qu'ils doivent faire quelque autre conquête nouvelle. Qu'ils ne pensent pas que la conquête par l'épée [litt. par la flèche] mérite le nom de conquête; qu'ils n'en voient que l'ébranlement, la violence, Ou'ils ne considérent comme une vraie conquête que les conquêtes de la religion. Elles valent pour ce monde et pour l'autre; qu'ils fassent tout leur agrément des plaisirs de la religion, car ceux-là ont leur prix et dans ce monde et dans l'autre.»

QUATORZIÈME ÉDIT.

Prinsep, p. 262 et 270; Wilson, p. 233; Lassen, p. 220, n. 3; Burnouf, p. 751 et suiv.; Kern, p. 104 et suiv.

GIRNAR.

- (1) Ayam dhammalipi devânampriyena priyadasină rănă lekhâpită asti eva (2) samkhitena asti majhamena asti vistatana nâ ca sarvam sarvata ghaţitam [.] (3) mahâlake pi vi-

Fac-simile C. "savam parvata".

¹ Fac-similé C. "nampiyena piya".

³ Il me semble, dans le fac-similé B., reconnaître plutôt les traces de hi que de pi.

jitam bahu ca likhitam likhápayisam ceva [.] asti ca etakam (4) punapuna vutam tasatasa athasa mádhúritáya kimti jano tathá paṭipajetha [.] (5) tatra ekadá asamatam likhitam asa desam va sacháya káranam va (6) alocetpá lipikaráparádhena va [.]

DHAULI.	JAUGADA.
(17) Iyam dhammalipi devanampiyena piyadasina la- ji na samkhitena athi ma- jhamena napi save savata ghamtite*[.] (18) mahamte hi vijaye ba- huke ca likhite likhiyisa* athi	jhimeno athi vithaţena nâpi save savata ghaţite[.] mahamte hi vijaye (25)
pa ca———————————————————————————————————	sa mådhuliyåye* kiti ca jane tathå pa- tipajeyåti [.] e pi cu he- tam (26)

[‡] Fac-similé C. *khāprayi*.

² Fac-similé C. "cema".

³ Fac-similé C. *kiti*.

Fac-similé C. "jetha".

⁶ B. lit 'asam de'; mais je ne puis, dans le fac-similé, découvrir nulle trace de l'anusvára.

KRÂLSI.

(17) Iyam dhamalipi devânampiyena piyadasina lajina likhápitá athi yevá sukhí-(18)tenà* athi majhimenà athi vithatenà no hi savatà save ghamtite [.] mahâlake hi vi(19)jite bahu va likhite lekhāpesāmi ceva nikvam b [.] athi mi heta punapuna lapi/20)te tasatasa athasa madhuliyiye yena patipajevà [.] se loya ata kichi a(21)samati likhite diså vå samkhaye kálanam vá alocayisa lipikalapalapena và [.]

KAPUR DI GIBI.

(13) Aya dharmadipi devánampriyona piçina ramnani lekhapita athi vo samnitena athi yo vithitena hi saatamsa sarve gakoti [.] maholake hi vijite bahu cu likhite likhipaçami ceva [.] a mi cu⁴ atra panapae pa. sbanata tasatasa ———

(14) ta. paṭipajayati [.] so siya a atam kice asamatam likhitam deçam va sukhaye karana va alocamti dipikarasa va apamradhena*[.]

Girnar. — a. Le texte de K. est, on le verra, de nature à faire penser que eva, de même que yâvâ à Kh., doit se diviser en deux mots e va, yâ vâ, l'un et l'autre — yam va, yad eva. Nous avons rencontré à G. plus d'un exemple, soit de la chute du y initial (au 1º édit, l. 2, conf. e vam api et le commentaire), soit du nominatif neutre en e. La construction, en effet, paraît ainsi plus naturelle, et dans une analogie frappante avec des locutions grecques ou latines bien connues. Iyam dhammalipi doit être pris cette fois dans un sens plus compréhensif qu'il n'était nécessaire précédemment, il s'agit évidemment de l'en

semble des édits. Lis. vistatena. C'est M. Kern qui le premier a bien expliqué la fin de la phrase: Lassen et Burnouf, égarés par la lecture pavata, s'y étaient tous les deux trompés. Nous savons maintenant, d'une facon positive, que c'est sarvata, savata, qu'il faut lire. Quant à quatitam (lu dans d'autres versions ghamtita), il se rapporte au thème ghat (ou ghant). et je prends dans le cas présent qhatayati au sens de réunir, joindre : « et tout l'ensemble n'est point partout réuni, » gravé au complet et sans omission. b. La vraie leçon est sûrement mahálake hi; elle est garantie par les autres textes. Cette fois encore, c'est M. Kern qui a indiqué la vraie traduction, il a détaché hi que l'on avait pris pour la désinence de l'instrumental du pluriel: « car mon empire est grand. » Burnouf, en revanche, avait parfaitement raison de prendre likhápayisam pour un futur et non, comme le veut M. Kern, pour un aoriste. La forme lekhâpeşûmî de Kh. et son équivalent à K., pour ne pas parler de Dh., est, à cet égard, décisive. Nous tirons de cette explication un sens très convenable, moyennant une construction plus exacte que celles qu'on a essayées jusqu'ici. La comparaison de Kh. et de K. ne laisse aucun doute sur la lecture ceva. Il est dès lors évident que likhitam, étant donné le ca qui l'accompagne, ne peut en aucune façon être considéré comme régi par likhápayisam, mais bien comme coordonné à cette forme; d'où cette construction certaine : baha ca likhitam [bahu] likhapayisam ceva : "j'ai beaucoup gravé et je ferai encore graver [beaucoup]. »

- c. La forme mádhúritáya peut être, soit une faute pour madhuratâya, soit, ce que les autres versions rendent beaucoup plus probable, le résultat d'une confusion matérielle, assez facile d'ailleurs, entre A et J. pour mâdhuriyâya. Quant au sens du mot, il le faut serrer de plus près qu'on n'a fait encore. On sait que madhurya a pris dans la langue mystique de l'Inde une valeur subjective et désigne l'amour du fidèle pour son dieu. Sans prétendre confondre des âges fort différents, je pense que le mot subit ici déjà dans son emploi une évolution comparable; c'est à cause de sa préférence pour tel ou tel précepte, de l'importance particulière qu'il lui attribue, que le roi le répête plus souvent. Ainsi s'explique kimti, qui indique le style direct, marque l'intention du roi : « dans la pensée que... » Patipajati, dans nos inscriptions, a le sens spécial d'a entrer dans la bonne voie », en d'autres termes « pratiquer la religion et la vertu». Cf. l'emploi du mot, D. II, 15, et du causatif, Dh., éd. dét. 1, 10, 15, 19. - d. Cette dernière phrase n'a pas, jusqu'ici, été exactement traduite. Il importe d'abord de rétablir la vraie séparation des mots, méconnue dans deux cas. Asadesam n'est pas un composé, mais représente deux mots asa = syát et desam, c'est ce que démontre à l'évidence la comparaison de Kh. et de K.: dans les deux textes on trouvera siyâ (hoyâ) et desam (disâ), séparés par plusieurs mots. Cette première correction nous conduit à la seconde, à la séparation en deux mots de sachâya kâranam. En effet, desam, étant un substantif, réclame un verbe; ce ne peut être que sacháya; nous obtenons de la sorte, dans un parallélisme parfait, les deux membres desam va sacháya et káranam va alocetpá. Et en effet, la forme samkhaye (ou l'équivalent sakhaye) que Kh. et K. opposent à sacháya, implique, par la finale ye pour ya, un mot distinct. Quel est ce mot? Le rapprochement des deux orthographes sachâya et samkhave est de nature à nous éclairer : le prototype commun qu'elles supposent également ne peut être que samkhayya, le gérondif du sanscrit sam-kshi « détruire ». Si l'on entend simplement desa dans le sens très naturel de « passage », on traduira : « en supprimant, en oubliant (ou peut-être, à la rigueur, « en gâtant » un passage. » Kâranam est d'une interprétation un peu moins certaine; il est au moins impossible de se tromper de beaucoup sur sa signification. Le mot se construit avec des verbes qui significat dire, parler, pour marquer le sujet dont on parle. On en trouvera, pour le pâli, plusieurs exemples réunis par Childers (s. verb.). Si nous appliquons ici cette acception, nous entendrons : « en méconnaissant le sujet, l'intention», ou, comme nous dirions, «le sens général». Le roi prévoit donc une double source d'erreurs, les unes produites par l'omission de certains mots ou passages, les autres par l'inintelligence du texte. Quant à la fin de la phrase, et à l'emploi de va, « cela vient uniquement de la faute du copiste, » la construction s'en rapproche exactement d'une phrase du xne édit, où il suffit de renvoyer (in G., n. e).

Dhauli. — a. Dans lâjî...na pour lâjină, la lacune n'est qu'apparente; il y a place dans la lacune suivante pour compléter ce qui manque à partir de lekhâpitâ. Évidemment la fettre Y qui, dans le fac-similé de Prinsep, suit 1, est une fausse lecture pour J. En tout cas, il est sur que le texte est ici, dans toutes les versions, essentiellement identique. La forme ghamtite, au lieu de qhatite de l'ancienne transcription, est d'autant moins improbable que le Dhàtupățha donne pour ce verbe la forme ghant parallèlement à ghat. — b. Au lieu de likhiyisā — de l'ancien fac-similé, le nouveau ne donne que likhiyis -.. Ni l'un ni l'autre ne fournit aucun appui à la lecture likháyisi de M. Kern. D'après ce qui a été observé relativement à G., c'est likhayisa[m] qu'il faut rétablir; l'i qui accompagne par erreur le kh a pu être amené machinalement par celui qui entre dans les deux syllabes environnantes. En revanche, c'est très probablement pi ca que représente pa ca, au commencement de la phrase suivante. Quant aux caractères taya, qui apparaissent seuls dans la lacune qui vient ensuite, la lecture en est sûrement inexacte. ce qu'explique assez la détérioration de la pierre. A en juger par la place relative qu'ils occupent, ils ne peuvent guère correspondre qu'aux lettres Od, du mot athasa, écrit peut-être atasa (A d), avec perte de l'aspiration. Ca, qui suit kinti, dédouble dans l'expression les motifs du roi qui se fonde et sur l'importance qu'il attache à certains préceptes et sur son

désir de les voir universellement pratiquer. — c. Il faut, d'après J., corriger hemta en hetam, c'est-à-dire eta = ettha, atra, comme le montrent les lectures ata, atam de Kh. et K. Asamati pour asamatti, c'est-à-dire asamatte, comme à Kh. Sam, qui suit likhite, ne peut guère être qu'une lecture fautive, pour si, la première syllabe de siyâ; la seconde s'est perdue, avec la syllabe initiale de [de]sam, dans la lacune qui comporte précisément deux caractères. Ti, qui reste devant lipie, ne peut être que la finale de l'absolutif, aloceti = aloceta. Sur cette forme, cf. 1" édit in J., n. c., et ci-dessous, in K., n. e.

Jaugada. — a. Pour madhuryam, avec substitution du féminin au neutre.

Khâlsi. — a. Je prends ye vâ comme —yam va. Cf. in G., n. a. Le maintien du y initial est exceptionnel; mais le fait n'en subsisterait pas moins, si l'on voulait comprendre eva. Sukhitenâ — samkhittena. Ghamtite, comme à Dh. (n. a). — b. Voici le seul cas où je croie que, dans nos inscriptions, ± doive être lu kya. Encore faut-il s'entendre; je pense que l'intention du graveur était d'écrire kya, mais non que la prononciation réelle ait été celle-là. Il ne peut, ce me semble, y avoir de doute sur le mot que nous devons reconnaître ici, c'est niccam «et je ferai toujours graver», dans la suite, comme j'ai fait dans le passé. Ce qui pourrait paraître plus incertain, c'est de savoir si c'est bien réellement nikyam et non pas,

par hasard, nityam qu'a voulu écrire le lapicide; la confusion serait aisée entre t et A. Un point est indiscutable : la prononciation était simplement ca ou cca. Il serait d'autant moins surprenant qu'elle eût été accidentellement représentée par cette orthographe fantaisiste, kya, que nous la trouverons à Bhabra (1.6), dans adhigicya, exprimée d'une façon non moins arbitraire par cya. — c. Nous avions tout à l'heure à Dh. (n. c) hetam pour ettha, atra; heta, ici, n'a pas d'autre valeur, comme le montre l'équivalent atra de K. Lapita, de lapati, synonyme de vutta, évidemment sans la nuance de plainte que ce verbe, du reste, ne garde pas toujours en pâli et qu'il perd invariablement dans le dérivé álapati. Corr. madhuliyaye ou, mieux encore, mádhaliyáye. - d. La restitution de hoya pour loya est certaine. On sait que J et L ne diffèrent que par leur direction inverse; on s'explique qu'une distraction du graveur ait pu amener cette méprise, d'autant mieux que nous trouvons par exemple D (dh) tourné dans les deux sens, D et Q. Samati = samatti, samatte. La même substitution de i pour e se retrouve, cette fois dans la partie radicale, dans disà = desam. Jai eu précédemment occasion d'indiquer que alocayisa doit se corriger en alocayitu. Cf. éd. x, n. 4 in Dh. Quant à lipikalapalapena, il va sans dire que ce qui apparaît comme le signe Un'est autre chose que le reste du signe D, un peu essacé dans la partie supérieure de la boucle; c'est *kalapalâdhena qu'il faut lire.

Kapur di Giri. - a. Lis. °priyena pi yada cinam, pour cina. Ramnani ne peut être correct; si nous admettons que ramna (pour rana), la forme familière à K., représente l'instrumental, nous n'avons plus que faire du caractère suivant; et bien que la première syllabe de lekhapita ne soit pas d'une entière netteté, cette lecture, vraisemblable en elle-même, est élevée à la certitude par la concordance des textes parallèles. Dans ces conditions, la conjecture la plus probable, à mes yeux, est qu'il fant lire ramjani pour ramjina, c'est-à-dire rajina, l'autre forme de l'instrumental usitée en pâli concurremment avec rañña. On sait combien est grande la ressemblance entre Y et 4; la correction ne présenterait aucune difficulté réelle. - b. Corr. samkhitena; le trait supérieur de droite dans 4 pour 4 résulte de quelque confusion de lecture. Quant au caractère qui précède, la restitution en est moins certaine; on songe tout d'abord à lire va = eva, mais comme nous avons ensuite très distinctement athi vo vi (c'est-à-dire "yam vi"), il me semble préférable, pour ne pas dire nécessaire, de restituer ye, qui rétablit le parallélisme dans la construction. Nous rencontrons un autre sujet d'incertitude dans le passage saatam sa sarve. Je ne parle pas de saatam qui se corrige nécessairement, et facilement, en savatam, mais de la syllabe qui suit. On peut prendre sa comme un nominatif neutre, pour tat, et traduire : « tout cela». Néanmoins, cet emploi du pronom qui n'a, dans ce qui précède, rien à quoi il se puisse directement rapporter, ne me satisfait pas complètement, et je penche vers une autre hypothèse. Nous avons vu à plusieurs reprises, et précisément à K. (x° édit, n. k), l'a final nasalisé absorber un a înitial qui le suit, rien n'est donc plus légitime que de résoudre sarvatamsa en sarvatam asa, c'est-à-dire syát; il en résulte cette traduction tout à fait naturelle : « car le tout ne saurait être gravé partout », avec cette nuance de possibilité qu'implique le potentiel. Dans le mot suivant, qakoti, la seule difficulté repose sur la confusion de 7 pour 7; il faut rétablir quiti pour gatite avec la perte de l'aspiration si fréquente à K., pour ghatite. - c. Lis. mahalake. Likhipacami nous offre un nouvel exemple d'interversion dans la voyelle, pour likhapiçami = lekhapeçami. - d. 11 est tombé une syllabe thi qui, par athi mi, rétablit un parallélisme complet avec Kh. La concordance entre les deux versions se vérifie une fois de plus dans les mots suivants; tel que le donnent nos fac-similés, le texte est nécessairement corrompu; on n'en peut tirer aucun sens. Il n'y a pas de doute sur la lecture panapane, pour punapune. Mais la lacune est-elle seulement apparente ou a-t-elle vraiment emporté un caractère? En nous arrêtant à la première alternative, il me semble que nous pouvons obtenir pour tout le passage une restitution satisfaisante. Il n'y a pas loin de 1 à 7, et de 7 à / la distance n'est pas infranchissable, surtout si l'on tient compte de l'imperfection générale des fac-similés dans cette partie du texte. Nous arrivons ainsi à lapata pour lapita,

la leçon même de Kh.; le pa qui suit °pane serait à son tour pour pi = api, en sorte que la phrase entière rentrerait ainsi dans l'ordre. La lacune qui suit se comble sans peine. Lis. pratipajeya ti. - e. Je ne vois que deux manières de rendre compte de la syllabe a qui suit siya : c'est d'y chercher le reste du caractère ti à demi effacé et de lire siyati = syât (cf. Kh., xº édit, n. c), ou de rétablir à sa place va (= eva) qui, graphiquement, s'en rapproche beaucoup. C'est cette seconde alternative qui me paraît la plus simple; elle est favorisée par les habitudes de ce style, si prodigue de la particule en question. Lis. kimci (* pour "). Je n'insiste pas sur sukhaye pour samkhaye. Alocamti ne se peut guère expliquer que pour aloceti, par un effet de l'équivalence, déjà signalée, entre am et e. C'est un argument de plus en faveur de la forme en ti de l'absolutif. Voy, au 1er éd. la n. c in J. et au xº la n. d in Dh., déjà citée tout à l'heure. Il est clair que apamradhena n'est qu'une interversion pour aparamdhena-aparadhena.

« Cet édit a été gravé par le roi Piyadasi, cher aux Devas, sous une forme soit abrégée, soit d'étendue moyenne, soit développée, et tout n'est pas réuni partout; car mon empire est grand, et j'ai gravé beaucoup et je ferai encore graver (Kh.: et je continuerai toujours de faire graver). Certains préceptes sont répétés avec insistance, à cause de l'importance particulière que j'attache à voir le peuple les mettre en pratique (Dh. J.: à cause de l'importance parti-

culière que j'y attache et de mon désir de voir le peuple les mettre en pratique). Il s'y peut trouver des fautes de copie, soit qu'un passage ait été tronqué, soit que le sens ait été méconnu : le tout est le fait du graveur. »

Notre examen des Quatorze édits serait incomplet, si je ne touchais, en finissant, la suscription des édits de Girnar et son pendant à Khâlsi.

Au-dessous du xmº édit, c'est-à-dire dans le milieu de la partie inférieure de l'inscription, il reste à Girnar une fin de ligne dont le commencement a été emporté avec le même morceau du rocher dont la perte a si fortement compromis la xmº tablette. Les caractères encore lisibles sont les suivants:

81ጉ ላ ር ነት ተጉ ያ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ

Va sveto hasti sarvalokasukháharo i náma.

M. Kern a fort ingénieusement reconnu l'allusion que ces mots font au Buddha. Il suffit de renvoyer à son commentaire (p. 43-44). La perte d'une fraction de la ligue nous empêche d'arriver à une certitude absolue sur le détail, d'ailleurs peu important, de la traduction. Je doute pourtant que sarvalokasukháhara ait pu être considéré précisément comme un nom propre du Buddha. Je me représente que cette ligne accompagnait les traits d'un éléphant qui a dis-

^{&#}x27; Fac-similé C. 'savåloka'.

paru avec le fragment du rocher, et dont elle formait la légende. Il ne manque probablement pas grand' chose à cette épigraphe, et je propose de traduire, en complétant simplement le pronom : « Cet éléphant blanc est en vérité le bienfaiteur du monde entier. »

Je fonde cette conjecture sur la comparaison de Khâlsi. Là nous trouvons, en tête de la deuxième face du rocher, la représentation d'un éléphant entre les jambes duquel sont gravés ces caractères:

8 131

Gajatame.

Éclairés par Girnar, nous traduirons sans hésitation ce superlatif: « l'éléphant par excellence, le grand éléphant ». Il est clair que c'est comme symbole, comme expression du Buddha, que cet éléphant reçoit un pareil titre.

Ce symbole était particulièrement cher aux buddhistes de cette époque, car à Dhauli nous le retrouvons encore, accompagnant la copie de nos tablettes 1.

Ailleurs, à Jaugada, à Khandagiri, paraissent d'autres emblèmes, le Svastika, le Triçûla, peut-être l'Arbre. La signification religieuse des uns et des autres ressort avec évidence de leur rapprochement.

¹ Cf. la description de Kittoe, Journal As. Soc. of Bengal, 1838, p. 437, et la planche, dans Hunter, Orissa, I, p. 230.

APPENDICE.

Je dois à l'obligeance de M. Burgess la communication récente d'une épreuve photographique prise directement sur les estampages de Girnar. Étant sur une échelle plus grande, elle est généralement plus distincte que les reproductions de l'Archæological Survey, et méritait un examen attentif. Il n'en ressort, il est vrai, aucun fait nouveau essentiel pour l'interprétation. Je crois pourtant devoir indiquer ici tous les détails par lesquels elle diffère de ma transcription des fac-similés du Sarvey ; quelques-uns ont de l'intérêt, et c'est notre devoir strict de philologue de pousser l'exactitude aussi loin que les matériaux accessibles nous en donnent le moyen.

1er édit. — Lignes 10-11, "praṇa à". — L. 11, "thàya dvo mo".

nº édit. - Ligne 2, "pi pracam".

mª édit. — Ligne 3, "yathá añá". — L. 4, "ri ca susúsá".

1vº édit. — Ligne 8, °ca papotrà ca°. — L. 10, la forme du caractère qui suit asilasa me paraît favoriser sérieusement la restitution ta que j'ai proposée.

v° édit. — Ligne 1, °rájá e°. — L. 2, °tena ya me°, °sam-vamtakapá°. — L. 5, °ristikapetenikânam°. — L. 7, °bàhirasu°. — L. 8, °sarvatá°, °nisrito tá va°.

viº édit. - Ligne 1, "atikrà(?)tam amtaram". - L. 2,

Je me contente de les énumérer; aucun n'apporte d'argument nouveau contre les analyses que j'ai ern devoir proposer.

evañ katañ^a. — L. 5, "mukhato à". — L. 7, "nijhati va pañito". — L. 8, "paṭave", "toso u". — L. 11, "sarvalo".

vii édit. - Ligne a . "va kasamta vi".

vm* ėdit. — Ligne 1, *etarisani*. — L. 2, *nampiyo piya*. *to ayaya sambodhim te*. — L. 4, *ramnapa(?)ti*, *nasa dasanam*.

x" édit. — Ligne 2, "va kiti va". — L. 3, "devânampiya". xı" édit. — Ligne 1, "evâm âha". — L. 3, "putrena". — L. 4, la lecture karu que j'avais admise est tout à fait hors de doute.

xıı" édit. — Ligne 2, "dânam va pûje". — L. 4, "karum".

'saındam ca'. — L. 6, 'eva sadhu ki'.

xiii" ėdit. — Ligne 1, "adhuna", "dhammavayo". — L. h., hoti paṭibhāge ce". — L. 5, "yatra na", "ma prasādo yā". — L. 6, "nampiyasa. piji". — L. 7, "tānām acha. tinī ca", "dava ca". — L. 9, "mdhepā", "jayo savathā", "jayo", "piti. so sā ladhā sā piti hoti". — L. 11, "yam vijayam mā vijatavyam mamīāsa ra(?)sake".

xıv° edit. — Ligne 1, °priyadam(?)sinå". — L. 2, "samırvam". — L. 4, "mådhuratāya kamti", "tatha pa". — L. 5,

*asam * (?) de*.

Pour kara, karañ, comme un peu plus bas susuñiserá pour su-sañiserá, susúserum.

² Cet apparent anusvâra n'est, je pense, qu'un défant de la pierre, absolument comme aux variantes de la ligne 1 et de la ligne 2.

INSCRIPTIONS DE PIYADASE - KAPUR DI GIRL

שות ל בשורה של ל בשות ל בל היא ל בל היא ל בל היא ל בשורה של ל היא ל בל היא ל בל היא ל בל היא ל でいきかとかくてくてもかられてい הלידה או לבריקה בינה לבדה הלידה הלידה או לבריקה הלידה ## 14 / ## 14

Reduction photographique aux h à du far similé du général Conningham.



INSCRIPTIONS DE PIYADASI. - KAPUR DI GIRL

	FINCE	1.0
ファルルサンセン なかで サリカ ナルマル 27 1 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17	1/-Y@\$4K h7	7717
	045/1/0	50%5
	- かれてにいっかかってで	1)111
6.4 TO TO TO TO THE TERM TO THE TO THE TO THE TO THE TERM TO THE T	-1 - NS M -0 3057-10 11 15-1	5.44 0
7 11114 722 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	ニカス・パーションカフノ ニューカフトケーハイン)グリン	
1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	24537517 - 250///// 17 115	22 > p
(02) 1994	LINE OF LEVEL STORY	のサムコ
プル・カーマー カカルリカト かくつくと プレクタ フレクタラ	サブキャリチリブ ニューカーナイン	17101
6451 AL (76505 7) 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	UCAKLU7#74 1. NUD(7+	
4/377/11/13	7 7278/12 1 5 00 4 [01 1 4 6 4 9 1	P3 4 (15
יייי בייין לייותי יייין איייין איייין איייין אייייין איייייין איייייין איייייין אייייין אייייין אייייין אייייין איייייין אייייין איייין אייין איייין אייין איין אייין איין איין אייין אייין איין איין אייין איין איין איין אייין אייין אייין איין איין איין איין איין איין אייין אייין איין אייין איין איי	4255757777 111	11114
1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	1150475076200	- delete e e oloho
ハードーラングアンノイクトカウファンしてリンドリーナーリーマースとこので サンフ	でもり、ファイン・ファファファイタスかり出来力は	もわりずからなるかいかじ・。
5 5772440271 Provide 11 1 5.12 Charles 17/1 41/140	ハカラケイカへめっいっついす	nLJ i
。 こく こうっちょう ナンファイナ //スケケ ラソルン・アクタレー フェディ カックラ Albi フィンショ	1 / AC" 7 7 PM PM 17877 20 9	1774777777777°
7777 11 1046(27) 7 -1 -0050 457061000000000	1 PTTTTTT ALLENGE WAR	1 1 04 11 00 PAHCTO
12×りがからられ かりメリングト スキャンノア ビナ リフリンド 11 15 12 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11	いいとすいりいいにはれてかっチットハインカチットか	うりれがいか カリー ずいとうい
これには、このなりからていないないないないないないないできましているからいないいにはある	いかり マイソン リリンクタリングタ フィイングラウンド	ייים אמצידמר חדיםי
277777777 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1	2 11 1011 1 NVW1 1 7 7 1 1 1 1 1 1 1 1 V	1114 4 -1 4 1 1 1 1 1 1 1 1 1
8-13-13-20からなられたがカットノケアサファイトラファファイン・コストックは「アンパーカナナン」	メントしていかつ へり とフィン キロインマ マハかしてタ ファン	アタルク 32 ブス 4 5 MY 不 ロ
アイカスナン・リャン・イーリーとく ハー・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・・	カラクスがらてないいいいようしていろちいいいからっつからついんしつはん	17-500 SOULAND
いーペックペッカシュアカケーシャのイベルトのカンシングラングでは、アファン・ローベックのサントアングラング	בא מני דו וארים ביין היין היין דורים ביין היין	1 877 JAMM 14-
"- COYNEL SUND THE	グイノレトスインナイアファーノヘング メンタイプ はなのり	カカカカイケイソカレスイ
1 17 17 4 20 4 10 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17 17	105mg 10 4 25457 77 SHOCO WELL ALLE	werethe en
ገ አለም የተከተ ተፈ ማጀ 20 አለም የተከተ ተፈ ማጀ 20 አለም የተከተ ነገር ነ ባ ተ ነገር ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ ነ	1 * 1 / 1 / 1 / 1 / 1 / 1 / 1 / 1 / 1 /	17 (17 E) EDICT 13
3 111111111111111111111111111111111111	かっていく ノケアクイナイクマナナクククト	Vh#hc7
11 14 4 12 1311 - 17	JAMAN JAMAN TO THE WAY IN THE	1/1.13.
	The state of the s	

Réduction photographique aux 4f5 du fac-similé du général Cunninghum.



	eological Lib	191
Call No. 41	7.21/5	en
Author—S Title—Les Piry Borrower No.	inscript adasi Date of Issue	Date of Return

"A book that is shut is but a block"

A book that is an Archaeology Department of Archaeology Department of Archaeology The DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.